LES SATIRES

DU SIEUR

N. BOILEAU DESPRÉAUX

qubc

ACADÉMIE DES BIBLIOPHILES.

DÉCLARATION.

« Chaque ouvrage appartient à son auteur-éditeur. La Compagnie entend dégager sa responsabilité personnelle des publications de ses membres. »

(*Extrait de l'article IV des Statuts.*)

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

Papier vergé.	260	exemplaires.
Papier de Chine.	20	—
Papier Whatman.	20	—
Parchemin.	2	—
	302	exemplaires.

N° 172

LES SATIRES

DU SIEUR

NICOLAS BOILEAU DESPRÉAUX

RÉIMPRIMÉES CONFORMÉMENT A L'ÉDITION DE 1701

Dite édition favorite

INTRODUCTION ET NOTES

PAR

F. DE MARESCOT

PARIS
ACADÉMIE DES BIBLIOPHILES

—

M DCCC LXVIII

PQ
1721
S3
1868
LIBRARY
FEB 22 1962
UNIVERSITY OF TORONTO
785189

INTRODUCTION

C'est un méchant métier que celuy de médire :
A l'auteur qui l'embrasse il est toûjours fatal.
Le mal qu'on dit d'autruy ne produit que du mal.
Maint Poëte, aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur, trouve l'ignominie ;
Et tel mot, pour avoir réjoui le Lecteur,
A couté bien souvent des larmes à l'auteur.

C'est par ces vers que commence la septième satire de Boileau, et il semblerait tout d'abord qu'ils sont une sincère et très-sérieuse profession de foi de l'auteur, si la suite ne prouvait bien vite qu'il ne faut voir là en réalité qu'une raillerie amère qui tournera encore au désavantage des malheureux écrivains bafoués avec tant de verve par le spirituel satirique.

Le tempérament de Boileau le poussait avant tout vers la satire. Il possédait un génie satirique qui était d'ailleurs

celui de toute sa famille, puisque deux de ses frères, Gilles et Jacques Boileau, furent doués de ce caractère railleur et malicieux que Nicolas Boileau posséda au suprême degré.

Je ne veux pas, par là, nier le mérite de Boileau dans tel ou tel autre de ses ouvrages : épîtres, art poétique, lettres même ; il est permis de les admirer tous, mais il faut pourtant avouer qu'il doit au genre satirique la plus grande partie de sa gloire, et, si j'ose dire, sa personnalité tout entière.

Voyons-le nous confirmant lui-même ce que nous avançons ici :

Mais quand il faut railler, j'ay ce que je souhaite :
Alors, certes, alors je me connais Poëte.
Phœbus, dès que je parle, est prest à m'exaucer ;
Mes mots viennent sans peine, et courent se placer.
. . . . . .
Je sens que mon esprit travaille de génie.

Et plus loin :

C'est par là que je vaux, si je vaux quelque chose.

Est-il possible de confesser une aptitude prédominante avec plus de franchise et aussi d'autorité? Non vraiment ! Cette satire, dans laquelle la nature du poëte se révèle d'une façon si caractéristique, nous met à l'aise avec ceux de nos amis qui ont bien voulu nous demander pourquoi nous ne publions pas aujourd'hui l'œuvre poétique tout entière de Boileau. Nous laissons à autrui ce soin et peut-être cet honneur.

De cette œuvre remarquable à tous égards nous avons extrait la partie qui, selon nous, peut surtout faire connaître l'homme dont nous nous occupons.

La critique faite à la légère, malveillante par système, injuste par principe, est un fléau pour la littérature et une tache ineffaçable dans la vie d'un écrivain; mais savoir discuter à propos, apprécier exactement les beautés et les défauts, voilà des qualités exquises qui font de la critique un art utile et noble. Ces qualités, nul plus que Boileau ne les eut jamais, et d'Alembert a pu dire avec raison que Boileau avait formé le goût de la nation.

Un contemporain du satirique, un moraliste éminent, La Bruyère, a écrit sur la satire une phrase que nous voulons rapporter :

« Il ne faut point mettre un ridicule où il n'y en a point, c'est se gâter le goût, c'est corrompre son jugement et celui des autres; mais le ridicule qui est quelque part, il faut l'y voir, l'en tirer avec grâce et d'une manière qui plaise et qui instruise. »

(*La Bruyère,* 1er texte, éd. Jouaust, page 100.)

L'utile et l'agréable, voilà ce qu'exige La Bruyère, et voilà aussi ce que nous trouvons sans cesse chez Boileau dans son œuvre admirable de critique. On lui a souvent reproché d'avoir été un injuste censeur, d'avoir dépassé les bornes permises. Nous ne croyons pas l'accusation fondée, nous ne croyons pas à un parti pris de dénigrement chez un homme qui n'a pas hésité à dire et à prouver maintes fois que « le mérite lui fut toujours une chose précieuse » (sat. VII, vers 55). Le pitoyable état de la littérature d'a-

lors l'excuserait du reste amplement. Sauf de rares et brillantes exceptions, qui ont fait du XVIIe siècle le grand siècle, que voyons-nous en effet? Des poëtes épiques boursouflés, vides, plats, grotesques; des auteurs dramatiques sans invention, sans style, et le reste à l'avenant; en un mot un Chapelain, un Cotin, un Boyer, etc.

On a dit de Boileau qu'il sut quelquefois, et même non sans profit, modérer cette fougue vengeresse et y mêler la flatterie. A cela nous répondrons, et le lecteur pourra le voir comme nous, que grands et petits ont tous été jugés par lui, qu'il n'a jamais fait aucune réserve, et que, bien au contraire, sa hardiesse sans frein a souvent fait trembler ses plus chers amis.

Au roi victorieux il a dit : « Tu es grand. » Au roi encourageant les lettres et les arts : « Tu es juste. » Mais à Louis XIV faisant de mauvais vers il n'a pas hésité à dire un jour : « Tu es un mauvais poëte [1]. » A Boileau nous appliquerons certaine phrase de Sainte-Beuve sur le père de Saint-Simon : « Il fut un favori et non un courtisan, car il avait et de l'honneur et de l'humeur. » Jamais appréciation ne fut plus à sa place.

Envieux, Boileau ne l'était guère non plus, puisqu'il trouvait que le seul grand homme de son siècle était Molière; égoïste pas davantage, lui qui voulut un jour se dépouiller de la pension qu'il recevait du roi en faveur du grand Corneille, vieux et sans fortune.

Nous venons de dire là en quelques mots quel était l'homme dont nous publions l'œuvre capitale, celle qui

1. Le roi lui montrant un jour quelques vers qu'il s'était amusé à faire : « Sire, dit le poëte consulté, rien n'est impossible à Votre Majesté; elle a voulu faire de mauvais vers et elle y a parfaitement réussi. »

(*Précis historique de l'édition d'Amar*, 1821. Lefèvre, page XXIX.)

avait toutes ses tendresses et qui a le plus contribué aussi à sa renommée.

Expliquons à présent la marche suivie par nous dans cette édition.

Boileau, dans la préface de l'édition de ses Œuvres diverses donnée en 1701 chez Denys Thierry, la dernière faite de son vivant et la seule où il ait mis son nom, s'exprime ainsi :

« C'est la plus correcte qui ait encore paru, et non seulement je l'ay revue avec beaucoup de soin, mais j'y ay retouché de nouveau plusieurs endroits de mes ouvrages. »

Plus loin encore, il nomme cette édition « mon édition favorite ».

C'est donc le texte de cette édition de 1701 que nous avons suivi pour les Satires, et en cela nous nous sommes conformés au goût de Boileau lui-même.

De même qu'aujourd'hui un volume publié dans le format in-8° ne tarde pas souvent à reparaître in-12 quelque temps après, de même cette édition de 1701 a été publiée dans deux formats différents, in-4° et in-12. L'édition in-12 est celle dont nous nous sommes servis. Parue [1] cinq mois après l'édition in-4°, elle subit diverses corrections et, chose plus importante encore, Boileau apporta dans le texte quelques changements.

L'édition parue en 1713 [2], chez Esprit Billiot, passe pour avoir été commencée du vivant de Boileau. D'après une lettre écrite à Brossette (la dernière) le 11 décembre 1710, cette assertion paraît fondée, puisque Boileau lui annonce

1. L'édition in-4 parut vers la fin de mars (lettre de Boileau à Brossette du 20 mars 1701), et celle in-12 vers la fin de juillet (le même au même, lettre du 10 juillet).

2. Deux ans après la mort de Boileau, décédé le 13 mars 1711.

« qu'il travaille actuellement à une nouvelle édition de ses ouvrages, qui seront considérablement augmentés ». Toutefois, l'état physique du satirique[1], très-gravement ébranlé à ce moment, nous permet d'affirmer qu'il n'a pu donner à cette édition de 1713 que fort peu de ses instants, car il mourut trois mois après.

L'édition de 1701 renferme onze satires. Nous en donnons scrupuleusement le texte. Nous avons joint à ces onze satires la douzième, la satire contre l'Équivoque.

Boileau, qui ne put publier cette satire de son vivant, mais qui avait grand désir qu'elle vît le jour, voulut, par son testament, « que toutes les nouvelles pièces et ouvrages qu'il avait faits, même celui *contre l'Équivoque*, et qu'il *voulait* comprendre dans une nouvelle édition, fussent mis dans les mains du sieur Billiot, libraire, rue de la Harpe, pour en faire son profit, etc... » Billiot publia-t-il cette satire conformément à la volonté de Boileau? Non, puisqu'il n'en existe aucune édition faite par ce libraire, et qu'elle ne se trouve même pas dans l'édition qu'il publia en 1713.

La satire sur l'Équivoque fut pour la première fois réunie aux œuvres de Boileau dans l'édition qu'en donna, en 1716, à Genève, Brossette, l'ami du poëte, son correspon-

1. Pour preuve du piteux état du poëte, nous citons quelques passages de la lettre écrite par Boileau à Brossette le 14 juin 1710 : « Quelque coupable, Monsieur, que je vous puisse paraître d'avoir été si longtemps sans répondre à vos fréquentes et obligeantes lettres, je n'aurais que trop de raisons à vous dire pour me disculper, si je voulais vous réciter le nombre infini d'infirmités et de maladies qui me sont venu accabler depuis quelque temps.... » Et plus loin : « Je vous dirai que je ne marche plus que soutenu par deux valets; qu'en me promenant même dans ma chambre, je suis quelquefois au hasard de tomber par des étourdissements qui me prennent; que je ne saurais m'appliquer le moins du monde à quelque chose d'important qu'il ne me prenne un mal de cœur tirant à défaillance, etc..... » Toutes les lettres qui suivent sont pleines de doléances de la même nature.

dant le plus cher et le dépositaire de ses manuscrits. C'est le texte de cette édition de 1716 que nous avons suivi pour la douzième satire, de préférence à tous les autres, qui coururent jusqu'à cette époque le plus souvent sans nom d'imprimeur et sans lieu.

Nous avons fait précéder l'œuvre satirique de Boileau de son discours sur la satire, complément indispensable de cette partie de son œuvre.

Aux bibliophiles nous offrons donc aujourd'hui les satires de Boileau telles qu'il nous les a données lui-même, puisque notre texte est conforme à la seule édition qu'il ait reconnue, à la seule où l'on puisse lire son nom. A la fin du volume nous avons relégué quelques éclaircissements qui nous ont paru indispensables; ils sont en assez grand nombre pour être utiles, et trop courts pour être importuns. C'est du moins notre espoir, et c'est ainsi que tous les commentateurs doivent comprendre leur mission.

F. DE MARESCOT.

Septembre 1868.

PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE 1701

COMME c'est ici vrai-semblablement la derniere Edition de mes Ouvrages que je reverrai, et qu'il n'y a pas d'apparence qu'âgé, comme je suis, de plus de soixante et trois ans, et accablé de beaucoup d'infirmités, ma course puisse estre encore fort longue, le Public trouvera bon que je prenne congé de lui dans les formes, et que je le remercie de la bonté qu'il a euë d'acheter tant de fois des ouvrages si peu dignes de son admiration. Je ne sçaurois attribuer un si heureux succez qu'au soin que j'ay pris de me conformer toûjours à ses sentimens, et d'attraper, autant qu'il m'a esté possible, son goûst en toutes choses. C'est effectivement à quoy il me semble que les Ecri-

vains ne sçauroient trop s'étudier. Un ouvrage a beau estre approuvé d'un petit nombre de Connoisseurs, s'il n'est plein d'un certain agrément et d'un certain sel propre à piquer le goust general des Hommes, il ne passera jamais pour un bon ouvrage, et il faudra à la fin que les Connoisseurs eux-mesmes avoüent qu'ils se sont trompez en luy donnant leur approbation. Que si on me demande ce que c'est que cet agrément et ce sel, je répondray, que c'est un je ne sçay quoy qu'on peut beaucoup mieux sentir que dire. A mon avis neanmoins, il consiste principalement à ne jamais presenter au Lecteur que des pensées vraies et des expressions justes. L'Esprit de l'Homme est naturellement plein d'un nombre infini d'idées confuses du Vrai, que souvent il n'entrevoit qu'à demi; et rien ne lui est plus agreable que lorsqu'on lui offre quelqu'une de ces idées bien éclaircie et mise dans un beau jour. Qu'est-ce qu'une pensée neuve, brillante, extraordinaire? Ce n'est point, comme se le persuadent les Ignorans, une pensée que personne n'a jamais euë, ni dû avoir. C'est au contraire une pensée qui a dû venir à tout le monde, et que quelqu'un s'avise le premier d'exprimer. Un bon mot n'est bon mot qu'en ce qu'il dit une chose que chacun pensoit, et qu'il la dit d'une maniere vive; fine et nouvelle. Considérons, par exemple, cette replique si fameuse de Loüis Douziéme à ceux de ses Ministres qui lui conseilloient de faire punir plusieurs Personnes

qui sous le règne precedent, et lorsqu'il n'estoit encore que Duc d'Orleans, avoient pris à tâche de le desservir. *Un Roy de France*, leur répondit-il, *ne venge point les injures d'un Duc d'Orleans*. D'où vient que ce mot frappe d'abord? N'est-il pas aisé de voir que c'est parce qu'il présente aux yeux une verité que tout le monde sent, et qu'il dit mieux que tous les plus beaux discours de Morale, *Qu'un grand Prince, lorsqu'il est une fois sur le thrône, ne doit plus agir par des mouvemens particuliers, ni avoir d'autre veuë que la gloire et le bien general de son Estat?* Veut-on voir au contraire combien une pensée fausse est froide et puerile? Je ne sçaurois rapporter un exemple qui le fasse mieux sentir, que deux vers du Poëte Theophile dans sa Tragedie intitulée Pyrâme et Thysbé; lorsque cette malheureuse Amante ayant ramassé le poignard encore tout sanglant dont Pyrâme s'estoit tué, elle querelle ainsi ce poignard :

Ah! voici le poignard qui du sang de son Maistre
S'est soüillé lâchement. Il en rougit, le Traître.

Toutes les glaces du Nord ensemble ne sont pas, à mon sens, plus froides que cette pensée. Quelle extravagance, bon Dieu! de vouloir que la rougeur du sang dont est teint le poignard d'un Homme qui vient de s'en tuer lui-mesme, soit un effet de la honte qu'a ce

poignard de l'avoir tué! Voici encore une pensée qui n'est pas moins fausse, ni par conséquent moins froide. Elle est de Benserade dans ses Métamorphoses en rondeaux, où, parlant du Déluge envoyé par les Dieux pour châtier l'insolence de l'Homme, il s'exprime ainsi :

Dieu lava bien la teste à son Image.

Peut-on, à propos d'une aussi grande chose que le Déluge, dire rien de plus petit ni de plus ridicule que ce quolibet, dont la pensée est d'autant plus fausse en toutes manières, que le Dieu dont il s'agit en cet endroit, c'est Jupiter, qui n'a jamais passé chez les Payens pour avoir fait l'Homme à son image : l'Homme, dans la Fable, estant, comme tout le monde sçait, l'ouvrage de Promethée.

Puis donc qu'une pensée n'est belle qu'en ce qu'elle est vraye, et que l'effet infaillible du Vray, quand il est bien énoncé, c'est de frapper les Hommes, il s'ensuit que ce qui ne frappe point les Hommes n'est ni beau ni vray, ou qu'il est mal énoncé, et que par conséquent un ouvrage qui n'est point goûté du Public est un tres-méchant ouvrage. Le gros des Hommes peut bien, durant quelque temps, prendre le faux pour le vrai, et admirer de méchantes choses ; mais il n'est pas possible qu'à la longue une bonne chose ne lui plaise ; et je deffie tous les Auteurs les plus mécontens du Public, de

me citer un bon Livre que le Public ait jamais rebutté : à moins qu'ils ne mettent en ce rang leurs écrits, de la bonté desquels eux seuls sont persuadez. J'avouë neanmoins, et on ne le sçauroit nier, que quelquefois, lorsque d'excellens ouvrages viennent à paroître, la Caballe et l'Envie trouvent moyen de les rabbaisser, et d'en rendre en apparence le succez douteux ; mais cela ne dure guéres ; et il en arrive de ces ouvrages comme d'un morceau de bois qu'on enfonce dans l'eau avec la main : il demeure au fond tant qu'on l'y retient, mais bientost, la main venant à se lasser, il se releve et gagne le dessus. Je pourrois dire un nombre infini de pareilles choses sur ce sujet, et ce seroit la matiere d'un gros Livre ; mais en voilà assez ce me semble, pour marquer au Public ma reconnoissance, et la haute idée que j'ay de son goust et de ses jugemens.

Parlons maintenant de mon édition nouvelle. C'est la plus correcte qui ait encore paru ; et non seulement je l'ay revûë avec beaucoup de soin, mais j'y ay retouché de nouveau plusieurs endroits de mes ouvrages. Car je ne suis point de ces Auteurs fuians la peine, qui ne se croient plus obligez de rien raccommoder à leurs écrits, dés qu'ils les ont une fois donnés au Public. Ils alleguent, pour excuser leur paresse, qu'ils auroient peur en les trop remaniant de les affoiblir, et de leur oster cet air libre et facile qui fait, disent-ils, un des plus grands charmes du discours : mais leur excuse, à

mon avis, est très-mauvaise. Ce sont les ouvrages faits à la hâte, et, comme on dit, au courant de la plume, qui sont ordinairement secs, durs et forcés. Un ouvrage ne doit point paroistre trop travaillé, mais il ne sçauroit estre trop travaillé; et c'est souvent le travail mesme qui en le polissant luy donne cette facilité tant vantée qui charme le Lecteur. Il y a bien de la difference entre des vers faciles et des vers facilement faits. Les Ecrits de Virgile, quoi qu'extraordinairement travaillez, sont bien plus naturels que ceux de Lucain, qui écrivoit, dit-on, avec une rapidité prodigieuse. C'est ordinairement la peine que s'est donnée un Auteur à limer et à perfectionner ses Ecrits, qui fait que le Lecteur n'a point de peine en les lisant. Voiture, qui paroit si aisé, travailloit extrêmement ses ouvrages. On ne voit que des gens qui font aisément des choses mediocres; mais des gens qui en fassent, mesme difficilement, de fort bonnes, on en trouve tres-peu.

Je n'ay donc point de regret d'avoir encore employé quelques-unes de mes veilles à rectifier mes Ecrits dans cette nouvelle Edition, qui est, pour ainsi dire, mon Edition favorite. Aussi y ai-je mis mon nom, que je m'estois abstenu de mettre à toutes les autres. J'en avois ainsi usé par pure modestie : mais aujourd'hui que mes ouvrages sont entre les mains de tout le monde, il m'a paru que cette modestie pouroit avoir quelque chose d'affecté. D'ailleurs j'ai esté bien

aise, en le mettant à la teste de mon Livre, de faire voir par là quels sont précisément les ouvrages que j'avoüe, et d'arrester, s'il est possible, le cours d'un nombre infini de méchantes piéces qu'on répand par tout sous mon nom, et principalement dans les Provinces et dans les Païs étrangers. J'ay mesme, pour mieux prévenir cet inconvenient, fait mettre au commencement de ce volume une liste exacte et detaillée de tous mes Ecrits, et on la trouvera immediatement aprés cette Préface. Voila dequoy il est bon que le Lecteur soit instruit.

Il ne reste plus presentement qu'à luy dire quels sont les ouvrages dont j'ay augmenté ce volume. Le plus considerable est une onziéme Satire que j'ay tout recemment composée, et qu'on trouvera à la suite des dix precedentes. Elle est adressée à Monsieur de Valincour, mon illustre Associé à l'Histoire. J'y traite du vray et du faux Honneur, et je l'ay composée avec le mesme soin que tous mes autres Ecrits. Je ne sçaurois pourtant dire si elle est bonne ou mauvaise : car je ne l'ay encore communiquée qu'à deux ou trois de mes Amis, à qui mesme je n'ay fait que la reciter fort vîte, dans la peur qu'il ne luy arrivast ce qui est arrivé à quelques autres de mes pieces, que j'ay vû devenir publiques avant mesme que je les eusse mises sur le papier, plusieurs personnes, à qui je les avois dites plus d'une fois, les ayant retenuës par cœur, et en ayant

donné des copies. C'est donc au Public à m'apprendre ce que je dois penser de cet ouvrage, ainsi que de plusieurs autres petites pieces de Poësie qu'on trouvera dans cette nouvelle Edition, et qu'on y a mêlées parmy les Epigrammes qui y estoient déja. Ce sont toutes bagatelles que j'ay la plûpart composées dans ma première jeunesse; mais que j'ay un peu rajustées pour les rendre plus supportables au Lecteur. J'y ai fait aussi ajoûter deux nouvelles Lettres, l'une que j'écris à M. Perrault, et où je badine avec lui sur nostre démêlé Poëtique, presque aussi-tost éteint qu'allumé. L'autre est un Remercîment à Monsieur le Comte d'Ericeyra, au sujet de la Traduction de mon Art Poëtique, faite par luy en vers Portugais, qu'il a eu la bonté de m'envoyer de Lisbonne, avec une Lettre et des vers François de sa composition, où il me donne des loüanges tres-delicates, et ausquelles il ne manque que d'estre appliquées à un meilleur sujet. J'aurois bien voulu m'acquitter de la parole que je luy donne, à la fin de ce Remercîment, de faire imprimer cette excellente traduction à la suite de mes Poësies; mais malheureusement un de mes Amis à qui je l'avois prestée m'en a égaré le premier Chant, et j'ay eu la mauvaise honte de n'oser r'écrire à Lisbonne pour en avoir une autre copie. Ce sont là à peu prés tous les ouvrages de ma façon, bons ou méchans, dont on trouvera icy mon Livre augmenté. Mais une chose qui sera seurement agreable au Public, c'est le present que

je luy fais dans ce mesme Livre, de la Lettre que le celebre Monsieur Arnauld a écrite à Monsieur P** à propos de ma dixiéme Satire, et où, comme je l'ay dit dans l'Epître à mes vers, il fait en quelque sorte mon apologie. J'ay mis cette Lettre la derniere de tout le Volume, afin qu'on la trouvast plus aisément. Je ne doute point que beaucoup de Gens ne m'accusent de temerité, d'avoir osé associer à mes écrits l'ouvrage d'un si excellent Homme, et j'avoüe que leur accusation est bien fondée. Mais le moyen de resister à la tentation de montrer à toute la Terre, comme je le montre en effet par l'impression de cette Lettre, que ce grand Personnage me faisoit l'honneur de m'estimer et avoit la bonté *meas esse aliquid putare nugas*.

Au reste, comme malgré une apologie si authentique et malgré les bonnes raisons que j'ay vingt fois alleguées en vers et en prôse, il y a encore des gens qui traitent de médisances les railleries que j'ay faites de quantité d'Auteurs modernes, et qui publient qu'en attaquant les défauts de ces Auteurs, je n'ay pas rendu justice à leurs bonnes qualitez ; je veux bien, pour les convaincre du contraire, repeter encore ici les mêmes paroles que j'ai dites sur cela dans la Préface de mes deux Editions précédentes. Les voici : *Il est bon que le Lecteur soit averty d'une chose : c'est qu'en attaquant dans mes ouvrages les defauts de plusieurs Ecrivains*

de nostre Siecle, je n'ay pas prétendu pour cela oster à ces Ecrivains le merite et les bonnes qualitez qu'ils peuvent avoir d'ailleurs. Je n'ay pas prétendu, dis-je, nier que Chappelain, par exemple, quoique Poëte fort dur, n'ait fait autrefois, je ne sçay comment, une assez belle Ode; et qu'il n'y ait beaucoup d'esprit dans les ouvrages de Monsieur Quinaut, quoique si éloigné de la perfection de Virgile. J'ajoûteray mesme sur ce dernier, que dans le temps où j'écrivis contre luy, nous estions tous deux fort jeunes, et qu'il n'avoit pas fait alors beaucoup d'ouvrages qui lui ont dans la suite acquis une juste reputation. Je veux bien aussi avoüer qu'il y a du genie dans les écrits de Saint-Amand, de Brebeuf, de Scuderi, de Cotin mesme, et de plusieurs aütres que j'ay critiquez. En un mot, avec la mesme sincerité que j'ay raillé de ce qu'ils ont de blâmable, je suis prest à convenir de ce qu'ils peuvent avoir d'excellent. Voilà, ce me semble, leur rendre justice, et faire bien voir que ce n'est point un esprit d'envie et de médisance qui m'a fait écrire contre eux.

Aprés cela, si on m'accuse encore de médisance, je ne sçai point de Lecteur qui n'en doive estre accusé; puis qu'il n'y en a point qui ne dise librement son avis des écrits qu'on fait imprimer, et qui ne se croye en plein droit de le faire du consentement mesme de ceux qui les mettent au jour. En effet, qu'est-ce que mettre

un ouvrage au jour? N'est-ce pas en quelque sorte dire au Public : Jugez-moi? Pourquoi donc trouver mauvais qu'on nous juge? Mais j'ai mis tout ce raisonnement en rime dans ma neuviéme Satire, et il suffit d'y renvoyer mes Censeurs.

DISCOURS

SUR

LA SATIRE

QUAND je donnai la premiere fois mes Satires au Public, je m'estois bien préparé au tumulte que l'impression de mon Livre a excité sur le Parnasse. Je sçavois que la nation des Poëtes, et sur tout des mauvais Poëtes, est une nation farouche qui prend feu aisément, et que ces Esprits avides de loüanges ne digereroient pas facilement une raillerie, quelque douce qu'elle pust estre. Aussi oserai-je dire, à mon avantage, que j'ai regardé avec des yeux assez Stoïques les libelles diffamatoires qu'on a

publiez contre moi. Quelques calomnies dont on ait voulu me noircir, quelques faux bruits qu'on ait semez de ma personne, j'ai pardonné sans peine ces petites vengeances au déplaisir d'un Auteur irrité, qui se voyoit attaqué par l'endroit le plus sensible d'un Poëte, je veux dire par ses ouvrages.

Mais j'avouë que j'ai esté un peu surpris du chagrin bizarre de certains Lecteurs, qui, au lieu de se divertir d'une querelle du Parnasse dont ils pouvoient estre spectateurs indifferens, ont mieux aimé prendre parti et s'affliger avec les Ridicules que de se réjoüir avec les honnestes gens. C'est pour les consoler que j'ay composé ma neuviéme Satire, où je pense avoir montré assez clairement que, sans blesser l'Etat ni sa conscience, on peut trouver de méchans vers méchans, et s'ennuyer de plein droit à la lecture d'un sot Livre. Mais puisque ces Messieurs ont parlé de la liberté que je me suis donnée de nommer, comme d'un attentat inoüi et sans exemple, et que des exemples ne se peuvent pas mettre en rimes, il est bon d'en dire ici un mot, pour les instruire d'une chose qu'eux seuls veulent ignorer, et leur faire voir qu'en comparaison de tous mes Confrères les Satiriques j'ai esté un Poëte fort retenu.

Et pour commencer par Lucilius, inventeur de la Satire, quelle liberté ou plûtost quelle licence ne s'est-il point donnée dans ses ouvrages? Ce n'estoit pas

seulement des Poëtes et des Auteurs qu'il attaquoit, c'estoit des gens de la premiere qualité de Rome c'estoit des personnes Consulaires. Cependant Scipion et Lelius ne jugerent pas ce Poëte, tout déterminé Rieur qu'il estoit, indigne de leur amitié ; et vrai-semblablement, dans les occasions, ils ne luy refuserent pas leurs conseils sur ses écrits, non plus qu'à Terence. Ils ne s'aviserent point de prendre le Parti de Lupus et de Metellus, qu'il avoit joüez dans ses Satires ; et ils ne crûrent pas lui donner rien du leur en lui abandonnant tous les Ridicules de la Republique.

Num Lælius, et qui
Duxit ab oppressa meritum Carthagine nomen,
Ingenio offensi aut læso doluére Metello,
Famosisve Lupo cooperto versibus?

En effet, Lucilius n'épargnoit ni petits ni grands, et souvent des Nobles et des Patriciens il descendoit jusqu'à la lie du peuple :

Primores populi arripuit, populumque tributim.

On me dira que Lucilius vivoit dans une Republique, où ces sortes de libertez peuvent estre permises. Voyons donc Horace, qui vivoit sous un Empereur, dans les commencemens d'une Monarchie, où il est bien plus dangereux de rire qu'en un autre temps. Qui ne nomme-t-il point dans ses Satires? et Fabius le grand cau-

seur, et Tigellius le fantasque, et Nasidienus le ridicule, et Nomentanus le débauché, et tout ce qui vient au bout de sa plume. On me répondra que ce sont des noms supposez. Oh la belle réponse! comme si ceux qu'il attaque n'estoient pas des gens connus d'ailleurs; comme si l'on ne sçavoit pas que Fabius estoit un Chevalier Romain qui avoit composé un Livre de Droit; que Tigellius fut en son temps un Musicien cheri d'Auguste; que Nasidienus Rufus estoit un ridicule celebre dans Rome; que Cassius Nomentanus estoit un des plus fameux débauchez de l'Italie. Certainement il faut que ceux qui parlent de la sorte n'ayent pas fort lû les Anciens, et ne soient pas fort instruits des affaires de la Cour d'Auguste. Horace ne se contente pas d'appeller les gens par leur nom; il a si peur qu'on ne les méconnoisse, qu'il a soin de rapporter jusqu'à leur surnom, jusqu'au métier qu'ils faisoient, jusqu'aux charges qu'ils avoient exercées. Voyez, par exemple, comme il parle d'Aufidius Luscus, Preteur de Fondi :

Fundos Aufidio Lusco Prætore libenter
Linquimus, insani ridentes præmia Scribæ,
Prætextam, & latum clavum, &c.

Nous abandonnâmes, dit-il, *avec joye le bourg de Fondi, dont estoit Preteur un certain Aufidius Luscus; mais ce ne fut pas sans avoir bien ri de la folie de ce Preteur, auparavant Commis, qui faisoit le Senateur*

et l'Homme de qualité. Peut-on désigner un homme plus précisément, et les circonstances seules ne suffisoient-elles pas pour le faire reconnoistre ? On me dira peut-estre qu'Aufidius estoit mort alors ; mais Horace parle là d'un voyage fait depuis peu. Et puis comment mes Censeurs répondront-ils à cet autre passage ?

Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona, dumque
Diffingit Rheni luteum caput, hæc ego ludo.

Pendant, dit Horace, *que ce Poëte enflé d'Alpinus égorge Memnon dans son Poëme et s'embourbe dans la description du Rhin, je me jouë en ces Satires.* Alpinus vivoit donc du temps qu'Horace se joüoit en ces Satires, et si Alpinus en cet endroit est un nom supposé, l'Auteur du Poëme de Memnon pouvoit-il s'y méconnoistre ? Horace, dira-t-on, vivoit sous le regne du plus poli de tous les Empereurs : mais vivons-nous sous un regne moins poli ? Et veut-on qu'un prince qui a tant de qualitez communes avec Auguste soit moins dégoûté que lui des méchans livres et plus rigoureux envers ceux qui les blâment ?

Examinons pourtant Perse, qui écrivoit sous le regne de Neron. Il ne raille pas simplement les ouvrages des Poëtes de son temps, il attaque les vers de Neron même. Car enfin tout le monde sçait, et toute la Cour de Neron le sçavoit, que ces quatre vers, *Torva Mimalloneis*, etc., dont Perse fait une raillerie si amere

dans sa premiere Satire, estoient des vers de Neron. Cependant on ne remarque point que Neron, tout Neron qu'il estoit, ait fait punir Perse, et ce Tyran, ennemi de la raison, et amoureux, comme on sçait, de ses ouvrages, fut assez galant homme pour entendre raillerie sur ses vers, et ne crût pas que l'Empereur en cette occasion deust prendre les interests du Poëte.

Pour Juvenal, qui florissoit sous Trajan, il est un peu plus respectueux envers les grands Seigneurs de son siecle. Il se contente de répandre l'amertume de ses Satires sur ceux du regne précedent; mais à l'égard des Auteurs, il ne les va point chercher hors de son siecle. A peine est-il entré en matiere, que le voilà en mauvaise humeur contre tous les Ecrivains de son temps. Demandez à Juvenal ce qui l'oblige de prendre la plume. C'est qu'il est las d'entendre et la *Thezeïde* de Codrus, et *l'Oreste* de celui-cy, et le *Telephe* de cet autre, et tous les Poëtes enfin, comme il dit ailleurs, qui recitoient leurs vers au mois d'Aoust, et *Augusto recitantes mense Poëtas*. Tant il est vrai que le droit de blâmer les Auteurs est un droit ancien, passé en coûtume parmi tous les Satiriques, et souffert dans tous les siecles. Que s'il faut venir des anciens aux modernes, Regnier, qui est presque notre seul Poëte Satirique, a esté veritablement un peu plus discret que les autres. Cela n'empêche pas neanmoins qu'il ne parle hardiment de Gallet, ce celebre joüeur, qui *assignoit ses*

creanciers sur sept et quatorze; et du sieur de Provins, *qui avoit changé son balandran en manteau court;* et du Cousin, *qui abandonnoit sa maison de peur de la reparer;* et de Pierre du Puis, et de plusieurs autres.

Que répondront à cela mes Censeurs? Pour peu qu'on les presse, ils chasseront de la Republique des lettres tous les Poëtes Satiriques, comme autant de perturbateurs du repos public. Mais que diront-ils de Virgile, le sage, le discret Virgile, qui, dans une Eglogue où il n'est pas question de Satire, tourne d'un seul vers deux Poëtes de son temps en ridicule?

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi,

dit un Berger satirique dans cette Eglogue. Et qu'on ne me dise point que Bavius et Mævius en cet endroit sont des noms supposez, puisque ce seroit donner un trop cruel démenti au docte Servius, qui assure positivement le contraire. En un mot, qu'ordonneront mes Censeurs de Catulle, de Martial et de tous les Poëtes de l'antiquité, qui n'en ont pas usé avec plus de discretion que Virgile? Que penseront-ils de Voiture, qui n'a point fait conscience de rire aux dépens du celebre Neuf-Germain, quoi-qu'également recommandable par l'antiquité de sa barbe et par la nouveauté de sa Poësie? Le banniront-ils du Parnasse, lui et tous les Poëtes de l'antiquité, pour établir la seureté des Sots et des Ridicules? Si cela est, je me consolerai aisément

de mon exil; il y aura du plaisir à estre relegué en si bonne compagnie. Raillerie à part, ces Messieurs veulent-ils estre plus sages que Scipion et Lelius, plus délicats qu'Auguste, plus cruels que Neron? Mais eux qui sont si rigoureux envers les Critiques, d'où vient cette clemence qu'ils affectent pour les méchans Auteurs? Je voi bien ce qui les afflige : ils ne veulent pas estre détrompez. Il leur fâche d'avoir admiré serieusement des ouvrages que mes Satires exposent à la risée de tout le monde, et de se voir condamnez à oublier, dans leur vieillesse, ces mesmes vers qu'ils ont autrefois appris par cœur comme des chefs-d'œuvres de l'art. Je les plains sans doute; mais quel remede? Faudra-t-il, pour s'accommoder à leur goût particulier, renoncer au sens commun? Faudra-t-il applaudir indifferemment à toutes les impertinences qu'un Ridicule aura répanduës sur le papier? et au lieu qu'en certains païs on condamnoit les méchans Poëtes à effacer leurs écrits avec la langue, les livres deviendront-ils desormais un azyle inviolable, où toutes les sottises auront droit de bourgeoisie, où l'on n'osera toucher sans profanation? J'aurois bien d'autres choses à dire sur ce sujet; mais comme j'ai déja traité de cette matiere dans ma neuviéme satire, il est bon d'y renvoyer le Lecteur.

DISCOURS

AU ROY

Jeune et vaillant Heros dont la haute sagesse
N'est point le fruit tardif d'une lente vieillesse,
Et qui seul, sans Ministre, à l'exemple des Dieux,
Soûtiens tout par Toi-même, et vois tout par Tes yeux,
GRAND ROI, *si jusqu'ici, par un trait de prudence,*
J'ai demeuré pour Toy dans un humble silence,
Ce n'est pas que mon cœur vainement suspendu
Balance pour T'offrir un encens qui T'est dû ;
Mais je sçai peu loüer, et ma Muse tremblante
Fuit d'un si grand fardeau la charge trop pesante,

Et, dans ce haut éclat où Tu Te viens offrir,
Touchant à Tes lauriers, craindroit de les flétrir.
Ainsi, sans m'aveugler d'une vaine manie,
Je mesure mon vol à mon faible genie :
Plus sage en mon respect que ces hardis Mortels
Qui d'un indigne encens profânent Tes Autels ;
Qui, dans ce champ d'honneur, où le gain les ameine,
Osent chanter Ton nom sans force et sans haleine ;
Et qui vont tous les jours, d'une importune voix,
T'ennuyer du recit de tes propres exploits.
L'Un, en stile pompeux habillant un Eglogue,
De ses rares vertus Te fait un long prologue,
Et mesle, en se vantant soi-mesme à tout propos,
Les loüanges d'un Fat à celles d'un Heros.
L'autre, envain se lassant à polir une rime,
Et reprenant vingt fois le rabot et la lime,
Grand et nouvel effort d'un esprit sans pareil!
Dans la fin d'un Sonnet te compare au Soleil.
Sur le haut Helicon leur veine méprisée
Fut toûjours des neuf Sœurs la fâble et la risée ;
Calliope jamais ne daigna leur parler,
Et Pegâse pour eux refuse de voler.
Cependant à les voir, enflés de tant d'audace,
Te promettre en leur nom les faveurs du Parnasse,
On diroit qu'ils ont seuls l'oreille d'Apollon,
Qu'ils disposent de tout dans le sacré Vallon.
C'est à leurs doctes mains, si l'on veut les en croire,
Que Phebus a commis tout le soin de Ta gloire ;

Et Ton nom, du Midi jusqu'à l'Ourse vanté,
Ne devra qu'à leurs vers son immortalité.
Mais plûtost, sans ce nom dont la vive lumiere
Donne un lustre éclatant à leur veine grossiere,
Ils verroient leurs écrits, honte de l'Univers,
Pourir dans la poussiere à la merci des vers.
A l'ombre de Ton nom ils trouvent leur azile,
Comme on voit dans les champs un arbrisseau debile
Qui, sans l'heureux appui qui le tient attaché,
Languiroit tristement sur la terre couché.
Ce n'est pas que ma plume, injuste et temeraire,
Veüille blâmer en eux le dessein de Te plaire;
Et parmi tant d'Auteurs, je veux bien l'avoüer,
Apollon en connoist qui Te peuvent loüer.
Oui, je sçai, qu'entre Ceux qui t'adressent leurs veilles,
Parmi les Pelletiers on conte des Corneilles.
Mais je ne puis souffrir qu'un Esprit de travers
Qui, pour rimer des mots, pense faire des vers,
Se donne en te loüant une gesne inutile.
Pour chanter un Auguste, il faut estre un Virgile;
Et j'approuve les soins du Monarque guerrier [1]
Qui ne pouvoit souffrir qu'un Artisan grossier
Entreprist de tracer d'une main criminelle
Un portrait reservé pour le pinceau d'Apelle.
Moy donc qui connois peu Phebus et ses douceurs,
Qui suis nouveau sevré sur le mont des neuf Sœurs,

1. Alexandre.

Attendant que pour Toy l'âge ait mûri ma Muse,
Sur de moindres sujets je l'exerce et l'amuse ;
Et tandis que Ton bras, des peuples redouté,
Va, la foudre à la main, rétablir l'équité,
Et retient les Méchans par la peur des supplices,
Moy, la plume à la main, je gourmande les vices,
Et, gardant pour moi-mesme une juste rigueur,
Je confie au papier les secrets de mon cœur.
Ainsi, dés qu'une fois ma verve se réveille,
Comme on voit au printemps la diligente Abeille
Qui du butin des fleurs va composer son miel,
Des sottises du temps je compose mon fiel.
Je vais de toutes parts où me guide ma veine,
Sans tenir en marchant une route certaine,
Et, sans gesner ma plume en ce libre métier,
Je la laisse au hazard courir sur le papier.
Le mal est qu'en rimant, ma Muse un peu legere
Nomme tout par son nom et ne sçauroit rien taire.
C'est là ce qui fait peur aux Esprits de ce temps,
Qui, tout blancs au dehors, sont tout noirs au dedans.
Ils tremblent qu'un Censeur, que sa verve encourage,
Ne vienne en ses écrits démasquer leur visage,
Et, foüillant dans leurs mœurs en toute liberté,
N'aille du fond du Puits tirer la verité.
Tous ces gens, éperdus au seul nom de satire,
Font d'abord le procez à quiconque ose rire.
Ce sont eux que l'on voit, d'un discours insensé,
Publier dans Paris que tout est renversé,

Au moindre bruit qui court qu'un Auteur les menace
De joüer des Bigots la trompeuse grimace.
Pour eux un tel ouvrage est un monstre odieux ;
C'est offenser les loix, c'est s'attaquer aux Cieux :
Mais, bien que d'un faux zele ils masquent leur foiblesse,
Chacun voit qu'en effet la Verité les blesse.
Envain d'un lâche orgueil leur esprit revêtu
Se couvre du manteau d'une austere vertu :
Leur cœur, qui se connoist et qui fuit la lumiere,
S'il se mocque de Dieu, craint Tartuffe et Moliere.
Mais pourquoy sur ce point sans raison m'écarter?
GRAND ROI, *c'est mon defaut, je ne sçaurois flatter.*
Je ne sçai point au Ciel placer un Ridicule,
D'un Nain faire un Atlas, ou d'un Lâche un Hercule,
Et, sans cesse en esclave à la suitte des Grands,
A des Dieux sans vertu prodiguer mon encens.
On ne me verra point d'une veine forcée,
Mesmes pour Te loüer, déguiser ma pensée :
Et, quelque grand que soit Ton pouvoir souverain,
Si mon cœur en ces vers ne parloit par ma main,
Il n'est espoir de biens, ni raison, ni maxime,
Qui pût en Ta faveur m'arracher une rime.
Mais lorsque je Te voi, d'une si noble ardeur,
T'appliquer sans relâche aux soins de Ta grandeur,
Faire honte à ces Rois que le travail étonne,
Et qui sont accablez du faix de leur Couronne ;
Quand je voi Ta sagesse, en ses justes projets,
D'une heureuse abondance enrichir Tes sujets,

Fouler aux pieds l'orgueil et du Tage et du Tibre,
Nous faire de la mer une campagne libre,
Et Tes braves Guerriers, secondant Ton grand cœur,
Rendre à l'Aigle éperdu sa premiere vigueur;
La France sous Tes loix maistriser la Fortune,
Et nos vaisseaux, domtant l'un et l'autre Neptune,
Nous aller chercher l'or, malgré l'onde et le vent,
Aux lieux où le Soleil le forme en se levant :
Alors, sans consulter si Phebus l'en avouë,
Ma Muse toute en feu me prévient et Te louë.
Mais bien-tost la Raison, arrivant au secours,
Vient d'un si beau projet interrompre le cours,
Et me fait concevoir, quelque ardeur qui m'emporte,
Que je n'ai ni le ton, ni la voix assez forte.
Aussi-tost je m'effraye, et mon esprit troublé
Laisse là le fardeau dont il est accablé;
Et, sans passer plus loin, finissant mon ouvrage,
Comme un Pilote en mer qu'épouvante l'orage,
Dés que le bord paroist, sans songer où je suis,
Je me sauve à la nage, et j'aborde où je puis.

SATIRE I

Damon, ce grand Auteur dont la Muse fertile
Amusa si long-temps et la Cour et la Ville,
Mais qui, n'estant vétu que de simple bureau,
Passe l'été sans linge et l'hyver sans manteau,
Et de qui le corps sec et la mine affamée
N'en sont pas mieux refaits pour tant de renommée;
Las de perdre en rimant et sa peine et son bien,
D'emprunter en tous lieux et de ne gagner rien,
Sans habit, sans argent, ne sçachant plus que faire,
Vient de s'enfuir chargé de sa seule misere,
Et, bien loin des Sergens, des Clercs et du Palais,
Va chercher un repos qu'il ne trouva jamais,
Sans attendre qu'icy la Justice ennemie
L'enferme en un cachot le reste de sa vie,

Ou que d'un bonnet vert le salutaire affront
Flétrisse les lauriers qui luy couvrent le front.
Mais le jour qu'il partit, plus défait et plus blême
Que n'est un Pénitent sur la fin d'un Carême,
La colere dans l'ame, et le feu dans les yeux,
Il distila sa rage en ces tristes adieux :
Puisqu'en ce Lieu jadis aux Muses si commode
Le merite et l'esprit ne sont plus à la mode,
Qu'un Poëte, dit-il, s'y voit maudit de Dieu,
Et qu'ici la Vertu n'a plus ni feu ni lieu;
Allons du moins chercher quelque antre ou quelque roche
D'où jamais ni l'Huissier ni le Sergent n'approche,
Et sans lasser le Ciel par des vœux impuissans,
Mettons-nous à l'abri des injures du temps;
Tandis que, libre encor malgré les destinées,
Mon corps n'est point courbé sous le faix des années,
Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler,
Et qu'il reste à la Parque encor dequoy filer.
C'est là dans mon malheur le seul conseil à suivre.
Que George vive ici, puisque George y sçait vivre,
Qu'un million comptant, par ses fourbes acquis,
De Clerc, jadis Laquais, a fait Comte et Marquis.
Que Jaquin vive ici, dont l'adresse funeste
A plus causé de maux que la guerre et la peste,
Qui de ses revenus écrits par alphabet
Peut fournir aisément un Calepin complet.
Qu'il regne dans ces lieux, il a droit de s'y plaire.
Mais moi, vivre à Paris! Eh, qu'y voudrois-je faire?

Je ne sçay ni tromper, ni feindre, ni mentir,
Et quand je le pourois, je n'y puis consentir.
Je ne scai point en lâche essuyer les outrages
D'un Faquin orgueilleux qui vous tient à ses gages,
De mes Sonnets flatteurs lasser tout l'univers,
Et vendre au plus offrant mon encens et mes vers.
Pour un si bas employ ma Muse est trop altiere.
Je suis rustique et fier, et j'ai l'ame grossiere.
Je ne puis rien nommer, si ce n'est par son nom.
J'appelle un chat un chat, et Rolet un frippon.
De servir un Amant, je n'en ay pas l'adresse.
J'ignore ce grand art qui gagne une maîtresse,
Et je suis à Paris, triste, pauvre et reclus,
Ainsi qu'un corps sans ame ou devenu perclus.
Mais pourquoi, dira-t-on, cette vertu sauvage,
Qui court à l'hospital et n'est plus en usage?
La richesse permet une juste fierté,
Mais il faut estre souple avec la pauvreté.
C'est par là qu'un Auteur, que presse l'indigence,
Peut des astres malins corriger l'influence,
Et que le Sort burlesque, en ce siecle de fer,
D'un Pédant, quand il veut, sçait faire un Duc et Pair.
Ainsi de la Vertu la Fortune se jouë.
Tel aujourd'hui triomphe au plus haut de sa rouë,
Qu'on verroit, de couleurs bizarrement orné,
Conduire le carrosse où l'on le voit traîné,
Si dans les droits du Roi sa funeste science
Par deux ou trois avis n'eust ravagé la France.

Je sçay qu'un juste effroy l'éloignant de ces lieux,
L'a fait pour quelques mois disparoistre à nos yeux :
Mais envain pour un temps une taxe l'exile :
On le verra bien-tost pompeux en cette ville,
Marcher encor chargé des dépoüilles d'autruy,
Et joüir du Ciel mesme irrité contre luy,
Tandis que Colletet, crotté jusqu'à l'échine,
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine ;
Sçavant en ce métier, si cher aux beaux Esprits,
Dont Monmaur autrefois fit leçon dans Paris.
Il est vray que du Roy la bonté secourable
Jette enfin sur la Muse un regard favorable,
Et, reparant du sort l'aveuglement fatal,
Va tirer desormais Phebus de l'hospital.
On doit tout esperer d'un Monarque si juste.
Mais sans un Mecenas, à quoy sert un Auguste?
Et fait comme je suis, au siecle d'aujourd'huy,
Qui voudra s'abaisser à me servir d'appuy?
Et puis, comment percer cette foule effroyable
De Rimeurs affamez dont le nombre l'accable ;
Qui, dés que sa main s'ouvre, y courent les premiers,
Et ravissent un bien qu'on devoit aux derniers,
Comme on voit les Frelons, troupe lâche et sterile,
Aller piller le miel que l'Abeille distile?
Cessons donc d'aspirer à ce prix tant vanté,
Que donne la faveur à l'importunité.
Saint-Amand n'eut du ciel que sa veine en partage.
L'habit qu'il eut sur luy fut son seul heritage ;

Un lit et deux placets composoient tout son bien,
Ou, pour en mieux parler, Saint-Amand n'avoit rien.
Mais quoy, las de traîner une vie importune
Il engagea ce rien pour chercher la Fortune,
Et, tout chargé de vers qu'il devoit mettre au jour,
Conduit d'un vain espoir il parut à la Cour.
Qu'arriva-t-il enfin de sa Muse abusée?
Il en revint couvert de honte et de risée,
Et la Fiévre au retour terminant son destin,
Fit par avance en luy ce qu'auroit fait la Faim.
Un Poëte à la Cour fut jadis à la mode,
Mais des Fous aujourd'huy c'est le plus incommode,
Et l'Esprit le plus beau, l'Auteur le plus poly,
N'y parviendra jamais au sort de l'Angely.
Faut-il donc désormais joüer un nouveau rôle?
Dois-je, las d'Apollon, recourir à Bartole,
Et, feüilletant Loüet alongé par Brodeau,
D'une robbe à longs plis balayer le Barreau?
Mais à ce seul penser je sens que je m'égare.
Moi? que j'aille crier dans ce païs barbare,
Où l'on voit tous les jours l'Innocence aux abois
Errer dans les détours d'un Dédale de lois,
Et, dans l'amas confus des chicanes énormes,
Ce qui fut blanc au fond rendu noir par les formes,
Où Patru gagne moins qu'Uot et Le Mazier,
Et dont les Cicerons se font chez Pé-Fournier?
Avant qu'un tel dessein m'entre dans la pensée;
On poura voir la Seine à la Saint Jean glacée,

Arnauld à Charenton devenir Huguenot,
Saint-Sorlin Janseniste, et Saint-Pavin bigot.
Quittons donc pour jamais une Ville importune,
Où l'Honneur est en guerre avecque la Fortune :
Où le Vice orgueilleux s'érige en Souverain,
Et va la mitre en teste et la crosse à la main;
Où la Science, triste, affreuse et délaissée,
Est par tout des bons lieux comme infame chassée ;
Où le seul art en vogue est l'art de bien voler;
Où tout me choque, Enfin, où... je n'ose parler.
Et quel Homme si froid ne seroit plein de bile,
A l'aspect odieux des mœurs de cette Ville?
Qui pouroit les souffrir? et qui, pour les blâmer,
Malgré Muse et Phebus n'apprendroit à rimer?
Non, non, sur ce sujet, pour écrire avec grace,
Il ne faut point monter au sommet du Parnasse,
Et, sans aller rêver dans le double Vallon,
La colere suffit, et vaut un Apollon.
Tout beau, dira quelqu'un, vous entrez en furie.
A quoi bon ces grands mots? Doucement, je vous prie,
Ou bien montez en Chaire, et là, comme un Docteur,
Allez de vos sermons endormir l'Auditeur.
C'est là que bien ou mal, on a droit de tout dire.
Ainsi parle un Esprit qu'irrite la Satire,
Qui contre ses defauts croit estre en seureté,
En raillant d'un Censeur la triste austerité;
Qui fait l'homme intrepide, et, tremblant de foiblesse,
Attend pour croire en Dieu que la fiévre le presse;

Et, toûjours dans l'orage au Ciel levant les mains,
Dés que l'air est calmé, rit des foibles Humains.
Car de penser alors qu'un Dieu tourne le monde,
Et regle les ressorts de la machine ronde,
Ou qu'il est une vie au delà du trépas,
C'est là, tout haut du moins, ce qu'il n'avoûra pas.
Pour moi, qu'en santé même un autre Monde étonne,
Qui crois l'ame immortelle, et que c'est Dieu qui tonne,
Il vaut mieux pour jamais me bannir de ce lieu.
Je me retire donc. Adieu, Paris, adieu.

SATIRE II

A M. DE MOLIÈRE

Rare et fameux Esprit, dont la fertile veine
Ignore en écrivant le travail et la peine,
Pour qui tient Apollon tous ses tresors ouverts,
Et qui sçais à quel coin se marquent les bons vers,
Dans les combats d'esprit sçavant Maistre d'escrime,
Enseigne-moi, Moliere, où tu trouves la rime.
On diroit, quand tu veux, qu'elle te vient chercher.
Jamais au bout du vers on ne te voit broncher,
Et, sans qu'un long détour t'arreste ou t'embarrasse,
A peine as-tu parlé qu'elle-même s'y place.
Mais moy, qu'un vain caprice, une bizarre humeur,
Pour mes pechez, je croi, fit devenir Rimeur,

Dans ce rude métier, où mon esprit se tuë,
Envain pour la trouver je travaille et je suë.
Souvent j'ay beau réver du matin jusqu'au soir :
Quand je veux dire blanc, *la quinteuse dit* noir.
Si je veux d'un Galant dépeindre la figure,
Ma plume pour rimer trouve l'Abbé de Pure ;
Si je pense exprimer un Auteur sans defaut,
La raison dit Virgile, et la rime Quinaut.
Enfin quoique je fasse, ou que je veüille faire,
La bizarre toûjours vient m'offrir le contraire.
De rage quelquefois, ne pouvant la trouver,
Triste, las et confus, je cesse d'y réver :
Et, maudissant vingt fois le Demon qui m'inspire,
Je fais mille sermens de ne jamais écrire :
Mais quand j'ai bien maudit et Muses et Phebus,
Je la voi qui paroist quand je n'y pense plus.
Aussi-tost, malgré moy, tout mon feu se rallume :
Je reprens sur le champ le papier et la plume,
Et, de mes vains sermens perdant le souvenir,
J'attens de vers en vers qu'elle daigne venir.
Encor si pour rimer, dans sa verve indiscrette,
Ma Muse au moins souffroit une froide epithete :
Je ferois comme un autre, et sans chercher si loin,
J'aurois toûjours des mots pour les coudre au besoin.
Si je loüois Philis, En miracles feconde,
Je trouverois bien-tost, A nulle autre seconde ;
Si je voulois vanter un objet Nompareil,
Je mettrois à l'instant, Plus beau que le Soleil ;

*Enfin, parlant toûjours d'*Astres *et de* Merveilles,
De Chef-d'œuvres des Cieux, *de* Beautez sans pareilles,
Avec tous ces beaux mots, souvent mis au hazard,
Je pourois aisément, sans genie et sans art,
Et transposant cent fois et le nom et le verbe,
Dans mes vers recousus mettre en pieces Malherbe.
Mais mon esprit, tremblant sur le choix de ses mots,
N'en dira jamais un, s'il ne tombe à propos,
Et ne sçauroit souffrir qu'une phrase insipide
Vienne à la fin d'un vers remplir la place vuide.
Ainsi, recommençant un ouvrage vingt fois,
Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.
Maudit soit le premier dont la verve insensée
Dans les bornes d'un vers renferma sa pensée,
Et, donnant à ses mots une étroite prison,
Voulut avec la rime enchaîner la raison.
Sans ce métier fatal au repos de ma vie,
Mes jours pleins de loisir couleroient sans envie,
Je n'aurois qu'à chanter, rire, boire d'autant,
Et comme un gras Chanoine, à mon aise et content,
Passer tranquillement, sans souci, sans affaire,
La nuit à bien dormir, et le jour à rien faire.
Mon cœur, exempt de soins, libre de passion,
Sçait donner une borne à son ambition,
Et, fuyant des grandeurs la presence importune,
Je ne vais point au Louvre adorer la Fortune,
Et je serois heureux, si, pour me consumer,
Un destin envieux ne m'avoit fait rimer.

Mais depuis le moment que cette frenesie,
De ses noires vapeurs troubla ma fantaisie,
Et qu'un Démon jaloux de mon contentement
M'inspira le dessein d'écrire poliment,
Tous les jours, malgré moy, cloüé sur un ouvrage,
Retouchant un endroit, effaçant une page,
Enfin passant ma vie en ce triste métier,
J'envie en écrivant le sort de Pelletier.
Bienheureux Scuderi, dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume!
Tes écrits, il est vrai, sans art et languissans,
Semblent estre formez en dépit du bon sens;
Mais ils trouvent pourtant, quoiqu'on en puisse dire,
Un Marchand pour les vendre, et des Sots pour les lire.
Et quand la rime enfin se trouve au bout des vers,
Qu'importe que le reste y soit mis de travers?
Malheureux mille fois celui dont la manie
Veut aux regles de l'art asservir son genie!
Un Sot en écrivant fait tout avec plaisir:
Il n'a point en ses vers l'embarras de choisir,
Et, toûjours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
Ravi d'étonnement, en soi-même il s'admire.
Mais un Esprit sublime en vain veut s'élever
A ce degré parfait qu'il tâche de trouver;
Et, toûjours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaist à tout le monde, et ne sçauroit se plaire.
Et Tel, dont en tous lieux chacun vante l'esprit,
Voudroit pour son repos n'avoir jamais écrit.

Toi donc, qui vois les maux où ma Muse s'abîme,
De grace, enseigne-moy l'art de trouver la rime;
Ou, puisqu'enfin tes soins y seroient superflus,
Moliere, enseigne-moy l'art de ne rimer plus.

SATIRE III

A. Quel sujet inconnu vous trouble et vous altere?
D'où vous vient aujourd'huy cet air sombre et severe,
Et ce visage enfin plus pasle qu'un Rentier
A l'aspect d'un arrest qui retranche un quartier?
Qu'est devenu ce teint, dont la couleur fleurie
Sembloit d'ortolans seuls et de bisques nourie,
Où la joye en son lustre attiroit les regards,
Et le vin en rubis brilloit de toutes parts?
Qui vous a pû plonger dans cette humeur chagrine?
A-t-on par quelque Edit reformé la cuisine?
Ou quelque longue pluye, inondant vos vallons,
A-t-elle fait couler vos Vins et vos melons?
Répondez donc enfin, ou bien je me retire.
P. Ah! de grace, un moment souffrez que je respire.
Je sors de chez un Fat qui, pour m'empoisonner,

Je pense, exprés chez luy m'a forcé de disner.
Je l'avois bien prévû. Depuis prés d'une année,
J'éludois tous les jours sa poursuite obstinée.
Mais hier il m'aborde, et me serrant la main,
Ah! Monsieur, m'a-t-il dit, je vous attens demain;
N'y manquez pas au moins. J'ai quatorze bouteilles
D'un vin vieux... Boucingo n'en a point de pareilles,
Et je gagerois bien que chez le Commandeur,
Villandry priseroit sa séve et sa verdeur.
Moliere avec Tartuffe [1] *y doit joüer son rôle;*
Et Lambert [2], *qui plus est, m'a donné sa parole.*
C'est tout dire en un mot, et vous le connoissez.
Quoy! Lambert? Oui, Lambert. A demain. C'est assez.
Ce matin donc, séduit par sa vaine promesse,
J'y cours, midi sonnant, au sortir de la Messe.
A peine estois-je entré, que, ravy de me voir,
Mon Homme en m'embrassant m'est venu recevoir,
Et montrant à mes yeux une allégresse entiere,
Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Molière :
Mais puisque je vous voy, je me tiens trop content.
Vous êtes un brave homme : Entrez. On vous attend.
A ces mots, mais trop tard, reconnoissant ma faute,
Je le suis en tremblant dans une chambre haute,
Où, malgré les volets, le Soleil irrité

1. *Le Tartuffe* en ce temps-là avoit esté desfendu, et tout le monde vouloit avoir Molière pour le luy entendre reciter.

2. Lambert, le fameux musicien, estoit un fort bon Homme, qui promettoit à tout le monde, mais qui ne venoit jamais.

Formoit un poësle ardent au milieu de l'Esté.
Le couvert estoit mis dans ce lieu de plaisance,
Où j'ay trouvé d'abord, pour toute connoissance,
Deux nobles campagnards grands lecteurs de Romans,
Qui m'ont dit tout Cyrus dans leurs longs complimens.
J'enrageois. Cependant on apporte un potage.
Un coq y paroissoit en pompeux équipage,
Qui, changeant sur ce plat et d'estat et de nom,
Par tous les Conviez s'est appelé chappon.
Deux assiettes suivoient, dont l'une estoit ornée
D'une langue en ragoust, de persil couronnée :
L'autre d'un godiveau tout brûlé par dehors,
Dont un beure gluant inondoit tous les bords.
On s'assied ; mais d'abord nostre Troupe serrée
Tenoit à peine autour d'une table quarrée,
Où chacun, malgré soy, l'un sur l'autre porté,
Faisoit un tour à gauche et mangeoit de costé.
Jugez en cet estat si je pouvois me plaire,
Moi qui ne conte rien, ni le vin ni la chere,
Si l'on n'est plus au large assis en un festin
Qu'aux sermons de Cassaigne ou de l'Abbé Cotin.
Nostre Hoste cependant s'adressant à la Troupe :
Que vous semble, a-t-il dit, du goust de cette soupe?
Sentez-vous le citron dont on a mis le jus
Avec des jaunes d'œufs meslez dans du verjus?
Ma foy, vive Mignot et tout ce qu'il appreste!
Les cheveux cependant me dressoient à la teste;
Car Mignot, c'est tout dire, et dans le monde entier

Jamais empoisonneur ne sçeut mieux son métier.
J'approuvois tout pourtant de la mine et du geste,
Pensant qu'au moins le vin dûst reparer le reste.
Pour m'en éclaircir donc j'en demande. Et d'abord,
Un Laquais effronté m'apporte un rouge bord
D'un Auvernat fumeux qui, mêlé de Lignage,
Se vendoit chez Crenet pour vin de l'Hermitage;
Et qui, rouge et vermeil, mais fade et doucereux,
N'avoit rien qu'un goust plat et qu'un déboire affreux.
A peine ay-je senti cette liqueur traîtresse,
Que de ces vins meslez j'ay reconnu l'adresse;
Toutefois avec l'eau que j'y mets à foison,
J'esperois adoucir la force du poison.
Mais qui l'auroit pensé? pour comble de disgrace,
Par le chaud qu'il faisoit nous n'avions point de glace.
Point de glace, bon Dieu! dans le fort de l'Esté!
Au mois de Juin! Pour moy, j'étois si transporté,
Que, donnant de fureur tout le festin au Diable,
Je me suis veu vingt fois prest à quitter la table;
Et dust-on m'appeller et fantasque et bouru,
J'allois sortir enfin, quand le rost a paru.
Sur un liévre flanqué de six poulets étiques,
S'élevoient trois lapins, animaux domestiques,
Qui, dés leur tendre enfance élevez dans Paris,
Sentoient encor le chou dont ils furent nouris.
Autour de ces amas de viandes entassées,
Regnoit un long cordon d'aloüetes pressées:
Et sur les bords du plat, six pigeons étalez

Présentoient pour renfort leurs squeletes brûlez.
A costé de ce plat paroissoient deux salades,
L'une de pourpier jaune, et l'autre d'herbes fades,
Dont l'huile de fort loin saisissoit l'odorat,
Et nageoit dans des flots de vinaigre rosat.
Tous mes Sots, à l'instant changeant de contenance,
Ont loüé du festin la superbe ordonnance :
Tandis que mon Faquin, qui se voyoit priser,
Avec un ris moqueur les prioit d'excuser.
Sur tout certain Hableur à la gueule affamée,
Qui vint à ce festin conduit par la fumée,
Et qui s'est dist Profés dans l'ordre des Costeaux [1],
A fait en bien mangeant l'éloge des morceaux.
Je riois de le voir avec sa mine étique,
Son rabat jadis blanc et sa perruque antique,
En lapins de garenne ériger nos clapiers,
Et nos pigeons Cauchois en superbes ramiers;
Et pour flatter nostre Hoste, observant son visage,
Composer sur ses yeux son geste et son langage.
Quand nostre Hoste charmé, m'avisant sur ce point :
Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point?
Je vous trouve aujourd'huy l'âme toute inquiette,
Et les morceaux entiers restent sur vôtre assiette.
Aimez-vous la muscade? On en a mis par tout.

1. Ce nom fut donné à trois grands Seigneurs tenant table, qui estoient partagez sur l'estime qu'on devoit faire des vins des côteaux des environs de Reims. Ils avoient chacun leurs partisans.

Ah! Monsieur, ces poulets sont d'un merveilleux goût!
Ces pigeons sont dodus; mangez sur ma parole.
J'aime à voir aux lapins cette chair blanche et molle.
Ma foy, tout est passable, il le faut confesser;
Et Mignot aujourd'huy s'est voulu surpasser.
Quand on parle de sausse, il faut qu'on y raffine.
Pour moy, j'aime sur tout que le poivre y domine :
J'en suis fourni, Dieu sçait, et j'ay tout Pelletier
Roulé dans mon office en cornets de papier.
A tous ces beaux discours j'estois comme une pierre.
Ou comme la Statüe est au festin de Pierre;
Et sans dire un seul mot, j'avalois au hazard
Quelque aîle de poulet dont j'arrachois le lard.
Cependant mon Hableur, avec une voix haute,
Porte à mes Campagnards la santé de nostre Hoste,
Qui tous deux pleins de joye, en jettant un grand cri,
Avec un rouge bord acceptent son deffi.
Un si galant exploit réveillant tout le monde,
On a porté par tout des verres à la ronde,
Où les doigts des Laquais dans la crasse tracez
Témoignoient par écrit qu'on les avoit rincez.
Quand un des Conviez, d'un ton mélancolique,
Lamentant tristement une chanson bachique,
Tous mes Sots à la fois, ravis de l'écouter,
Détonnant de concert, se mettent à chanter.
La Musique sans doute estoit rare et charmante :
L'un traîne en longs fredons une voix glapissante,
Et l'autre, l'appuyant de son aigre fausset,

Semble un violon faux qui jure sous l'archet.
Sur ce point un jambon d'assez maigre apparence
Arrive sous le nom de jambon de Mayence.
Un valet le portoit, marchant à pas contez
Comme un Recteur suivi des quatre Facultez.
Deux Marmitons crasseux, revêtus de serviettes,
Luy servoient de Massiers et portoient deux assiettes.
L'une de champignons avec des ris de veau,
Et l'autre de pois verds qui se noyoient dans l'eau.
Un spectacle si beau surprenant l'assemblée,
Chez tous les Conviez la joye est redoublée :
Et la troupe à l'instant, cessant de fredonner,
D'un ton gravement fou s'est mise à raisonner.
Le vin au plus müet fournissant des paroles,
Chacun a débité ses maximes frivoles,
Reglé les interests de chaque Potentat,
Corrigé la Police et reformé l'Estat ;
Puis de là s'embarquant dans la nouvelle guerre,
A vaincu la Hollande ou battu l'Angleterre.
Enfin, laissant en paix tous ces peuples divers,
De propos en propos on a parlé de Vers.
Là, tous mes Sots, enflez d'une nouvelle audace,
Ont jugé des Auteurs en maistres du Parnasse.
Mais nostre Hoste sur tout, pour la justesse et l'art,
Elevoit jusqu'au Ciel Theophile et Ronsard.
Quand un des Campagnards relevant sa moustache,
Et son feutre à grands poils ombragé d'un pennache,
Impose à tous silence, et d'un ton de Docteur :

Morbleu! dit-il, la Serre est un charmant Auteur!
Ses vers sont d'un beau stile et sa prose est coulante.
La Pucelle est encore une œuvre bien galante,
Et je ne sçay pourquoy je baaille en la lisant.
Le Païs, sans mentir, est un bouffon plaisant,
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.
Ma foy, le jugement sert bien dans la lecture.
A mon gré, le Corneille est joli quelquefois.
En vérité, pour moy, j'aime le beau François.
Je ne sçay pas pourquoy l'on vante l'Alexandre :
Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre :
Les Heros chez Quinaut parlent bien autrement,
Et jusqu'à je vous hais, *tout s'y dit tendrement.*
On dit qu'on l'a drapé dans certaine satire,
Qu'un jeune Homme... Ah! je sçai ce que vous voulez dire,
A répondu nostre Hoste : Un Auteur sans défaut,
La Raison dit Virgile, et la Rime Quinaut.
Justement! A mon gré la piece est assez plate,
Et puis blâmer Quinaut... Avez-vous vû l'Astrate?
C'est là ce qu'on appelle un ouvrage achevé;
Surtout l'Anneau Royal *me semble bien trouvé.*
Son sujet est conduit d'une belle maniere,
Et chaque acte en sa piece est une piece entiere :
Je ne puis plus souffrir ce que les autres font.
Il est vray que Quinaut est un Esprit profond,
A repris certain Fat, qu'à sa mine discrete
Et son maintien jaloux j'ay reconnu Poëte :
Mais il en est pourtant qui le pourroient valoir.

Ma foy, ce n'est pas vous qui nous le ferez voir,
A dit mon Campagnard avec une voix claire,
Et déja tout boüillant de vin et de colere.
Peut-estre, a dit l'Auteur paslissant de courroux,
Mais vous, pour en parler, vous y connoissez-vous?
Mieux que vous mille fois, dit le Noble en furie.
Vous? Mon Dieu, mêlez-vous de boire, je vous prie,
A l'Auteur sur le champ aigrement reparti.
Je suis donc un Sot? Moi? vous en avez menti,
Reprend le Campagnard, et sans plus de langage,
Luy jette pour déffi son assiette au visage.
L'autre esquive le coup, et l'assiette volant
S'en va frapper le mur et revient en roulant.
A cet affront, l'Auteur, se levant de la table,
Lance à mon Campagnard un regard effroyable:
Et chacun vainement se ruant entre-deux,
Nos braves s'acrochant se prennent aux cheveux.
Aussi-tost, sous leurs pieds les tables renversées
Font voir un long débris de bouteilles cassées;
Envain à lever tout les Valets sont fort prompts,
Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.
Enfin, pour arrester cette lutte barbare,
De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les separe,
Et leur premiere ardeur passant en un moment,
On a parlé de paix et d'accommodement.
Mais tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire,
J'ay gagné doucement la porte sans rien dire,
Avec un bon serment, que, si, pour l'avenir,

En pareille cohuë on me peut retenir,
Je consens de bon cœur, pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moy deviennent vins de Brie,
Qu'à Paris le gibier manque tous les hyvers,
Et qu'à peine au mois d'Aoust l'on mange des pois vers.

SATIRE IV

A M. L'ABBÉ LE VAYER

D'où vient, cher le Vayer, que l'Homme le moins sage
Croit toûjours seul avoir la sagesse en partage,
Et qu'il n'est point de Fou qui, par belles raisons,
Ne loge son voisin aux Petites-Maisons ?
Un pédant enyvré de sa vaine science,
Tout hérissé de Grec, tout bouffi d'arrogance,
Et qui de mille Auteurs retenus mot pour mot,
Dans sa teste entassez, n'a souvent fait qu'un Sot,
Croit qu'un livre fait tout, et que sans Aristote
La raison ne voit gouste et le bon sens radote.
D'autre part un Galant, de qui tout le métier
Est de courir ce jour de quartier en quartier,

Et d'aller, à l'abry d'une perruque blonde,
De ses froides douceurs fatiguer le beau monde,
Condamne la science, et, blâmant tout écrit,
Croit qu'en luy l'ignorance est un titre d'esprit;
Que c'est des gens de Cour le plus beau privilege,
Et renvoye un Sçavant dans le fond d'un college.
Un Bigot orgueilleux, qui, dans sa vanité,
Croit duper jusqu'à Dieu par son zele affecté,
Couvrant tous ses défauts d'une sainte apparence,
Damne tous les Humains de sa pleine puissance.
Un Libertin d'ailleurs qui, sans ame et sans foy,
Se fait de son plaisir une suprême loy,
Tient que ces vieux propos de démons et de flammes
Sont bons pour estonner des enfans et des femmes,
Que c'est s'embarrasser de soucis superflus,
Et qu'enfin tout Devot a le cerveau perclus.
En un mot qui voudroit épuiser ces matieres,
Peignant de tant d'esprits les diverses manieres,
Il compteroit plûtost combien dans un Printemps
Desnaud et l'antimoine ont fait mourir de gens;
Et combien la Neveu, devant son mariage,
A de fois au public vendu son P.....
Mais, sans errer envain dans ces vagues propos,
Et pour rimer ici ma pensée en deux mots,
N'en déplaise à ces Fous nommez Sages de Grece,
En ce monde il n'est point de parfaite sagesse,
Tous les hommes sont fous, et, malgré tous leurs soins,
Ne different entre Eux que du plus et du moins.

Comme on voit qu'en un bois que cent routes separent,
Les voyageurs sans guide assez souvent s'égarent;
L'un à droit, l'autre à gauche, et, courant vainement.
La mesme erreur les fait errer diversement;
Chacun suit dans le monde une route incertaine,
Selon que son erreur le jouë et le promene;
Et tel y fait l'habile et nous traite de fous,
Qui sous le nom de sage est le plus fou de tous.
Mais, quoy que sur ce point la Satire publie,
Chacun veut en sagesse ériger sa folie,
Et, se laissant regler à son esprit tortu,
De ses propres defauts se fait une vertu.
Ainsi cela soit dit pour qui veut se connaître.
Le plus sage est celuy qui ne pense point l'estre,
Qui, toûjours pour un autre enclin vers la douceur,
Se regarde soy-mesme en severe Censeur,
Rend à tous ses defauts une exacte justice,
Et fait sans se flatter le procés à son vice.
Mais chacun pour soy-mesme est toûjours indulgent.
Un Avare idolâtre et fou de son argent,
Rencontrant la disette au sein de l'abondance,
Appelle sa folie une rare prudence,
Et met toute sa gloire et son souverain bien
A grossir un trésor qui ne luy sert de rien.
Plus il le voit accrû, moins il en sçait l'usage.
Sans mentir, l'avarice est une étrange rage,
Dira cet autre Fou non moins privé de sens,
Qui jette, furieux, son bien à tous venans,

Et dont l'ame inquiete, à soy-mesme importune,
Se fait un embarras de sa bonne fortune.
Qui des deux en effet est le plus aveuglé?
L'un et l'autre à mon sens ont le cerveau troublé,
Répondra chez Fredoc ce Marquis sage et prude,
Et qui sans cesse au jeu, dont il fait son étude,
Attendant son destin d'un quatorze ou d'un sept,
Voit sa vie ou sa mort sortir de son cornet.
Que si d'un sort fâcheux la maligne inconstance
Vient par un coup fatal faire tourner la chance,
Vous le verrez bien-tost, les cheveux herissez,
Et les yeux vers le Ciel de fureur élancez
Ainsi qu'un Possedé que le Prestre exorcise,
Fester dans ses sermens tous les Saints de l'Eglise.
Qu'on le lie, ou je crains, à son air furieux,
Que ce nouveau Titan n'escalade les Cieux.
Mais laissons-le plûtost en proye à son caprice,
Sa folie, aussi-bien, luy tient lieu de supplice.
Il est d'autres erreurs dont l'aimable poison
D'un charme bien plus doux enyvre la raison :
L'esprit dans ce nectar heureusement s'oublie.
Chapelain veut rimer, et c'est là sa folie.
Mais bien que ses durs vers, d'epithetes enflez,
Soient des moindres Grimauds chez Ménage siflez,
Luy-mesme il s'applaudit, et d'un esprit tranquille,
Prend le pas au Parnasse au dessus de Virgile.
Que feroit-il, helas! si quelque Audacieux
Alloit pour son malheur luy désiller les yeux,

Luy faisant voir ces vers et sans force et sans graces,
Montez sur deux grands mots comme sur deux échasses,
Ces termes sans raison l'un de l'autre écartez,
Et ces froids ornemens à la ligne plantez ?
Qu'il maudiroit le jour où son ame insensée
Perdit l'heureuse erreur qui charmoit sa pensée !
Jadis certain Bigot, d'ailleurs homme sensé,
D'un mal assez bizarre eut le cerveau blessé :
S'imaginant sans cesse, en sa douce manie,
Des esprits bien-heureux entendre l'harmonie ;
Enfin un Médecin fort expert en son art
Le guerit par adresse, ou plûtost par hazard.
Mais voulant de ses soins réclamer le salaire :
Moi? vous payer ? luy dit le Bigot en colere,
Vous dont l'art infernal, par des secrets maudits,
En me tirant d'erreur m'ôte du Paradis !
J'approuve son courroux. Car, puisqu'il faut le dire,
Souvent de tous nos maux la Raison est le pire.
C'est Elle qui, farouche, au milieu des plaisirs,
D'un remords importun vient brider nos desirs.
La Fâcheuse a pour nous des rigueurs sans pareilles,
C'est un Pedant qu'on a sans cesse à ses oreilles,
Qui toûjours nous gourmande, et, loin de nous toucher,
Souvent, comme Joly, perd son temps à prescher.
Envain certains Rêveurs nous l'habillent en reine,
Veulent sur tous nos sens la rendre souveraine,
Et, s'en formant en terre une divinité,
Pensent aller par Elle à la felicité.

C'est Elle, disent-ils, qui nous montre à bien vivre.
Ces discours, il est vrai, sont fort beaux dans un livre,
Je les estime fort, mais je trouve en effet
Que le plus fou souvent est le plus satisfait.

SATIRE V

A MONSIEUR

LE MARQVIS DE DANGEAU

La Noblesse, Dangeau, n'est pas une chimere,
Quand, sous l'étroite loi d'une vertu severe,
Un homme issu d'un sang fecond en Demi-Dieux
Suit, comme toy, la trace où marchoient ses ayeux.
Mais je ne puis souffrir qu'un Fat, dont la mollesse
N'a rien pour s'appuier qu'une vaine noblesse,
Se pare insolemment du merite d'autruy,
Et me vante un honneur qui ne vient pas de Luy.
Je veux que la valeur de ses ayeux antiques
Ait fourni de matiere aux plus vieilles chroniques,
Et que l'un des Capets, pour honorer leur nom,
Ait de trois fleurs de lys doté leur écusson.

Que sert ce vain amas d'une inutile gloire,
Si de tant de Heros celebres dans l'Histoire,
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'Univers
Que de vieux parchemins qu'ont épargnez les vers ?
Si, tout sorti qu'il est d'une source divine,
Son cœur dément en luy sa superbe origine,
Et, n'ayant rien de grand qu'une sotte fierté,
S'endort dans une lâche et molle oisiveté?
Cependant, à le voir avec tant d'arrogance
Vanter le faux éclat de sa haute naissance,
On diroit que le Ciel est soûmis à sa loi,
Et que Dieu l'a paistri d'autre limon que moi.
Dites-nous, grand Heros, Esprit rare et sublime,
Entre tant d'Animaux, qui sont ceux qu'on estime?
On fait cas d'un Coursier qui, fier et plein de cœur,
Fait paroître en courant sa boüillante vigueur ;
Qui jamais ne se lasse, et qui dans la carriere
S'est couvert mille fois d'une noble poussiere :
Mais la postérité d'Alfane et de Bayard,
Quand ce n'est qu'une rosse, est venduë au hazard,
Sans respect des ayeux dont elle est descenduë,
Et va porter la malle ou tirer la charuë.
Pourquoy donc voulez-vous que, par un sot abus,
Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus?
On ne m'ébloüit point d'une apparence vaine ;
La vertu d'un cœur noble est la marque certaine.
Si vous estes sorti de ces Heros fameux,
Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,

Ce zele pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
Respectez-vous les loix? Fuyez-vous l'injustice?
Sçavez-vous pour la gloire oublier le repos,
Et dormir en plein champ le harnois sur le dos?
Je vous connois pour Noble à ces illustres marques.
Alors, soyez issu des plus fameux Monarques,
Venez de mille ayeux, et, si ce n'est assez,
Feüilletez à loisir tous les siecles passez;
Voyez de quel Guerrier il vous plaist de descendre,
Choisissez de Cesar, d'Achille, ou d'Alexandre.
Envain un faux Censeur voudroit vous dementir,
Et si vous n'en sortez, vous en devez sortir.
Mais, fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,
Ce long amas d'ayeux que vous diffamez tous
Sont autant de témoins qui parlent contre vous;
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie
Ne sert plus que de jour à vostre ignominie.
Envain, tout fier d'un sang que vous des-honnorez,
Vous dormez à l'abri de ces noms reverez;
Envain vous vous couvrez des vertus de vos Peres:
Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimeres.
Je ne voi rien en vous qu'un lâche, un imposteur,
Un traistre, un scelerat, un perfide, un menteur,
Un fou dont les accès vont jusqu'à la furie,
Et d'un tronc fort illustre une branche pourie.
Je m'emporte peut-estre, et ma Muse en fureur
Verse dans ses discours trop de fiel et d'aigreur.

Il faut avec les Grands un peu de retenuë;
Hé bien, je m'adoucis. Vôtre race est connuë.
Depuis quand? Répondez? Depuis mille ans entiers,
Et vous pouvez fournir deux fois seize quartiers.
C'est beaucoup. Mais enfin les preuves en sont claires,
Tous les livres sont pleins des titres de vos Peres;
Leurs noms sont échappez du naufrage des temps.
Mais qui m'assurera qu'en ce long cercle d'ans,
A leurs fameux Epoux vos Ayeules, fideles,
Aux douceurs des Galands furent toûjours rebelles?
Et comment sçavez-vous si quelque Audacieux
N'a point interrompu le cours de vos Ayeux;
Et si leur sang tout pur, avecque leur noblesse,
Est passé jusqu'à vous de Lucrece en Lucrece?
Que maudit soit le jour où cette vanité
Vint ici de nos mœurs soüiller la pureté!
Dans les temps bienheureux du monde en son enfance,
Chacun mettoit sa gloire en sa seule innocence,
Chacun vivoit content et sous d'égales loix;
Le Merite y faisoit la noblesse et les Rois,
Et, sans chercher l'appui d'une naissance illustre,
Un Heros de soy-même empruntoit tout son lustre.
Mais enfin, par le temps le Merite avili
Vit l'honneur en roture et le vice anobli,
Et l'Orgueil, d'un faux titre appuyant sa foiblesse,
Maîtrisa les Humains sous le nom de Noblesse.
De là vinrent en foule et Marquis et Barons;
Chacun pour ses vertus n'offrit plus que des noms.

Aussi-tost maint Esprit fecond en réveries
Inventa le blazon avec les armoiries;
De ses termes obscurs fit un langage à part,
Composa tous ces mots de Cimier *et d'*Ecart,
De Pal, *de* Contrepal, *de* Lambel, *et de* Face,
Et tout ce que Segond dans son Mercure entasse.
Une vaine folie enyvrant la raison,
L'Honneur, triste et honteux, ne fut plus de saison.
Alors, pour soûtenir son rang et sa naissance,
Il falut étaler le luxe et la dépence;
Il falut habiter un superbe palais,
Faire par les couleurs distinguer ses valets,
Et, traînant en tous lieux de pompeux équipages,
Le Duc, et le Marquis, se reconnut aux Pages.
Bien-tost, pour subsister, la Noblesse sans bien
Trouva l'art d'emprunter et de ne rendre rien,
Et, bravant des Sergens la timide cohorte,
Laissa le Creancier se morfondre à sa porte.
Mais, pour comble, à la fin, le Marquis en prison
Sous le faix des procés vit tomber sa maison.
Alors le Noble altier, pressé de l'Indigence,
Humblement du Faquin rechercha l'alliance;
Avec luy trafiquant d'un nom si precieux,
Par un lâche contract vendit tous ses Ayeux,
Et, corrigeant ainsi la fortune ennemie,
Rétablit son honneur à force d'infamie.
Car, si l'éclat de l'or ne releve le sang,
Envain l'on fait briller la splendeur de son rang;

L'amour de vos ayeux passe en vous pour manie,
Et chacun pour parent vous fuit et vous renie.
Mais quand un Homme est riche, il vaut toûjours son prix :
Et l'eust-on vû porter la mandille à Paris,
N'eust-il de son vrai nom ni titre ni memoire,
D'Hozier luy trouvera cent ayeux dans l'histoire.
Toi donc, qui, de merite et d'honneurs revêtu,
Des écueils de la Cour as sauvé ta vertu,
Dangeau, qui, dans le rang où nôtre Roy t'appelle,
Le vois, toûjours orné d'une gloire nouvelle,
Et plus brillant par soi que par l'éclat des lis,
Dédaigner tous ces Rois dans la pourpre amollis,
Fuir d'un honteux loisir la douceur importune,
A ses sages conseils asservir la Fortune,
Et, de tout son bonheur ne devant rien qu'à soi,
Montrer à l'Univers ce que c'est qu'estre Roi :
Si tu veux te couvrir d'un éclat legitime,
Va par mille beaux faits meriter son estime;
Sers un si noble Maistre, et fais voir qu'aujourd'hui
Ton Prince a des Sujets qui sont dignes de lui.

SATIRE VI

Qui frappe l'air, bon Dieu! de ces lugubres cris?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris?
Et quel fâcheux Demon durant les nuits entieres
Rassemble ici les chats de toutes les goutieres?
J'ai beau sauter du lit plein de trouble et d'effroi,
Je pense qu'avec eux tout l'Enfer est chez moi :
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie,
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'est pas tout encor. Les souris et les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats,
Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure,
Que jamais, en plein jour, ne fut l'Abbé de Pure.
Tout conspire à la fois à troubler mon repos,
Et je me plains ici du moindre de mes maux :
Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le voisinage,

Qu'un affreux Serrurier, que le Ciel en couroux
A fait, pour mes pechez, trop voisin de chez nous,
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il appreste,
De cent coups de marteau me va fendre la teste.
J'entens déja par tout les charettes courir,
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir ;
Tandis que dans les airs mille cloches émuës,
D'un funebre concert font retentir les nuës,
Et, se mélant au bruit de la gresle et des vents,
Pour honnorer les morts font mourir les vivans.
Encor je benirois la bonté souveraine,
Si le Ciel à ces maux avoit borné ma peine :
Mais si seul en mon lit je peste avec raison,
C'est encor pis vingt fois en quittant la maison.
En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la presse
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse ;
L'un me heurte d'un ais, dont je suis tout froissé,
Je vois d'un autre coup mon chappeau renversé.
Là d'un enterrement la funebre ordonnance
D'un pas lugubre et lent vers l'Eglise s'avance ;
Et plus loin des Laquais l'un l'autre s'agaçans
Font aboyer les chiens et jurer les passans.
Des Paveurs en ce lieu me bouchent le passage :
Là je trouve une croix de funeste presage,
Et des Couvreurs grimpez au toit d'une maison
En font pleuvoir l'ardoise et la tuile à foison.
Là sur une charette une poutre branlante
Vient menacer de loin la foule, qu'elle augmente ;

Six chevaux attelez à ce fardeau pesant
Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant.
D'un carrosse en passant il accroche une rouë,
Et du choc le renverse en un grand tas de bouë,
Quand un autre, à l'instant s'efforçant de passer,
Dans le mesme embarras se vient embarrasser.
Vingt carrosses bien-tost arrivant à la file
Y sont en moins de rien suivis de plus de mille ;
Et, pour surcroist de maux, un sort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs.
Chacun pretend passer; l'un mugit, l'autre jure ;
Des mulets en sonnant augmentent le murmure.
Aussi-tost cent chevaux, dans la foule appellez,
De l'embarras qui croist ferment les défilez,
Et par tout des passans, enchaînant les brigades,
Au milieu de la paix font voir les barricades.
On n'entend que des cris poussez confusément ;
Dieu, pour s'y faire ouïr, tonneroit vainement.
Moy donc, qui dois souvent en certain lieu me rendre,
Le jour déja baissant, et qui suis las d'attendre,
Ne sçachant plus tantost à quel Saint me voüer,
Je me mets au hazard de me faire roüer.
Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse :
Guenaud sur son cheval en passant m'éclabousse,
Et, n'osant plus paroistre en l'état où je suis,
Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.
Tandis que dans un coin en grondant je m'essuie,
Souvent, pour m'achever, il survient une pluie.

On diroit que le Ciel, qui se fond tout en eau,
Veüille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
Pour traverser la ruë, au milieu de l'orage,
Un ais sur deux pavez forme un étroit passage ;
Le plus hardy Laquais n'y marche qu'en tremblant.
Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant.
Et les nombreux torrens qui tombent des goutieres,
Grossissant les ruisseaux, en ont fait des rivieres.
J'y passe en trébuchant ; mais, malgré l'embarras,
La frayeur de la nuit précipite mes pas.
Car si-tost que du soir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques ;
Que, retiré chez luy, le paisible Marchand
Va revoir ses billets et compter son argent ;
Que dans le Marché-neuf tout est calme et tranquille,
Les Voleurs à l'instant s'emparent de la Ville.
Le bois le plus funeste et le moins frequenté
Est, au prix de Paris, un lieu de seureté.
Malheur donc à celuy qu'une affaire impréveuë
Engage un peu trop tard au détour d'une ruë.
Bien-tost quatre Bandits, luy serrant les costez :
La bourse!... Il faut se rendre ; ou bien non, resistez,
Afin que vostre mort, de tragique memoire,
Des massacres fameux aille grossir l'Histoire.
Pour moy, fermant ma porte et cedant au sommeil,
Tous les jours je me couche avecque le Soleil.
Mais en ma chambre à peine ay-je éteint la lumiere,
Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupiere.

Des filoux effrontez, d'un coup de pistolet,
Ebranlent ma Fenestre, et percent mon vôlet.
J'entens crier par tout : Au meutre! on m'assassine!
Ou : Le feu vient de prendre à la maison voisine!
Tremblant et demi-mort je me leve à ce bruit,
Et souvent sans pourpoint je cours toute la nuit.
Car le feu, dont la flamme en ondes se déploye,
Fait de nostre quartier une seconde Troye,
Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
Au travers des charbons va piller le Troyen.
Enfin, sous mille crocs la maison, abysmée,
Entraîne aussi le feu, qui se perd en fumée.
Je me retire donc, encor pâle d'effroi;
Mais le jour est venu quand je rentre chez moi.
Je fais pour reposer un effort inutile :
Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort en cette Ville.
Il faudroit, dans l'enclos d'un vaste logement,
Avoir loin de la ruë un autre appartement.
Paris est pour un Riche un païs de Cocagne :
Sans sortir de la ville il trouve la campagne;
Il peut, dans son jardin tout peuplé d'arbres verds,
Reculer le printemps au milieu des hyvers,
Et, foulant le parfum de ses plantes fleuries,
Aller entretenir ses douces réveries.
Mais moi, grace au destin, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis, et comme il plaist à Dieu.

SATIRE VII

Muse, changeons de stile, et quittons la Satire;
C'est un méchant métier que celuy de médire;
A l'Auteur qui l'embrasse il est toûjours fatal :
Le mal qu'on dit d'autruy ne produit que du mal.
Maint Poëte, aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur, trouve l'ignominie;
Et tel mot, pour avoir réjoüi le Lecteur,
A coûté bien souvent des larmes à l'Auteur.
Un éloge ennuyeux, un froid panegyrique,
Peut pourir à son aise au fond d'une boutique,
Ne craint point du Public les jugemens divers,
Et n'a pour ennemis que la poudre et les vers.
Mais un Auteur malin, qui rit et qui fait rire,
Qu'on blâme en le lisant, et pourtant qu'on veut lire,
Dans ses plaisans accés qui se croit tout permis,
De ses propres Rieurs se fait des ennemis.

Un discours trop sincére aisément nous outrage ;
Chacun dans ce miroir pense voir son visage,
Et Tel en vous lisant admire chaque trait,
Qui dans le fond de l'ame et vous craint et vous hait.
Muse, c'est donc envain que la main vous démange ;
S'il faut rimer icy, rimons quelque loüange,
Et cherchons un Heros, parmi cet univers,
Digne de nostre encens et digne de nos vers.
Mais à ce grand effort envain je vous anime :
Je ne puis pour loüer rencontrer une rime ;
Dés que j'y veux rêver, ma veine est aux abois.
J'ai beau frotter mon front, j'ai beau mordre mes doigts,
Je ne puis arracher du creux de ma cervelle
Que des vers plus forcez que ceux de la Pucelle.
Je pense estre à la gesne, et pour un tel dessein
La plume et le papier resistent à ma main.
Mais quand il faut railler, j'ay ce que je souhaite :
Alors, certes, alors je me connois Poëte.
Phébus, dés que je parle, est prest à m'exaucer;
Mes mots viennent sans peine et courent se placer.
Faut-il peindre un frippon fameux dans cette Ville?
Ma main, sans que j'y rêve, écrira Raumaville.
Faut-il d'un sot parfait montrer l'original?
Ma plume au bout du vers d'abord trouve Sofal.
Je sens que mon esprit travaille de genie.
Faut-il d'un froid Rimeur dépeindre la manie?
Mes vers, comme un torrent, coulent sur le papier;
Je rencontre à la fois Perrin et Pelletier,

Bonnecorse, Pradon, Colletet, Titteville,
Et pour un que je veux, j'en trouve plus de mille.
Aussi-tost je triomphe, et ma Muse en secret
S'estime et s'applaudit du beau coup qu'elle a fait.
C'est envain qu'au milieu de ma fureur extrême
Je me fais quelquefois des leçons à moi-même;
Envain je veux au moins faire grace à quelqu'un :
Ma plume auroit regret d'en épargner aucun;
Et, si-tost qu'une fois la verve me domine,
Tout ce qui s'offre à moy passe par l'étamine.
Le Merite, pourtant, m'est toûjours precieux;
Mais tout Fat me déplaist et me blesse les yeux.
Je le poursuis par tout comme un chien fait sa proye,
Et ne le sens jamais, qu'aussi-tost je n'aboye.
Enfin, sans perdre temps en de si vains propos,
Je sçai coudre une rime au bout de quelques mots.
Souvent j'habille en vers une maligne prose :
C'est par là que je vaux, si je vaux quelque chose.
Ainsi, soit que bien-tost, par une dure loy,
La Mort d'un vol affreux vienne fondre sur moy,
Soit que le Ciel me garde un cours long et tranquille,
A Rome ou dans Paris, aux champs ou dans la ville,
Deust ma Muse par là choquer tout l'Univers,
Riche, gueux, triste ou gay, je veux faire des vers.
Pauvre Esprit, dira-t-on, que je plains ta folie!
Modére ces boüillons de ta melancolie,
Et garde qu'un de ceux que tu penses blâmer,
N'éteigne dans ton sang cette ardeur de rimer.

Hé quoi! lors qu'autrefois Horace aprés Lucile
Exhaloit en bons mots les vapeurs de sa bile,
Et, vangeant la vertu par des traits éclatans,
Alloit oster le masque aux vices de son temps;
Ou bien quand Juvenal, de sa mordante plume
Faisant couler des flots de fiel et d'amertume,
Gourmandoit en couroux tout le peuple Latin,
L'un ou l'autre fit-il une tragique fin?
Et que craindre, aprés tout, d'une fureur si vaine?
Personne ne connoist ni mon nom ni ma veine.
On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreüil,
Grossir impunément les feüillets d'un recueil.
A peine quelquefois je me force à les lire,
Pour plaire à quelque Ami que charme la satire.
Qui me flatte peut-estre, et d'un air imposteur
Rit tout haut de l'ouvrage et tout bas de l'Auteur.
Enfin c'est mon plaisir, je veux me satisfaire.
Je ne puis bien parler, et ne sçaurois me taire;
Et, dés qu'un mot plaisant vient luire à mon esprit,
Je n'ai point de repos qu'il ne soit en écrit.
Je ne resiste point au torrent qui m'entraîne.
Mais c'est assez parlé. Prenons un peu d'haleine.
Ma main, pour cette fois, commence à se lasser.
Finissons. Mais demain, Muse, à recommencer.

SATIRE VIII

A MONSIEVR ***

DOCTEUR DE SORBONNE

De tous les Animaux qui s'élevent dans l'air,
Qui marchent sur la terre ou nagent dans la mer,
De Paris au Perou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'Homme.
Quoy! dira-t-on d'abord, un ver, une fourmi,
Un insecte rampant qui ne vit qu'à demi,
Un taureau qui rumine, une chevre qui broute,
Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'Homme? Oüi, sans doute.

Ce discours te surprend, Docteur, je l'apperçoy.
L'Homme de la nature est le chef et le Roy :
Bois, prez, champs, animaux, tout est pour son usage,
Et lui seul a, dis-tu, la raison en partage.
Il est vray, de tout temps la raison fut son lot ;
Mais de là je conclus que l'Homme est le plus sot.
Ces propos, diras-tu, sont bons, dans la Satire,
Pour égayer d'abord un Lecteur qui veut rire,
Mais il faut les prouver. En forme. J'y consens.
Répons-moi donc, Docteur, et mets-toi sur les bancs.
Qu'est-ce que la Sagesse? Une égalité d'ame
Que rien ne peut troubler, qu'aucun desir n'enflâme,
Qui marche en ses conseils à pas plus mesurez
Qu'un Doyen au Palais ne monte les degrez.
Or cette égalité dont se forme le Sage,
Qui jamais moins que l'Homme en a connu l'usage?
La fourmi, tous les ans traversant les guerets,
Grossit ses magasins des tresors de Cerés ;
Et dés que l'Aquilon, ramenant la froidure,
Vient de ses noirs frimats attrister la nature,
Cet animal, tapi dans son obscurité,
Joüit l'hyver des biens conquis durant l'esté.
Mais on ne la voit point, d'une humeur inconstante,
Paresseuse au printemps, en hyver diligente,
Affronter en plein champ les fureurs de Janvier,
Ou demeurer oisive au retour du Belier.
Mais l'Homme, sans arrest dans sa course insensée,
Voltige incessamment de pensée en pensée;

Son cœur, toûjours flottant entre mille embarras,
Ne sçait ni ce qu'il veut ni ce qu'il ne veut pas.
Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le souhaite.
Moy, j'irois épouser une Femme coquette?
J'irois, par ma constance aux affronts endurci,
Me mettre au rang des Saints qu'a celebrez Bussi?
Assez de Sots sans moi feront parler la ville,
Disoit le mois passé ce Marquis indocile
Qui, depuis quinze jours dans le piége arresté,
Entre les bons Maris pour exemple cité,
Croit que Dieu, tout exprés, d'une coste nouvelle,
A tiré pour luy seul une Femme fidelle.
Voilà l'Homme en effet. Il va du blanc au noir;
Il condamne au matin ses sentimens du soir;
Importun à tout autre, à soi-mesme incommode,
Il change à tous momens d'esprit comme de mode;
Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc,
Aujourd'huy dans un casque, et demain dans un froc.
Cependant à le voir, plein de vapeurs legeres,
Soi-même se bercer de ses propres chimeres,
Lui seul de la Nature est la bâze et l'appui,
Et le dixiéme Ciel ne tourne que pour lui.
De tous les Animaux il est, dit-il, le maistre.
Qui pouroit le nier? poursuis-tu. Moi peut-estre.
Mais, sans examiner si, vers les antres sourds,
L'Ours a peur du Passant ou le Passant de l'Ours,
Et si, sur un edict des Pastres de Nubie,
Les Lions de Barca vuideroient la Lybie,

Ce Maistre prétendu qui leur donne des lois,
Ce Roi des Animaux, combien a-t-il de Rois?
L'Ambition, l'Amour, l'Avarice, ou la Haine
Tiennent comme un forçat son esprit à la chaîne.
Le sommeil sur ses yeux commence à s'épancher:
Debout! dit l'Avarice, il est temps de marcher.
Hé! laissez-moi. Debout! Un moment. Tu repliques?
A peine le Soleil fait ouvrir les boutiques!
N'importe, lève-toi. Pour quoy faire, aprés tout?
Pour courir l'Ocean de l'un à l'autre bout,
Chercher jusqu'au Japon la porcelaine et l'ambre,
Rapporter de Goa le poivre et le gingembre.
Mais j'ay des biens en foule, et je m'en puis passer.
On n'en peut trop avoir; et pour en amasser,
Il ne faut épargner ni crime ni parjure:
Il faut souffrir la faim, et coucher sur la dure.
Eust-on plus de tresors que n'en perdit Galet,
N'avoir en sa maison ni meubles ni valet,
Parmi les tas de bled vivre de seigle et d'orge;
De peur de perdre un liard, souffrir qu'on vous égorge.
Et pourquoy cette épargne, enfin? L'ignores-tu?
Afin qu'un Heritier, bien nouri, bien vêtu,
Profitant d'un tresor en tes mains inutile,
De son train quelque jour embarrasse la ville.
Que faire? il faut partir, les matelots sont prests.
Ou, si pour l'entraîner l'argent manque d'attraits,
Bien-tost l'Ambition et toute son escorte
Dans le sein du repos vient le prendre à main forte,

L'envoye en furieux, au milieu des hazards,
Se faire estropier sur les pas des Cesars;
Et, cherchant sur la bréche une mort indiscrete,
De sa folle valeur embellir la Gazette.
Tout-beau! dira quelqu'un, raillez plus à propos :
Ce vice fut toûjours la vertu des Heros.
Quoy donc? à vôtre avis, fut-ce un fou qu'Alexandre?
Qui? cet écervelé qui mit l'Asie en cendre?
Ce fougueux l'Angely, qui, de sang altéré,
Maistre du monde entier, s'y trouvoit trop serré?
L'enragé qu'il estoit, né Roi d'une Province
Qu'il pouvoit gouverner en bon et sage Prince,
S'en alla follement, et pensant estre Dieu,
Courir comme un Bandit qui n'a ni feu ni lieu;
Et, traînant avec soi les horreurs de la guerre,
De sa vaste folie emplir toute la terre.
Heureux, si de son temps, pour cent bonnes raisons,
La Macedoine eust eu des petites-Maisons,
Et qu'un sage Tuteur l'eust en cette demeure,
Par avis de Parens, enfermé de bonne heure.
Mais, sans nous égarer dans ces digressions,
Traiter, comme Senaut, toutes les passions,
Et, les distribuant par classes et par titres,
Dogmatizer en vers et rimer par chapitres,
Laissons-en discourir la Chambre, ou Coëffeteau,
Et voyons l'Homme enfin par l'endroit le plus beau.
Luy seul vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes,
Fait voir d'honnestes mœurs, des coûtumes civiles,

Se fait des Gouverneurs, des Magistrats, des Rois,
Observe une police, obeït à des lois.
Il est vrai. Mais pourtant, sans lois et sans police,
Sans craindre Archers, Prevost, ni suppost de Justice,
Voit-on les loups brigans, comme nous inhumains,
Pour détrousser les loups courir les grands chemins?
Jamais, pour s'agrandir, vit-on dans sa manie
Un Tigre en factions partager l'Hyrcanie?
L'Ours-a-t-il dans les bois la guerre avec les Ours?
Le Vautour dans les airs fond-il sur les Vautours?
A-t-on veu quelquefois dans les plaines d'Afrique,
Déchirant à l'envi leur propre Republique,
[1] Lions contre Lions, Parens contre Parens,
Combattre follement pour le choix des Tyrans?
L'animal le plus fier qu'enfante la nature
Dans un autre animal respecte sa figure,
De sa rage avec luy modere les accés,
Vit sans bruit, sans debats, sans noise, sans procés.
Un Aigle, sur un champ prétendant droit d'aubeine,
Ne fait point appeller un Aigle à la huitaine;
Jamais contre un Renard chicanant un poulet,
Un Renard de son sac n'alla charger Rolet;
Jamais la Biche en rut n'a, pour fait d'impuissance,
Trainé du fond des bois un Cerf à l'Audience,
Et jamais juge, entr'eux ordonnant le congrés,
De ce burlesque mot n'a sali ses arrests.

1. Vers de *Cinna*.

On ne connoist chez eux ni placets ni Requestes,
Ni haut ni bas Conseil, ni Chambre des Enquestes;
Chacun l'un avec l'autre en toute seureté
Vit sous les pures loix de la simple équité.
L'Homme seul, l'Homme seul, en sa fureur extrême,
Met un brutal honneur à s'égorger soi-même.
C'estoit peu que sa main, conduite par l'enfer,
Eust paistri le salpestre, eust aiguisé le fer,
Il faloit que sa rage, à l'Univers funeste,
Allast encor de loix embroüiller un Digeste;
Cherchast pour l'obscurcir des gloses, des Docteurs,
Accablast l'équité sous des monceaux d'auteurs,
Et, pour comble de maux, apportast dans la France,
Des harangueurs du temps l'ennuyeuse éloquence.
Doucement, diras-tu : que sert de s'emporter?
L'Homme a ses passions, on n'en sçauroit douter;
Il a, comme la mer, ses flots et ses caprices,
Mais ses moindres vertus balancent tous ses vices.
N'est-ce pas l'Homme enfin dont l'art audacieux
Dans le tour d'un compas a mesuré les Cieux?
Dont la vaste science, embrassant toutes choses,
A foüillé la nature, en a percé les causes?
Les Animaux ont-ils des Universitez?
Voit-on fleurir chez eux des quatre Facultez?
Y voit-on des Sçavans en Droit, en Medecine,
Endosser l'écarlate et se fourrer d'hermine?
Non, sans doute, et jamais chez eux un Médecin
N'empoisonna les bois de son art assassin;

Jamais Docteur, armé d'un argument frivole,
Ne s'enroüa chez eux sur les bancs d'une Ecole.
Mais, sans chercher au fond si nôtre esprit deceu
Sçait rien de ce qu'il sçait, s'il a jamais rien sçeu,
Toi-même, répon-moi. Dans le siecle où nous sommes,
Est-ce au pié du sçavoir qu'on mesure les hommes?
Veux-tu voir tous les Grands à ta porte courir?
Dit un Pere à son Fils dont le poil va fleurir,
Pren-moi le bon parti, laisse-là tous les livres.
Cent francs au denier cinq combien font-ils? Vingt livres.
C'est bien dit. Va, tu sçais tout ce qu'il faut sçavoir.
Que de biens, que d'honneurs sur toi s'en vont pleuvoir!
Exerce-toi, mon Fils, dans ces hautes sciences;
Prens, au lieu d'un Platon, le Guidon des Finances;
Sçache quelle Province enrichit les Traitans,
Combien le sel au Roy peut fournir tous les ans;
Endurcy-toy le cœur, sois Arabe, Corsaire,
Injuste, violent, sans foi, double, faussaire;
Ne va point sottement faire le genereux:
Engraisse-toi, mon Fils, du suc des malheureux;
Et, trompant de Colbert la prudence importune,
Va par tes cruautez meriter la fortune.
Aussi-tost tu verras Poëtes, Orateurs,
Rheteurs, Grammairiens, Astronomes, Docteurs,
Dégrader les Heros pour te mettre en leurs places,
De tes titres pompeux enfler leurs dedicaces,
Te prouver à toi-même, en Grec, Hebreu, Latin,
Que tu sçais de leur art et le fort et le fin.

Quiconque est riche est tout. Sans sagesse il est sage.
Il a, sans rien sçavoir, la science en partage.
Il a l'esprit, le cœur, le merite, le rang,
La vertu, la valeur, la dignité, le sang.
Il est aimé des Grands, il est cheri des Belles :
Jamais Sur-intendant ne trouva de Cruelles.
L'or même à la laideur donne un teint de beauté ;
Mais tout devient affreux avec la pauvreté.
C'est ainsi qu'à son fils un Usurier habile
Trace vers la richesse une route facile :
Et souvent tel y vient, qui sçait, pour tout secret,
Cinq et quatre font neuf, ôtez deux, reste sept.
Aprés cela, Docteur, va paslir sur la Bible,
Va marquer les écueils de cette mer terrible ;
Perce la sainte horreur de ce Livre divin,
Confonds dans un ouvrage et Luther et Calvin,
Débroüille des vieux temps les querelles celebres,
Eclaircy des Rabins les sçavantes tenebres :
Afin qu'en ta vieillesse un livre en maroquin
Aille offrir ton travail à quelque heureux Faquin,
Qui, pour digne loyer de la Bible éclaircie,
Te paye en l'acceptant d'un : Je vous remercie.
Ou, si ton cœur aspire à des honneurs plus grands,
Quitte là le bonnet, la Sorbonne et les bancs,
Et, prenant desormais un emploi salutaire,
Mets-toi chez un Banquier, ou bien chez un Notaire :
Laisse-là saint Thomas s'accorder avec Scot,
Et conclus avec moi qu'un Docteur n'est qu'un sot.

Un Docteur! diras-tu. Parlez de vous, Poëte;
C'est pousser un peu loin vôtre Muse indiscrete.
Mais sans perdre en discours le temps hors de saison,
L'Homme, venez au fait, n'a-t-il pas la raison?
N'est-ce pas son flambeau, son pilote fidelle?
Oüi. Mais dequoy luy sert que sa voix le rappelle,
Si, sur la foi des vents tout prest à s'embarquer,
Il ne voit point d'écueil qu'il ne l'aille choquer?
Et que sert à Cotin la raison qui lui crie:
N'écry plus, guéry-toi d'une vaine furie,
Si tous ces vains conseils, loin de la reprimer,
Ne font qu'accroistre en luy la fureur de rimer?
Tous les jours, de ses vers qu'à grand bruit il recite,
Il met chez luy Voisins, Parens, Amis en fuite;
Car lors que son Demon commence à l'agiter,
Tout, jusqu'à sa Servante, est prest à deserter.
Un Asne pour le moins, instruit par la nature,
A l'instinct qui le guide obeït sans murmure;
Ne va point follement de sa bizarre voix
Défier aux chansons les oiseaux dans les bois.
Sans avoir la raison, il marche sur sa route.
L'Homme seul, qu'elle éclaire, en plein jour ne voit goute;
Reglé par ses avis fait tout à contre-temps,
Et dans tout ce qu'il fait n'a ni raison ni sens.
Tout luy plaist et déplaist, tout le choque et l'oblige;
Sans raison il est gay, sans raison il s'afflige.
Son esprit au hazard aime, évite, poursuit,
Défait, refait, augmente, oste, éleve, detruit.

Et voit-on, comme luy, les Ours ni les Pantheres
S'effrayer sottement de leurs propres Chimeres,
Plus de douze attroupez craindre le nombre impair,
Ou croire qu'un Corbeau les menace dans l'air?
Jamais l'Homme, dis-moy, vit-il la Beste folle
Sacrifier à l'Homme, adorer son idole,
Luy venir, comme au Dieu des saisons et des vents,
Demander à genoux la pluye ou le beau temps?
Non. Mais cent fois la Beste a vu l'Homme hypocondre
Adorer le métal que luy-mesme il fit fondre;
A vû dans un pays les timides Mortels
Trembler aux pieds d'un Singe assis sur leurs autels;
Et sur les bords du Nil les peuples imbecilles,
L'encensoir à la main, chercher les Crocodiles.
Mais pourquoy, diras-tu, cet exemple odieux?
Que peut servir ici l'Egypte et ses faux Dieux?
Quoy! me prouverez-vous par ce discours profâne
Que l'Homme, qu'un Docteur, est au dessous d'un asne?
Un Asne, le joüet de tous les animaux,
Un stupide Animal, sujet à mille maux,
Dont le nom seul en soy comprend une satire?
Oüi d'un Asne: et qu'a-t-il qui nous excite à rire?
Nous nous moquons de luy: mais s'il pouvoit un jour,
Docteur, sur nos défauts s'exprimer à son tour;
Si, pour nous reformer, le Ciel prudent et sage
De la parole enfin luy permettoit l'usage,
Qu'il pût dire tout haut ce qu'il se dit tout bas;
Ah! Docteur, entre nous, que ne diroit-il pas?

Et que peut-il penser, lorsque dans une ruë
Au milieu de Paris il promene sa veuë ;
Qu'il voit de toutes parts les Hommes bigarrez,
Les uns gris, les uns noirs, les autres chamarrez ?
Que dit-il quand il voit, avec la mort en trousse,
Courir chez un malade un Assassin en housse ;
Qu'il trouve de Pédans un escadron fouré,
Suivi par un Recteur de Bedeaux entouré ;
Ou qu'il voit la Justice en grosse compagnie
Mener tuer un homme avec ceremonie?
Que pense-t-il de nous, lors que, sur le Midi,
Un hazard au Palais le conduit un Jeudi ;
Lors qu'il entend de loin, d'une gueule infernale,
La Chicane en fureur mugir dans la grand'Sale?
Que dit-il quand il voit les Juges, les Huissiers,
Les Clercs, les Procureurs, les Sergens, les Greffiers?
O! que si l'Asne alors, à bon droit misanthrope,
Pouvoit trouver la voix qu'il eut au temps d'Esope,
De tous costez, Docteur, voyant les Hommes fous,
Qu'il diroit de bon cœur, sans en estre jaloux,
Content de ses chardons et secoüant la teste :
Ma foi, non plus que nous l'Homme n'est qu'une beste!

SATIRE IX

C'est à vous, mon Esprit, à qui je veux parler.
Vous avez des defauts que je ne puis celer.
Assez et trop long temps ma lâche complaisance
De vos jeux criminels a nouri l'insolence.
Mais, puisque vous poussez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.
On croiroit, à vous voir dans vos libres caprices
Discourir en Caton des vertus et des vices,
Décider du merite et du prix des Auteurs,
Et faire impunément la leçon aux Docteurs,
Qu'estant seul à couvert des traits de la Satire,
Vous avez tout pouvoir de parler et d'écrire.
Mais moi, qui dans le fond sçais bien ce que j'en crois,
Qui compte tous les jours vos defaux par mes doigts,

Je ris quand je vous vois, si foible et si sterile,
Prendre sur vous le soin de reformer la ville,
Dans vos discours chagrins plus aigre et plus mordant
Qu'une Femme en furie, ou Gautier[1] *en plaidant.*
Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrette,
Sans l'aveu des neuf Sœurs vous a rendu Poëte?
Sentez-vous, dites-moi, ces violens transports
Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts?
Qui vous a pu souffler une si folle audace?
Phébus a-t-il pour vous applani le Parnasse?
Et ne sçavez-vous pas que sur ce Mont sacré,
Qui ne vôle au sommet tombe au plus bas degré;
Et qu'à moins d'estre au rang d'Horace ou de Voiture,
On rampe dans la fange avec l'Abbé de Pure?
Que si tous mes efforts ne peuvent reprimer
Cet ascendant malin qui vous force à rimer,
Sans perdre en vains discours tout le fruit de vos veilles,
Osez chanter du Roy les augustes merveilles.
Là, mettant à profit vos caprices divers,
Vous verriez tous les ans fructifier vos vers,
Et par l'espoir du gain vostre Muse animée
Vendroit au poids de l'or une once de fumée.
Mais envain, direz-vous, je pense vous tenter
Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter.
Tout chantre ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,
Entonner en grands vers la Discorde étouffée;

1. Avocat fameux et tres-mordant.

Peindre Bellonne en feu tonnant de toutes parts,
Et le Belge effrayé fuiant sur ses ramparts[1].
Sur un ton si hardi, sans estre temeraire,
Racan pourroit chanter au defaut d'un Homere;
Mais pour Cotin et moy, qui rimons au hazard,
Que l'amour de blâmer fit Poëtes par art,
Quoi qu'un tas de Grimauds vante nostre éloquence,
Le plus seur est pour nous de garder le silence.
Un poëme insipide et sottement flatteur
Deshonnore à la fois le Heros et l'Auteur;
Enfin de tels projets passent notre faiblesse.
Ainsi parle un Esprit languissant de mollesse,
Qui, sous l'humble dehors d'un respect affecté,
Cache le noir venin de sa malignité.
Mais deussiez-vous en l'air voir vos aîles fonduës,
Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nuës,
Que d'aller sans raison, d'un stile peu Chrestien,
Faire insulte en rimant à qui ne vous dit rien,
Et du bruit dangereux d'un livre témeraire
A vos propres perils enrichir le Libraire?
Vous vous flattez peut-estre, en vôtre vanité,
D'aller comme un Horace à l'immortalité:
Et déjà vous croyez, dans vos rimes obscures,
Aux Saumaises futurs préparer des tortures.
Mais combien d'Ecrivains, d'abord si bien receus,

1. Cette Satire a esté faite dans le temps que le Roy prit L'Isle en Flandres.

Sont de ce fol espoir honteusement deceus?
Combien, pour quelques mois, ont vû fleurir leur livre,
Dont les vers en paquet se vendent à la livre?
Vous pourez voir un temps vos écrits estimez,
Courir de main en main par la ville semez:
Puis de là, tout poudreux, ignorez sur la terre,
Suivre chez l'Epicier Neuf-Germain et la Serre;
Ou, de trente feuillets reduits peut-estre à neuf,
Parer demi rongez les rebords du Pont-neuf.
Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
Occuper le loisir des Laquais et des Pages,
Et souvent, dans un coin renvoyez à l'écart,
Servir de second tome aux airs du Savoyard[1]*!*
Mais je veux que le Sort, par un heureux caprice,
Fasse de vos écrits prosperer la malice;
Et qu'enfin vostre livre aille au gré de vos vœux,
Faire sifler Cotin chez nos derniers neveux.
Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous estime,
Si vos vers aujourd'huy vous tiennent lieu de crime,
Et ne produisent rien pour fruit de leurs bons mots,
Que l'effroi du Public et la haine des Sots?
Quel Demon vous irrite, et vous porte à médire?
Un livre vous déplaist: Qui vous force à le lire?
Laissez mourir un Fat dans son obscurité:
Un Auteur ne peut-il pourir en seureté?

1. Fameux Chantre du Pont-neuf, dont on vante encore les chansons.

Le Jonas[1] *inconnu seche dans la poussiere,*
Le David imprimé n'a point veu la lumiere ;
Le Moïse commence à moisir par les bords.
Quel mal cela fait-il? Ceux qui sont morts sont morts.
Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre?
Et qu'ont fait tant d'Auteurs pour remuer leur cendre?
Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Haynaut,
Colletet, Pelletier, Titreville, Quinaut,
Dont les noms en cent lieux, placez comme en leurs niches,
Vont de vos vers malins remplir les hemistiches?
Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaisant détour!
Ils ont bien ennuié le Roy, toute la Cour,
Sans que le moindre édit ait, pour punir leur crime,
Retranché les Auteurs ou supprimé la rime.
Ecrive qui voudra : Chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre et du papier.
Un Roman, sans blesser les loix ni la coûtume,
Peut conduire un Heros au dixiéme volume.
De là vient que Paris voit chez luy de tout temps
Les Auteurs à grands flots déborder tous les ans ;
Et n'a point de portail où, jusques aux corniches,
Tous les piliers ne soient enveloppez d'affiches.
Vous seul, plus dégoûté, sans pouvoir et sans nom,
Viendrez regler les droits et l'estat d'Apollon !
Mais vous qui raffinez sur les écrits des autres,

1. Poëme heroïque qui n'a point reüssi, non plus que le David et le Moïse.

De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vôtres ?
Il n'est rien en ce temps à couvert de vos coups :
Mais sçavez-vous aussi comme on parle de vous ?
Gardez-vous, dira l'Un, de cet Esprit critique,
On ne sçait bien souvent quelle mouche le pique ;
Mais c'est un jeune Fou qui se croit tout permis,
Et qui pour un bon mot va perdre vingt Amis.
Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
Et croit regler le monde au gré de sa cervelle.
Jamais dans le Barreau trouva-t-il rien de bon ?
Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon ?
Mais luy, qui fait icy le Regent du Parnasse,
N'est qu'un gueux revêtu des dépoüilles d'Horace.
Avant luy Juvenal avoit dit en Latin
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.
L'Un et l'Autre avant luy s'étoient plaints de la rime,
Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime :
Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux.
J'ay peu lû ces Auteurs, mais tout n'iroit que mieux
Quand de ces Médisans l'engeance toute entiere
Iroit la teste en bas rimer dans la riviere.
Voilà comme on vous traite : et le Monde, effrayé,
Vous regarde déjà comme un homme noyé.
Envain quelque Rieur, prenant vostre défense,
Veut faire au moins de grâce adoucir la sentence.
Rien n'apaise un Lecteur toûjours tremblant d'effroy,
Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en soy.
Vous ferez-vous toûjours des affaires nouvelles ?

Et faudra-t-il sans cesse essuyer des querelles?
N'entendrai-je qu'Auteurs se plaindre et murmurer?
Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer?
Répondez, mon Esprit, ce n'est plus raillerie;
Dites.... Mais, direz-vous : Pourquoy cette furie?
Quoy! pour un maigre Auteur que je glôze en passant,
Est-ce un crime aprés tout, et si noir et si grand?
Et qui, voyant un Fat s'applaudir d'un ouvrage
Où la droite Raison trébuche à chaque page,
Ne s'écrie aussi-tost : L'impertinent Auteur!
L'ennuyeux Ecrivain! le maudit Traducteur!
A quoy bon mettre au jour tous ces discours frivoles,
Et ces riens enfermez dans de grandes paroles?
Est-ce donc là médire, ou parler franchement?
Non, non, la Médisance y va plus doucement.
Si l'on vient à chercher pour quel secret mystere
Alidor à ses frais bâtit un monastere :
Alidor, *dit un Fourbe*, il est de mes Amis.
Je l'ay connu Laquais avant qu'il fust Commis.
C'est un Homme d'honneur, de pieté profonde,
Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.
Voilà joüer d'adresse, et médire avec art,
Et c'est avec respect enfoncer le poignard.
Un Esprit né sans fard, sans basse complaisance,
Fuit ce ton radouci que prend la Médisance.
Mais de blâmer des vers, ou durs, ou languissans,
De choquer un Auteur qui choque le bon sens,
De railler d'un Plaisant qui ne sçait pas nous plaire,

C'est ce que tout Lecteur eut toûjours droit de faire.
Tous les jours à la Cour un Sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité :
A Malherbe, à Racan, préferer Theophile,
Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile.
Un Clerc, pour quinze sous, sans craindre lehola,
Peut aller au Parterre attaquer Attila,
Et, si le Roy des Huns ne luy charme l'oreille,
Traiter de Visigots tous les vers de Corneille.
Il n'est Valet d'Auteur, ni Copiste, à Paris,
Qui la balance en main ne peze les écrits.
Dés que l'impression fait éclorre un Poëte,
Il est esclave né de quiconque l'achete.
Il se soûmet lui-mesme aux caprices d'autrui,
Et ses écrits tout seuls doivent parler pour luy.
Un Auteur à genoux, dans une humble Préface,
Au Lecteur qu'il ennuye, a beau demander grace ;
Il ne gagnera rien sur ce Juge irrité,
Qui luy fait son procez de pleine autorité.
Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire?
On sera ridicule et je n'oserai rire?
Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'Auteurs furieux ?
Loin de les décrier, je les ay fait paroistre ;
Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connoistre,
Leur talent dans l'oubli demeureroit caché.
Et qui sçauroit sans moy que Cotin a prêché?
La Satire ne sert qu'à rendre un Fat illustre :

C'est une ombre au tableau, qui luy donne du lustre.
En les blâmant, enfin, j'ay dit ce que j'en croy,
Et Tel qui m'en reprend en pense autant que moy.
Il a tort, *dira l'un.* Pourquoy faut-il qu'il nomme?
Attaquer Chapelain! ah! c'est un si bon Homme!
Balzac en fait l'éloge en cent endroit divers.
Il est vrai, s'il m'eût crû, qu'il n'eût point fait de vers.
Il se tuë à rimer. Que n'écrit-il en prose?
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose?
En blâmant ses écrits, ai-je d'un stile affreux
Distilé sur sa vie un venin dangereux?
Ma Muse en l'attaquant, charitable et discrete,
Sçait de l'Homme d'honneur distinguer le Poëte.
Qu'on vante en luy la foy, l'honneur, la probité,
Qu'on prise sa candeur et sa civilité;
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincere,
On le veut, j'y souscris, et suis prest de me taire.
Mais que pour un modele on montre ses écrits,
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux Esprits;
Comme Roy des Auteurs, qu'on l'éleve à l'Empire,
Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire;
Et s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre et, comme ce Barbier,
Faire dire aux roseaux par un nouvel orgâne:
Midas, le Roy Midas a des oreilles d'asne.
Quel tort luy fais-je enfin? Ai-je par un écrit
Petrifié sa veine et glacé son esprit?
Quand un Livre au Palais se vend et se debite,

Que chacun par ses yeux juge de son merite,
Que Bilaine l'étale au deuxiéme Pilier,
Le dégoût d'un Censeur peut-il le décrier?
Envain contre le Cid un Ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue.
L'Academie en corps a beau le censurer,
Le Public revolté s'obstine à l'admirer.
Mais lors que Chapelain met une œuvre en lumiere,
Chaque Lecteur d'abord lui devient un Liniere[1].
Envain il a receu l'encens de mille Auteurs,
Son Livre en paroissant dément tous ses Flatteurs.
Ainsi, sans m'accuser, quand tout Paris le jouë,
Qu'il s'en prenne à ses vers, que Phébus desavouë;
Qu'il s'en prenne à sa Muse Allemande en François.
Mais laissons Chapelain pour la derniere fois.
La Satire, dit-on, est un métier funeste,
Qui plaist à quelques gens, et choque tout le reste.
La suite en est à craindre : en ce hardi métier
La peur plus d'une fois fit repentir Regnier.
Quittez ces vains plaisirs, dont l'appas vous abuse;
A de plus doux emplois occupez vôtre Muse,
Et laissez à Feüillet[2] *reformer l'Univers.*
Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers?
Irai-je dans une Ode, en phrases de Malherbe,
Troubler dans ses roseaux le Danube superbe,

1. Auteur celebre qui a écrit contre Chapelain.
2. Fameux predicateur, fort outré dans ses predications.

Délivrer de Sion le peuple gemissant,
Faire trembler Memphis ou paslir le Croissant;
Et, passant du Jourdain les ondes alarmées,
Cueillir *mal-à-propos* les palmes Idumées?
Viendrai-je, en une Eglogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
Et, dans mon cabinet assis au pied des hestres,
Faire dire aux échos des sottises champestres?
Faudra-t-il de sens froid, et sans estre amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux;
Luy prodiguer les noms de Soleil et d'Aurore,
Et toûjours bien mangeant mourir par métaphore?
Je laisse aux Doucereux ce langage affeté
Où s'endort un esprit de mollesse hebeté.
La Satire, en leçons, en nouveautez fertile,
Sçait seule assaisonner le plaisant et l'utile,
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détrompe les Esprits des erreurs de leur temps.
Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,
Va jusques sous le dais faire paslir le vice;
Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va vanger la raison des attentats d'un Sot.
C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lelie,
Fit justice en son temps des Cotins d'Italie;
Et qu'Horace, jetant le sel à pleines mains,
Se joüoit aux dépens des Pelletiers Romains.
C'est Elle qui, m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
M'inspira dés quinze ans la haine d'un sot Livre;

Et sur ce mont fameux où j'osai la chercher,
Fortifia mes pas et m'apprit à marcher.
C'est pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.
Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire,
Et, pour calmer enfin tous ces flots d'Ennemis,
Reparer en mes vers les maux que j'ai commis.
Puisque vous le voulez, je vais changer de stile.
Je le declare donc : Quinaut est un Virgile,
Pradon comme un Soleil en nos ans a paru;
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru,
Cotin, à ses Sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'Auditeurs pour aller à sa chaire :
Saufal est le Phenix des Esprits relevez,
Perrin... Bon, mon Esprit, courage, poursuivez,
Mais ne voyez-vous pas que leur Troupe en furie
Va prendre encor ces vers pour une raillerie ?
Et Dieu sçait, aussi-tost que d'Auteurs en couroux,
Que de Rimeurs blessez s'en vont fondre sur vous !
Vous les verrez bien-tost, feconds en impostures,
Amasser contre vous des volumes d'injures,
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'Etat.
Vous aurez beau vanter le Roy dans vos ouvrages,
Et de ce nom sacré sanctifier vos pages;
Qui méprise Cotin n'estime point son Roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.
Mais quoi! répondrez-vous, Cotin nous peut-il nuire?
Et par ses cris enfin que sçauroit-il produire?

Interdire à mes vers, dont peut-estre il fait cas,
L'entrée aux pensions, où je ne prétens pas?
Non, pour loüer un Roy que tout l'Univers loüe,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoüe;
Et, sans espérer rien de mes foibles écrits,
L'honneur de le loüer m'est un trop digne prix.
On me verra toûjours, sage dans mes caprices,
De ce même pinceau dont j'ay noirci les vices
Et peint du nom d'Auteur tant de Sots revêtus,
Luy marquer mon respect et tracer ses vertus.
Je vous crois, mais pourtant on crie, on vous menace.
Je crains peu, direz-vous, les Braves du Parnasse.
Hé, mon Dieu, craignez tout d'un Auteur en couroux,
Qui peut... Quoi? Je m'entens. Mais encor? Taisez-vous.

AU LECTEUR

Voici enfin la Satire qu'on me demande depuis si long-temps. Si j'ay tant tardé à la mettre au jour, c'est que j'ai esté bien aise qu'elle ne parust qu'avec la nouvelle édition qu'on faisoit de mon Livre, où je voulois qu'elle fust inserée. Plusieurs de mes Amis, à qui je l'ay luë, en ont parlé dans le monde avec de grands éloges, et ont publié que c'estoit la meilleure de mes Satires. Ils ne m'ont pas en cela fait plaisir. Je connois le Public : je sçay que naturellement il se revolte contre ces loüanges outrées qu'on donne aux Ouvrages avant qu'ils ayent paru, et que la pluspart des Lecteurs ne lisent ce qu'on leur a élevé si haut qu'avec un dessein formé de le rabbaisser.

Je declare donc que je ne veux point profiter de ces discours avantageux, et non seulement je laisse au Public son jugement libre, mais je donne plein pouvoir à tous ceux qui ont tant critiqué mon Ode sur Namur d'exercer aussi

contre ma Satire toute la rigueur de leur critique. J'espere qu'ils le feront avec le mesme succés ; et je puis les assurer que tous leurs discours ne m'obligeront point à rompre l'espece de vœu que j'ay fait de ne jamais défendre mes Ouvrages quand on n'en attaquera que les mots et les syllabes. Je sçauray fort bien soûtenir contre ces Censeurs, Homere, Horace, Virgile, et tous ces autres grands Personnages dont j'admire les écrits; mais pour mes écrits, que je n'admire point, c'est à ceux qui les approuveront à trouver des raisons pour les défendre. C'est tout l'avis que j'ay à donner icy au Lecteur.

La bienseance neanmoins voudroit, ce me semble, que je fisse icy quelque excuse au Beau Sexe de la liberté que je me suis donnée de peindre ses vices. Mais, au fond, toutes les peintures que je fais dans ma Satire sont si generales, que, bien loin d'apprehender que les Femmes s'en offensent, c'est sur leur approbation et sur leur curiosité que je fonde la plus grande esperance de succés de mon Ouvrage. Une chose au moins dont je suis certain qu'elles me loüeront, c'est d'avoir trouvé moyen, dans une matiere aussi délicate que celle que j'y traite, de ne pas laisser échaper un seul mot qui pust le moins du monde blesser la pudeur. J'espere donc que j'obtiendray aisément ma grace, et qu'elles ne seront pas plus choquées des predications que je fais contre leurs defauts dans cette Satire que des Satires que les Predicateurs font tous les jours en chaire contre ces mesmes defauts.

SATIRE X

Enfin bornant le cours de tes galanteries,
Alcippe, il est donc vrai, dans peu tu te maries.
Sur l'argent, c'est tout dire, on est déjà d'accord.
Ton Beaupere futur vuide son coffre fort ;
Et déja le Notaire a, d'un stile energique,
Griffonné de ton joug l'instrument authentique.
C'est bien fait. Il est temps de fixer tes desirs :
Ainsi que ses chagrins l'Hymen a ses plaisirs.
Quelle joye en effet, quelle douceur extreme,
De se voir caressé d'une Epouse qu'on aime!
De s'entendre appeler petit Cœur, *ou* mon bon!
De voir autour de soy croistre dans sa maison,
Sous les paisibles loix d'une agreable Mere,
De petits Citoyens dont on croit estre Pere!

Quel charme, au moindre mal qui nous vient menacer,
De la voir aussi-tost accourir, s'empresser,
S'effrayer d'un peril qui n'a point d'apparence,
Et souvent de douleur se pasmer par avance!
Car tu ne seras point de ces jaloux affreux,
Habiles à se rendre inquiets, malheureux,
Qui, tandis qu'une Epouse à leurs yeux se desole,
Pensent toûjours qu'un autre en secret la console.
Mais quoy! je vois déja que ce discours t'aigrit.
Charmé de Juvenal[1] *et plein de son esprit,*
Venez-vous, diras-tu, dans une piece outrée,
Comme luy nous chanter[2] *:* Que dés le temps de Rhée
La Chasteté déja, la rougeur sur le front,
Avoit chez les Humains receu plus d'un affront;
Qu'on vit avec le fer naistre des Injustices,
L'Impieté, l'Orgueil et tous les autres Vices,
Mais que la Bonne foy dans l'amour conjugal
N'alla point jusqu'au temps du troisiéme Métal?
Ces mots ont dans sa bouche une emphâze admirable.
Mais je vous diray, moy, sans alleguer la fable,
Que si sous Adam mesme, et loin avant Noé,
Le Vice audacieux, des Hommes avoüé,
A la triste Innocence en tous lieux fit la guerre,
Il demeura pourtant de l'honneur sur la Terre :
Qu'aux temps les plus féconds en Phrynés, en Lays,

1. Juvenal a fait une Satire contre les Femmes, qui est son plus bel ouvrage.
2. Paroles du commencement de la Satire de Juvenal.

Plus d'une Penelope honora son pays;
Et que mesme aujourd'huy sur ces fameux modeles
On peut trouver encor quelques Femmes fideles.
Sans doute; et dans Paris, si je sçay bien compter,
Il en est jusqu'à Trois que je pourrois citer.
Ton Epouse dans peu sera la quatriéme,
Je le veux croire ainsi ; mais la Chasteté mesme
Sous ce beau nom d'Epouse entrast-elle chés toy,
De retour d'un voyage, en arrivant, croy-moy,
Fais toûjours du logis avertir la Maistresse.
Tel partit tout baigné des pleurs de sa Lucrece,
Qui, faute d'avoir pris ce soin judicieux,
Trouva. Tu sçais... Je sçay que d'un conte odieux
Vous avez comme moy sali vostre memoire.
Mais laissons là, dis-tu, Joconde et son Histoire :
Du projet d'un Hymen déja fort avancé
Devant vous aujourd'huy criminel dénoncé,
Et mis sur la sellette aux piés de la Critique,
Je voy bien tout de bon qu'il faut que je m'explique.
Jeune autrefois par vous dans le monde conduit,
J'ay trop bien profité pour n'estre pas instruit
A quels discours malins le mariage expose.
Je sçay que c'est un texte où chacun fait sa glose,
Que de Maris trompez tout rit dans l'Univers,
Epigrammes, Chansons, Rondeaux, Fables en vers,
Satire, Comedie ; et sur cette matiere
J'ay veu tout ce qu'ont fait La Fontaine et Moliere;
J'ay leu tout ce qu'ont dit Villon et Saint Gelais,

Arioste, Marot, Bocace, Rabelais,
Et tous ces vieux Recueils de Satires naïves,
Des malices du Sexe immortelles archives.
Mais, tout bien balancé, j'ay pourtant reconnu
Que de ces contes vains le Monde entretenu
Nen a pas de l'Hymen moins veu fleurir l'usage,
Que sous ce joug mocqué tout à la fin s'engage,
Qu'à ce commun filet les Railleurs mêmes pris
Ont esté tres-souvent de commodes Maris,
Et que, pour estre heureux sous ce joug salutaire,
Tout dépend en un mot du bon choix qu'on sçait faire.
Enfin, il faut ici parler de bonne foy,
Je vieillis, et ne puis regarder sans effroy
Ces Neveux affamez dont l'importun visage
De mon bien à mes yeux fait déjà le partage.
Je crois déja les voir, au moment annoncé
Qu'à la fin sans retour leur cher oncle est passé,
Sur quelques pleurs forcez qu'ils auront soin qu'on voye,
Se faire consoler du sujet de leur joye.
Je me fais un plaisir, à ne vous rien celer,
De pouvoir, moy vivant, dans peu les desoler,
Et, trompant un espoir pour eux si plein de charmes,
Arracher de leurs yeux de veritables larmes.
Vous diray-je encor plus? Soit faiblesse ou raison,
Je suis las de me voir les soirs en ma maison
Seul avec des Valets, souvent voleurs et traistres,
Et toûjours, à coup seur, ennemis de leurs Maistres.
Je ne me couche point qu'aussi-tost dans mon lit

Un souvenir fascheux n'apporte à mon esprit
Ces Histoires de morts lamentables, tragiques,
Dont Paris tous les ans peut grossir ses Chroniques.
Dépoüillons-nous ici d'une vaine fierté.
Nous naissons, nous vivons pour la societé.
A nous-mesmes livrez dans une solitude,
Nostre bonheur bien-tost fait nostre inquietude ;
Et si durant un jour nostre premier Ayeul,
Plus riche d'une côte, avoit vescu tout seul,
Je doute, en sa demeure alors si fortunée,
S'il n'eust point prié Dieu d'abreger la journée.
N'allons donc point icy reformer l'Univers,
Ni, par de vains discours et de frivoles vers
Etalant au Public nostre misanthropie,
Censurer le lien le plus doux de la vie.
Laissons-là, croyez-moy, le monde tel qu'il est.
L'Hymenée est un joug, et c'est ce qui m'en plaist.
L'Homme en ses passions toûjours errant sans guide,
A besoin qu'on luy mette et le mors et la bride ;
Son pouvoir malheureux ne sert qu'à le gesner,
Et pour le rendre libre il le faut enchaîner.
C'est ainsi que souvent la main de Dieu l'assiste.
Ha bon! voila parler en docte Janseniste,
Alcippe, et, sur ce point si sçavamment touché,
Desmâres[1] *dans saint Roch n'auroit pas mieux prêché.*
Mais c'est trop t'insulter. Quittons la raillerie.

1. Le Pere Desmâres, fameux Predicateur.

Parlons sans hyperbole et sans plaisanterie.
Tu viens de mettre icy l'Hymen en son beau-jour.
Entens donc, et permets que je prêche à mon tour.
L'Epouse que tu prens, sans tache en sa conduite,
Aux vertus, m'a-t-on dit, dans Port-Royal instruite,
Aux loix de son devoir regle tous ses desirs.
Mais qui peut t'assurer qu'invincible aux plaisirs,
Chez toy, dans une vie ouverte à la licence,
Elle conservera sa premiere innocence?
Par toy-mesme bien-tost conduite à l'Opera,
De quel air penses-tu que ta Sainte verra
D'un spectacle enchanteur la pompe harmonieuse,
Ces danses, ces Heros à voix luxurieuse;
Entendra ces discours sur l'amour seul roulans,
Ces doucereux Renauds, ces insensez Rolands;
Sçaura d'eux qu'à l'Amour, comme au seul Dieu suprême,
On doit immoler tout, jusqu'à la vertu même;
Qu'on ne sçauroit trop tost se laisser enflammer,
Qu'on n'a receu du Ciel un cœur que pour aimer;
Et tous ces Lieux communs de Morale lubrique
Que Lully rechauffa des sons de sa musique?
Mais de quels mouvemens dans son cœur excités
Sentira-t-elle alors tous ses sens agités?
Je ne te répons pas qu'au retour, moins timide,
Digne Ecoliere enfin d'Angelique et d'Armide,
Elle n'aille à l'instant, pleine de ces doux sons,
Avec quelque Médor pratiquer ces leçons.
Supposons toutefois qu'encor fidelle et pure,

Sa vertu de ce choc revienne sans blessure :
Bien-tost dans ce grand Monde où tu vas l'entraîner,
Au milieu des écueils qui vont l'environner,
Crois-tu que, toûjours ferme aux bords du precipice,
Elle pourra marcher sans que le pié luy glisse ;
Que, toûjours insensible aux discours enchanteurs
D'un idolatre amas de jeunes Seducteurs,
Sa sagesse jamais ne deviendra folie?
D'abord tu la verras, ainsi que dans Clélie,
Recevant ses Amans sous le doux nom d'Amis,
S'en tenir avec eux aux petits soins permis,
Puis bien-tost en grande eau sur le fleuve de Tendre
Naviger à souhait, tout dire et tout entendre.
Et ne présume pas que Venus, ou Satan,
Souffre qu'elle en demeure aux termes du Roman.
Dans le crime il suffit qu'une fois on débute,
Une chûte toûjours attire une autre chûte.
L'honneur est comme une Isle escarpée et sans bords,
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.
Peut-estre avant deux ans, ardente à te déplaire,
Eprise d'un cadet, yvre d'un Mousquetaire,
Nous la verrons hanter les plus honteux brelans,
Donner chez la Cornu rendez-vous aux Galans ;
De Phêdre dédaignant la pudeur enfantine,
Suivre à front découvert Z... et Messaline;
Conter pour grands exploits vingt Hommes ruinez,
Blessez, battus pour Elle, et quatre assassinez;
Trop heureux si, toûjours Femme desordonnée,

Sans mesure et sans regle au vice abandonnée,
Par cent traits d'impudence aisés à ramasser
Elle t'acquiert au moins un droit pour la chasser!
Mais que deviendras-tu, si, folle en son caprice,
N'aimant que le scandale et l'éclat dans le vice,
Bien moins pour son plaisir que pour t'inquieter,
Au fond peu vicieuse, elle aime à coqueter?
Entre nous, verras-tu d'un esprit bien tranquille
Chez ta femme aborder et la Cour et la Ville?
Tout, hormis toy, chez toy rencontre un doux accueil:
L'un est payé d'un mot, et l'autre d'un coup d'œil.
Ce n'est que pour toy seul qu'elle est fiere et chagrine:
Aux autres elle est douce, agreable, badine;
C'est pour eux qu'elle ëtale et l'or et le brocard,
Que chez toy se prodigue et le rouge et le fard,
Et qu'une main sçavante, avec tant d'artifice,
Bastit de ses cheveux le galant édifice.
Dans sa chambre, croi-moy, n'entre point tout le jour.
Si tu veux posseder ta Lucrece à ton tour,
Atten, discret Mari, que la Belle en cornette
Le soir ait étalé son teint sur la toilete,
Et dans quatre mouchoirs, de sa beauté salis,
Envoye au Blanchisseur ses roses et ses lys.
Alors, tu peux entrer; mais, sage en sa presence,
Ne va pas murmurer de sa folle dépense.
D'abord l'argent en main paye et viste et comptant.
Mais non, fay mine un peu d'en estre mécontent,
Pour la voir aussi-tost, sur ses deux piés haussée,

Déplorer sa vertu si mal recompensée.
Un Mari ne veut pas fournir à ses besoins!
Jamais Femme aprés tout a-t-elle coûté moins?
A cinq cens loüis d'or, tout au plus, chaque année
Sa dépense en habits n'est-elle pas bornée?
Que répondre? Je voi qu'à de si justes cris
Toi-mesme convaincu déja tu t'attendris,
Tout prest à la laisser, pourveu qu'elle s'appaise,
Dans ton coffre en plein sacs puiser tout à son aise.
A quoy bon en effet t'allarmer de si peu?
Hé! que seroit-ce donc si, le Démon du jeu
Versant dans son esprit sa ruineuse rage,
Tous les jours, mis par elle à deux doigts du naufrage,
Tu voyois tous tes biens, au sort abandonnés,
Devenir le butin d'un pique ou d'un sonnés!
Le doux charme pour toy de voir, chaque journée,
De nobles Champions ta Femme environnée,
Sur une table longue et façonnée exprés
D'un Tournois de bassette ordonner les apprests;
Ou, si par un Arrest la grossiere Police
D'un jeu si necessaire interdit l'exercice,
Ouvrir sur cette table un champ au Lansquenet,
Ou promener trois dez chassez dans son cornet;
Puis sur une autre table, avec un air plus sombre,
S'en aller mediter une vole au jeu d'Ombre:
S'écrier sur un as mal à propos jetté,
Se plaindre d'un gâne qu'on n'a point écouté,
Ou, querellant tout bas le Ciel qu'elle regarde,

A la Beste gemir d'un Roy venu sans garde!
Chez elle en ces emplois l'Aube du lendemain
Souvent la trouve encor les cartes à la main.
Alors, pour se coucher les quittant non sans peine,
Elle plaint le malheur de la Nature humaine,
Qui veut qu'en un sommeil ou tout s'ensevelit,
Tant d'heures sans joüer se consument au lit.
Toutefois en partant la Troupe la console,
Et d'un prochain retour chacun donne parole.
C'est ainsi qu'une Femme en doux amusemens
Sçait du temps qui s'envôle employer les momens.
C'est ainsi que souvent par une Forcenée
Une triste famille à l'hospital traînée,
Voit ses biens en decret sur tous les murs écrits
De sa déroute illustre effrayer tout Paris.
Mais que plûtost son jeu mille fois te ruine,
Que si, la famelique et honteuse Lézine
Venant mal à propos la saisir au collet,
Elle te reduisoit à vivre sans valet,
Comme ce Magistrat de hideuse memoire
Dont je veux bien ici te crayonner l'histoire.
Dans la Robbe on vantoit son illustre Maison;
Il estoit plein d'esprit, de sens et de raison;
Seulement pour l'argent un peu trop de foiblesse
De ces vertus en luy ravaloit la noblesse.
Sa table toutefois, sans superfluité,
N'avoit rien que d'honneste en sa frugalité.
Chez luy deux bons chevaux de pareille encolûre

Trouvoient dans l'écurie une pleine pâture,
Et du foin que leur bouche au ratelier laissoit,
De surcroist une mule encor se nourrissoit.
Mais cette soif de l'or qui le brûloit dans l'ame
Le fit enfin songer à choisir une Femme;
Et l'honneur dans ce choix ne fut point regardé.
Vers son triste penchant son naturel guidé
Le fit dans une avare et sordide famille
Chercher un monstre affreux sous l'habit d'une fille,
Et, sans trop s'enquerir d'où la Laide venoit,
Il sçût, ce fut assez, l'argent qu'on luy donnoit.
Rien ne le rebuta, ni sa veuë éraillée,
Ni sa masse de chair bizarrement taillée;
Et trois cens mille francs avec elle obtenus
La firent à ses yeux plus belle que Venus.
Il l'épouse, et bien-tost son Hostesse nouvelle
Le prêchant, luy fit voir qu'il estoit au prix d'elle
Un vrai dissipateur, un parfait débauché.
Luy-même le sentit, reconnut son peché,
Se confessa prodigue, et, plein de repentance,
Offrit sur ses avis de regler sa dépense.
Aussi-tost de chez eux tout rosti disparut;
Le pain bis, renfermé, d'une moitié décrut;
Les deux chevaux, la mule, au marché s'envolerent;
Deux grands Laquais à jeun sur le soir s'en allerent:
De ces Coquins déja l'on se trouvoit lassé,
Et pour n'en plus revoir le reste fut chassé.
Deux Servantes déja, largement soufletées,

Avoient à coups de pié descendu les montées,
Et se voyant enfin hors de ce triste lieu,
Dans la ruë en avoient rendu graces à Dieu.
Un vieux Valet restoit, seul cheri de son Maistre,
Que toûjours il servit et qu'il avoit veu naistre,
Et qui de quelque somme amassée au bon temps
Vivoit encor chez eux partie à ses dépens.
Sa veuë embarrassoit, il fallut s'en défaire :
Il fut de la maison chassé comme un Corsaire.
Voilà nos deux Epoux, sans valets, sans enfans,
Tout seuls dans leur logis libres et triomphans.
Alors on ne mit plus de borne à la lézine :
On condamna la cave, on ferma la cuisine ;
Pour ne s'en point servir aux plus rigoureux mois,
Dans le fond d'un Grenier on sequestra le bois.
L'un et l'autre deslors vécut à l'aventure
Des présens qu'à l'abri de la Magistrature
Le Mari quelquefois des Plaideurs extorquoit,
Ou de ce que la Femme aux Voisins excroquoit.
Mais, pour bien mettre ici leur crasse en tout son lustre,
Il faut voir du logis sortir ce Couple illustre ;
Il faut voir le Mari tout poudreux, tout souillé,
Couvert d'un vieux chappeau de cordon dépoüillé,
Et de sa robbe, envain de pieces rajeunie,
A pié dans les ruisseaux traînant l'ignominie.
Mais qui pourroit compter le nombre de haillons,
De pieces, de lambeaux, de sales guenillons,
De chiffons ramassez dans la plus noire ordure,

Dont la Femme aux bons jours composoit sa parure?
Décrirai-je ses bas en trente endroits percés,
Ses souliers grimassans vingt fois rappetassés,
Ses coëffes d'où pendoit au bout d'une ficelle
Un vieux masque pelé presqu'aussi hideux qu'Elle?
Peindrai-je son juppon bigarré de Latin,
Qu'ensemble composoient trois Theses de satin,
Present qu'en un procés sur certain Privilége
Firent à son Mari les Regens d'un Collége,
Et qui sur cette juppe à maint Rieur encor
Derriere Elle faisoit dire Argumentabor?
Mais peut-estre j'invente une fable frivole.
Déments donc tout Paris, qui, prenant la parole,
Sur ce sujet encor de bons témoins pourveû,
Tout prest à le prouver, te dira : Je l'ay veû.
Vingt ans j'ay veû ce Couple, uni d'un même vice,
A tous mes Habitans montrer que l'avarice
Peut faire dans les biens trouver la pauvreté,
Et nous reduire à pis que la mendicité.
Des voleurs, qui chez eux pleins d'esperance entrerent,
De cette triste vie enfin les délivrerent :
Digne et funeste fruit du nœud le plus affreux
Dont l'Hymen ait jamais uni deux Malheureux!
Ce recit passe un peu l'ordinaire mesure.
Mais un exemple enfin si digne de censure
Peut-il dans la Satire occuper moins de mots?
Chacun sçait son métier. Suivons nostre propos.
Nouveau Prédicateur, aujourd'huy, je l'avouë,

Ecolier ou plûtost singe de Bourdalouë,
Je me plais à remplir mes sermons de portraits.
En voila déja trois peints d'assez heureux traits :
La Femme sans honneur, la Coquette, et l'Avare.
Il faut y joindre encor la revêche Bizarre,
Qui sans cesse, d'un ton par la colere aigri,
Gronde, choque, dément, contredit un Mari.
Il n'est point de repos ni de paix avec elle.
Son mariage n'est qu'une longue querelle.
Laisse-t-elle un moment respirer son Epoux,
Ses valets sont d'abord l'objet de son couroux,
Et sur le ton grondeur lors qu'elle les harangue,
Il faut voir de quels mots elle enrichit la Langue.
Ma plume ici, traçant ces mots par alphabet,
Pourroit d'un nouveau tôme augmenter Richelet.
Tu crains peu d'essuyer cette étrange furie :
En trop bon lieu, dis-tu, ton Epouse nourie
Jamais de tels discours ne rendra martyr.
Mais eust-elle sucé la raison dans saint Cyr,
Crois-tu que d'une Fille humble, honneste, charmante,
L'Hymen n'ait jamais fait de Femme extravagante?
Combien n'a-t-on point veu de Belles aux doux yeux,
Avant le mariage Anges si gracieux,
Tout à coup se changeant en Bourgeoises sauvages,
Vrais Démons, apporter l'Enfer dans leurs ménages,
Et découvrant l'orgueil de leurs rudes esprits,
Sous leur fontange altiere asservir leurs Maris?
Et puis, quelque douceur dont brille ton Epouse,

Penses-tu, si jamais elle devient jalouse,
Que son ame, livrée à ses tristes soupçons,
De la raison encore écoute les leçons?
Alors, Alcippe, alors, tu verras de ses œuvres.
Resou-toy, pauvre Epoux, à vivre de couleuvres :
A la voir tous les jours, dans ses fougueux accez,
A ton geste, à ton rire intenter un procez ;
Souvent, de ta maison gardant les avenuës,
Les cheveux herissez, t'attendre au coin des ruës;
Te trouver en des lieux de vingt portes fermés,
Et, par tout où tu vas, dans ses yeux enflammés
T'offrir non pas d'Isis la tranquille Eumenide [1],
Mais la vraye Alecto peinte dans l'Enëide,
Un tison à la main, chez le Roy Latinus,
Souflant sa rage au sein d'Amate et de Turnus.
Mais quoy ! je chausse icy le cothurne Tragique!
Reprenons au plûtost le brodequin Comique,
Et d'objets moins affreux songeons à te parler.
Dy-moy donc, laissant là cette Folle heurler;
T'accommodes-tu mieux de ces douces Ménades
Qui dans leurs vains chagrins sans mal toûjours malades,
Se font des mois entiers sur un lit effronté
Traiter d'une visible et parfaite santé,
Et douze fois par jour, dans leur molle indolence,
Aux yeux de leurs Maris tombent en défaillance?

1. Furie, dans l'Opera d'Isis, qui demeure presque toûjours à ne rien faire.

Quel sujet, dira l'un, peut donc si frequemment
Mettre ainsi cette Belle aux bords du monument?
La Parque, ravissant ou son fils ou sa fille,
A-t-elle moissonné l'espoir de sa famille?
Non : il est question de reduire un Mari
A chasser un Valet dans la maison cheri
Et qui, parce qu'il plaist, a trop sçeu luy déplaire ;
Ou de rompre un voyage utile et necessaire,
Mais qui la priveroit huit jours de ses plaisirs,
Et qui, loin d'un Galant, objet de ses desirs...
O! que pour la punir de cette Comedie,
Ne luy voys-je une vraye et triste maladie!
Mais ne nous fâchons point. Peut-estre avant deux jours,
Courtois et Denyau, mandez à son secours,
Digne ouvrage de l'Art dont Hippocrate traite,
Luy sçauront bien ôter cette santé d'Athlete,
Pour consumer l'humeur qui fait son embonpoint,
Luy donner sagement le mal qu'elle n'a point,
Et, fuyant de Fagon les maximes énormes,
Au tombeau merité la mettre dans les formes.
Dieu veüille avoir son ame, et nous délivre d'eux.
Pour moy, grand ennemi de leur art hazardeux,
Je ne puis cette fois que je ne les excuse.
Mais à quels vains discours est-ce que je m'amuse?
Il faut sur des sujets plus grands, plus curieux,
Attacher de ce pas ton esprit et tes yeux.
Qui s'offrira d'abord? Bon! c'est cette Sçavante
Qu'estime Roberval, et que Sauveur frequente.

D'où vient qu'elle a l'œil trouble et le teint si terni?
C'est que sur le calcul, dit-on, de Cassini,
Un astrolabe en main, elle a dans sa goûtiere
A suivre Jupiter passé la nuit entiere.
Gardons de la troubler. Sa science, je croy,
Aura pour s'occuper ce jour plus d'un employ :
D'un nouveau microscope on doit, en sa presence,
Tantost chez Dalancé faire l'experience;
Puis d'une femme morte avec son embryon,
Il faut chez du Vernay voir la dissection.
Rien n'échappe aux regards de nostre Curieuse.
Mais qui vient sur ses pas? C'est une Précieuse,
Reste de ces Esprits jadis si renommez
Que d'un coup de son art Moliere a diffamez.
De tous leurs sentimens cette noble heritiere
Maintient encore ici leur secte façonniere.
C'est chez elle toûjours que les fades Auteurs
S'en vont se consoler du mépris des Lecteurs.
Elle y reçoit leur plainte, et sa docte demeure
Aux Perrins, aux Corras, est ouverte à toute heure.
Là du faux bel esprit se tiennent les bureaux;
Là tous les vers sont bons, pourveu qu'ils soient nouveaux.
Au mauvais goust public la Belle y fait la guerre,
Plaint Pradon opprimé des siflets du Parterre :
Rit des vains amateurs du Grec et du Latin,
Dans la balance met Aristote et Cotin;
Puis, d'une main encor plus fine et plus habile,
Péze sans passion Chappelain et Virgile;

Remarque en ce dernier beaucoup de pauvretez,
Mais pourtant confessant qu'il a quelques beautez;
Ne trouve en Chappelain, quoy qu'ait dit la Satire,
Autre defaut, sinon, qu'on ne le sçauroit lire;
Et, pour faire goûter son Livre à l'Univers,
Croit qu'il faudroit en prose y mettre tous les Vers.
A quoy bon m'étaler cette bizarre Ecole
Du mauvais sens, dis-tu, prêché par une Folle?
De livres et d'écrits bourgeois admirateur,
Vai-je épouser icy quelque apprentie Auteur?
Sçavez-vous que l'Epouse avec qui je me lie
Compte entre ses parens des Princes d'Italie,
Sort d'Ayeux dont les noms... Je t'entens, et je voy
D'où vient que tu t'es fait Secretaire du Roy.
Il falloit de ce titre appuyer ta naissance.
Cependant, t'avoûrai-je icy mon insolence?
Si quelque objet pareil chez moy, deçà les Monts,
Pour m'épousér entroit avec tous ces grands noms,
Le sourcil rehaussé d'orgueilleuses chiméres;
Je lui dirois bien-tost : Je connois tous vos Peres :
Je sçay qu'ils ont brillé dans ce fameux combat[1]
Où sous l'un des Valois Enguien sauva l'Etat.
D'Hozier n'en convient pas, mais, quoi qu'il en puisse estre,
Je ne suis point si sot que d'épouser mon maistre.
Ainsi donc, au plûtost délogeant de ces lieux,
Allez, Princesse, allez, avec tous vos Ayeux,

1. Combat de Cerizoles gagné par le Duc d'Enguien en Italie.

Sur le pompeux débris des lances Espagnoles,
Coucher, si vous voulez, aux champs de Cerizoles :
Ma maison ni mon lit ne sont point faits pour vous.
J'admire, poursuis-tu, vôtre noble couroux.
Souvenez-vous pourtant que ma famille illustre
De l'assistance au sceau ne tire point son lustre,
Et que, né dans Paris de Magistrats connus,
Je ne suis point icy de ces nouveaux venus,
De ces nobles sans nom, que, par plus d'une voye,
La Province souvent en guestres nous envoye.
Mais eussai-je comme eux des Meûniers pour parens,
Mon Epouse vint-elle encor d'Ayeux plus grands,
On ne la verroit point, vantant son origine,
A son triste Mari reprocher la farine.
Son cœur, toûjours nourri dans la devotion,
De trop bonne heure apprit l'humiliation ;
Et pour vous détromper de la pensée étrange
Que l'Hymen aujourd'huy la corrompe et la change,
Sçachez qu'en nostre accord elle a, pour premier point,
Exigé qu'un Epoux ne la contraindroit point
A traîner aprés elle un pompeux équipage,
Ni sur tout de souffrir, par un profâne usage,
Qu'à l'Eglise jamais devant le Dieu jaloux
Un fastueux carreau soit veu sous ses genoux.
Telle est l'humble vertu qui dans son ame empreinte...
Je le voi bien, Tu vas épouser une Sainte,
Et dans tout ce grand zele il n'est rien d'affecté.
Sçais-tu bien cependant, sous cette humilité,

L'orgueil que quelquefois nous cache une Bigotte,
Alcippe, et connois-tu la nation devote?
Il te faut de ce pas en tracer quelques traits,
Et par ce grand portrait finir tous mes portraits.
A Paris, à la Cour, on trouve, je l'avouë,
Des Femmes dont le zele est digne qu'on le louë,
Qui s'occupent du bien en tout temps, en tout lieu.
J'en sçais Une, cherie et du Monde et de Dieu,
Humble dans les grandeurs, sage dans la fortune;
Qui gemit, comme Esther, de sa gloire importune;
Que le Vice luy-même est contraint d'estimer,
Et que sur ce tableau d'abord tu vas nommer.
Mais pour quelques Vertus si pures, si sincéres,
Combien y trouve-t-on d'impudentes Faussaires
Qui, sous un vain dehors d'austere pieté,
De leurs crimes secrets cherchent l'impunité,
Et couvrent de Dieu même, empraint sur leur visage,
De leurs honteux plaisirs l'affreux libertinage!
N'atten pas qu'à tes yeux j'aille icy l'étaler.
Il vaut mieux le souffrir que de le dévoiler.
De leurs galans exploits les Bussis, les Brantômes
Pouroient avec plaisir te compiler des tômes;
Mais pour moy, dont le front trop aisément rougit,
Ma bouche a déja peur de t'en avoir trop dit.
Rien n'égale en fureur, en monstrueux caprices,
Une fausse Vertu qui s'abandonne aux vices.
De ces Femmes pourtant l'hypocrite noirceur
Au moins pour un Mari garde quelque douceur.

Je les aime encor mieux qu'une Bigotte altiere,
Qui, dans son fol orgueil, aveugle et sans lumiere,
A peine sur le seüil de la devotion,
Pense atteindre au sommet de la perfection ;
Qui du soin qu'elle prend de me gesner sans cesse,
Va quatre fois par mois se vanter à confesse,
Et les yeux vers le Ciel, pour se le faire ouvrir,
Offre à Dieu les tourmens qu'elle me fait souffrir.
Sur cent pieux devoirs aux Saints elle est égale.
Elle lit Rodriguez, fait l'oraison mentale,
Va pour les Malheureux quester dans les maisons,
Hante les Hospitaux, visite les prisons,
Tous les jours à l'Eglise entend jusqu'à six Messes :
Mais de combattre en elle et domter ses foiblesses,
Sur le fard, sur le jeu, vaincre sa passion,
Mettre un frein à son luxe, à son ambition,
Et soûmettre l'orgueil de son esprit rebelle,
C'est ce qu'en vain le Ciel voudroit exiger d'elle.
Et peut-il, dira-t-elle, en effet l'exiger?
Elle a son Directeur, c'est à luy d'en juger.
Il faut, sans differer, sçavoir ce qu'il en pense.
Bon! vers nous à propos je le vois qui s'avance.
Qu'il paroist bien nouri! quel vermillon! quel teint!
Le Printemps dans sa fleur sur son visage est peint.
Cependant, à l'entendre, il se soûtient à peine,
Il eut encore hier la fiévre et la migraine,
Et sans les promts secours qu'on prit soin d'apporter,
Il seroit sur son lit peut-estre à tremblotter.

Mais de tous les Mortels, grace aux devotes Ames,
Nul n'est si bien soigné qu'un Directeur de Femmes.
Quelque leger dégoust vient-il le travailler,
Une foible vapeur le fait-elle bâailler,
Un escadron coëffé d'abord court à son aide :
L'une chauffe un boüillon, l'autre appreste un remede;
Chez luy syrops exquis, ratafias vantés,
Confitures sur tout, volent de tous costés :
Car de tous mets sucrez, secs, en paste ou liquides,
Les estomachs devots toûjours furent avides;
Le premier masse-pain pour eux, je croy, se fit,
Et le premier Citron à Roüen fut confit.
Nostre Docteur bien-tost va lever tous ses doutes,
Du Paradis pour elle il applanit les routes,
Et, loin sur ses defauts de la mortifier,
Luy-mesme prend le soin de la justifier.
Pourquoy vous allarmer d'une vaine censure?
Du rouge qu'on vous voit on s'étonne, on murmure.
Mais a-t-on, dira-t-il, sujet de s'étonner?
Est-ce qu'à faire peur on veut vous condamner?
Aux usages receus il faut qu'on s'accommode,
Une Femme sur tout doit tribut à la Mode.
L'orgueil brille, dit-on, sur vos pompeux habits,
L'œil à peine soûtient l'éclat de vos rubis :
Dieu veut-il qu'on étale un luxe si profâne?
Oüy, lors qu'à l'étaler nostre rang nous condamne.
Mais ce grand jeu chez vous, comment l'autorizer?
Le jeu fut de tout temps permis pour s'amuzer.

On ne peut pas toûjours travailler, prier, lire.
Il vaut mieux s'occuper à jouer qu'à médire ;
Le plus grand jeu joüé dans cette intention
Peut mesme devenir une bonne action :
Tout est sanctifié par une ame pieuse.
Vous estes, poursuit-on, avide, ambitieuse ;
Sans cesse vous brûlez de voir tous vos parens
Engloutir à la Cour charges, dignitez, rangs.
Vostre bon naturel en cela pour eux brille ;
Dieu ne nous défend point d'aimer nostre famille.
D'ailleurs tous vos parens sont sages, vertueux :
Il est bon d'empescher ces emplois fastueux
D'estre donnez peut-estre à des Ames mondaines
Eprises du neant des vanitez humaines.
Laissez-là, croyez-moy, gronder les Indevots,
Et sur vostre salut demeurez en repos.
Sur tous ces points douteux c'est ainsi qu'il prononce.
Alors, croyant d'un Ange entendre la réponse,
Sa Devote s'incline, et, calmant son esprit,
A cet ordre d'en haut sans replique souscrit.
Ainsi, pleine d'erreurs qu'elle croit legitimes,
Sa tranquille vertu conserve tous ses crimes ;
Dans un cœur tous les jours nouri du Sacrement
Maintient la vanité, l'orgueil, l'entestement,
Et croit que devant Dieu ses frequens sacriléges
Sont pour entrer au Ciel d'assurez priviléges.
Voilà le digne fruit des soins de son Docteur.
Encore est-ce beaucoup si, ce Guide imposteur

Par les chemins fleuris d'un charmant Quietisme
Tout à coup l'amenant au vray Molinozisme,
Il ne luy fait bien-tost, aidé de Lucifer,
Gouster en Paradis les plaisirs de l'Enfer.
Mais dans ce doux état, molle, délicieuse,
La hais-tu plus, dy-moy, que cette Bilieuse
Qui, follement outrée en sa severité,
Baptizant son chagrin du nom de pieté,
Dans sa charité fausse, où l'amour propre abonde,
Croit que c'est aimer Dieu que haïr tout le monde?
Il n'est rien où d'abord son soupçon attaché
Ne presume du crime et ne trouve un peché.
Pour une Fille honneste et pleine d'innocence
Croit-elle en ses valets voir quelque complaisance?
Reputés criminels, les voilà tous chassés,
Et chez elle à l'instant par d'autres remplacés.
Son Mary, qu'une affaire appelle dans la Ville,
Et qui chez luy, sortant, a tout laissé tranquille,
Se trouve assez surpris, rentrant dans la maison,
De voir que le Portier luy demande son nom,
Et que parmy ses Gens, changés en son absence,
Il cherche vainement quelqu'un de connoissance.
Fort bien. Le trait est bon. Dans les Femmes, dis-tu,
Enfin vous n'approuvez ni vice ni vertu.
Voilà le Sexe peint d'une noble maniere!
Et Theophraste mesme, aidé de la Bruyere,
Ne m'en pourroit pas faire un plus riche tableau.
C'est assez: il est temps de quitter le pinceau:

Vous avez desormais épuisé la Satire.
Epuisé, cher Alcippe! Ah! tu me ferois rire!
Sur ce vaste sujet si j'allois tout tracer,
Tu verrois sous ma main des tômes s'amasser.
Dans le Sexe j'ay peint la pieté caustique;
Et que seroit-ce donc, si Censeur plus tragique
J'allois t'y faire voir l'Atheïsme établi,
Et non moins que l'honneur le Ciel mis en oubli;
Si j'allois t'y montrer plus d'une Capanée
Pour souveraine loi mettant la Destinée,
Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,
Et nous parlant de Dieu du ton de Des-Barreaux!
Mais, sans aller chercher cette Femme infernale,
T'ay-je encor peint, dy-moy, la Fantasque inégale,
Qui, m'aimant le matin, souvent me hait le soir?
T'ay-je peint la Maligne aux yeux faux, au cœur noir?
T'ay-je encore exprimé la brusque Impertinente?
T'ay-je tracé la Vieille à morgue dominante,
Qui veut, vingt ans encore aprés le Sacrement,
Exiger d'un Mari les respects d'un Amant?
T'ay-je fait voir de joye une Belle animée,
Qui souvent d'un repas sortant toute enfumée,
Fait mesme à ses Amans, trop foibles d'estomac
Redouter ses baisers pleins d'ail et de tabac?
T'ay-je encore décrit la Dame brelandiere,
Qui des Joüeurs chez soy se fait Cabaretiere,
Et souffre des affronts que ne souffriroit pas
L'Hostesse d'une Auberge à dix sous par repas?

Ay-je offert à tes yeux ces tristes Tysiphones,
Ces monstres pleins d'un fiel que n'ont point les Liones,
Qui, prenant en dégoust les fruits nez de leur flanc,
S'irritent sans raison contre leur propre sang,
Toûjours en des fureurs que les plaintes aigrissent,
Battent dans leurs Enfans l'Epoux qu'elles haïssent,
Et font de leur maison, digne de Phalaris,
Un sejour de douleurs, de larmes et de cris?
Enfin t'ay-je dépeint la Superstitieuse,
La Pédante au ton fier, la Bourgeoise ennuyeuse,
Celle qui de son chat fait son seul entretien,
Celle qui toûjours parle et ne dit jamais rien?
Il en est des milliers ; mais ma bouche enfin lâsse
Des trois quarts, pour le moins, veut bien te faire grâce.
J'entens. C'est pousser loin la moderation.
Ah! finissez, dis-tu, la declamation.
Pensez-vous qu'éblouï de vos vaines paroles,
J'ignore qu'en effet tous ces discours frivoles
Ne sont qu'un badinage, un simple jeu d'esprit
D'un Censeur, dans le fond, qui folastre et qui rit,
Plein du mesme projet qui vous vint dans la teste
Quand vous plaçastes l'Homme au dessous de la Beste?
Mais enfin vous et moy c'est assez badiner.
Il est temps de conclure ; et, pour tout terminer,
Je ne diray qu'un mot. La Fille qui m'enchante,
Noble, sage, modeste, humble, honneste, touchante,
N'a pas un des defauts que vous m'avez fait voir.
Si, par un sort pourtant qu'on ne peut concevoir,

La Belle, tout à coup renduë insociable,
D'Ange, ce sont vos mots, se transformoit en Diable,
Vous me verriez bien-tost, sans me desesperer,
Luy dire : Hé bien, Madame, il faut nous separer.
Nous ne sommes pas faits, je le voy, l'un pour l'autre.
Mon bien se monte à tant : Tenez, voilà le vôtre.
Partez. Délivrons-nous d'un mutuel souci.
Alcippe, tu crois donc qu'on se separe ainsi?
Pour sortir de chez toy, sur cette offre offensante,
As-tu donc oublié qu'il faut qu'elle y consente?
Et crois-tu qu'aisément elle puisse quitter
Le savoureux plaisir de t'y persecuter?
Bien-tost son Procureur, pour elle usant sa plume,
De ses prétentions va t'offrir un volume.
Car, grace au Droit receu chez les Parisiens,
Gens de douce nature, et Maris bons Chrétiens,
Dans ses prétentions une femme est sans borne.
Alcippe, à ce discours je te trouve un peu morne.
Des Arbitres, dis-tu, pourront nous accorder.
Des Arbitres... Tu crois l'empêcher de plaider?
Sur ton chagrin déja contente d'elle-mesme,
Ce n'est point tous ses droits, c'est le procez qu'elle aime.
Pour elle un bout d'arpent qu'il faudra disputer
Vaut mieux qu'un fief entier acquis sans contester.
Avec elle il n'est point de droit qui s'éclaircisse,
Point de procez si vieux qui ne se rajeunisse,
Et sur l'art de former un nouvel embarras,
Devant elle, Rolet mettroit pavillon bas.

Croi-moy, pour la fléchir trouve enfin quelque voye,
Ou je ne répons pas dans peu qu'on ne te voye
Sous le faix des procez abbatu, consterné,
Triste, à pié, sans Laquais, maigre, sec, ruiné,
Vingt fois dans ton malheur resolu de te pendre,
Et, pour comble de maux, reduit à la reprendre.

SATIRE XI

A M. DE VALINCOUR

SECRETAIRE GENERAL DE LA MARINE

ET DES COMMANDEMENS DE MONSEIGNEUR LE COMTE DE TOULOUSE.

Oui, l'Honneur, VALINCOUR, *est cheri dans le Monde :*
Chacun pour l'exalter en paroles abonde,
A s'en voir revêtu chacun met son bonheur,
Et tout crie icy bas : L'Honneur! vive l'Honneur!
Entendons discourir sur les bancs des Galeres
Ce Forçat abhorré mesme de ses Confreres;
Il plaint, par un Arrest injustement donné,
L'Honneur en sa personne à ramer condamné.
En un mot, parcourons et la Mer et la Terre,
Interrogeons Marchands, Financiers, Gens de guerre,

Courtisans, Magistrats; chez Eux, si je les croi,
L'Interest ne peut rien, l'Honneur seul fait la loi.
Cependant, lors qu'aux yeux leur portant la lanterne,
J'examine au grand jour l'esprit qui les gouverne,
Je n'aperçoi par tout que folle Ambition,
Foiblesse, Iniquité, Fourbe, Corruption,
Que ridicule Orgueil de soi-même idolâtre.
Le Monde, à mon avis, est comme un grand Theâtre,
Où chacun en public, l'un par l'autre abusé,
Souvent à ce qu'il est joüe un rôle opposé.
Tous les jours on y voit, orné d'un faux visage,
Impudemment le Fou représenter le Sage,
L'Ignorant s'ériger en Sçavant fastueux,
Et le plus vil Faquin trancher du Vertueux.
Mais, quelque fol espoir dont leur orgueil les berce,
Bien-tost on les connoist et la Verité perce.
On a beau se farder aux yeux de l'Univers;
A la fin, sur quelqu'un de nos vices couverts
Le Public malin jette un œil inévitable,
Et bien-tost la Censure au regard formidable
Sçait, le crayon en main, marquer nos endroits faux,
Et nous développer avec tous nos défauts.
Du Mensonge toûjours le Vray demeure maistre.
Pour paroître honnête homme, en un mot, il faut l'estre;
Et jamais, quoi qu'il fasse, un Mortel icy bas
Ne peut aux yeux du Monde estre ce qu'il n'est pas.
Envain ce Misanthrope aux yeux tristes et sombres
Veut par un air riant en éclaircir les ombres;

Le Ris sur son visage est en mauvaise humeur,
L'agrément fuit ses traits, ses carresses font peur;
Ses mots les plus flateurs paroissent des rudesses,
Et la Vanité brille en toutes ses bassesses.
Le Naturel toûjours sort et sçait se montrer.
Vainement on l'arreste, on le force à rentrer,
Il rompt tout, perce tout, et trouve enfin passage.
Mais loin de mon projet je sens que je m'engage :
Revenons de ce pas à mon texte égaré.
L'Honneur par tout, disois-je, est du Monde admiré.
Mais l'honneur en effet qu'il faut que l'on admire,
Quel est-il, VALINCOUR? *Pourras-tu me le dire?*
L'Ambitieux le met souvent à tout brûler,
L'Avare à voir chez luy le Pactôle rouler,
Un faux Brave à vanter sa proüesse frivole,
Un vray Fourbe à jamais ne garder sa parole;
Ce Poëte à noircir d'insipides papiers,
Ce Marquis à sçavoir frauder ses Creanciers,
Un Libertin à rompre et jeûnes et Carême,
Un Fou perdu d'honneur à braver l'Honneur même.
L'un d'Eux a-t-il raison? Qui pouroit le penser?
Qu'est-ce donc que l'Honneur que tout doit embrasser?
Est-ce de voir, dis-moy, vanter nôtre éloquence,
D'exceller en courage, en adresse, en prudence,
De voir à notre aspect tout trembler sous les Cieux,
De posseder enfin mille dons precieux?
Mais avec tous ces dons de l'esprit et de l'ame,
Un Roy mesme souvent peut n'estre qu'un infâme,

Qu'un Herode, un Tibere effroyable à nommer.
Où donc est cet Honneur qui seul doit nous charmer?
Quoiqu'en ses beaux discours Saint Evremond nous prône,
Aujourd'hui j'en croirai Seneque avant Petrône.
Dans le Monde il n'est rien de beau que l'Equité.
Sans elle, la Valeur, la Force, la Bonté,
Et toutes les Vertus dont s'ébloüit la Terre,
Ne sont que faux brillans et que morceaux de verre.
Un injuste Guerrier, terreur de l'Univers,
Qui, sans sujet courant chez cent Peuples divers
S'en va tout ravager jusqu'aux rives du Gange,
N'est qu'un plus grand Voleur que Duterte et Saint Ange[1].
Du premier des Cesars on vante les exploits;
Mais dans quel Tribunal, jugé suivant les Loix,
Eust-il pû disculper son injuste manie?
Qu'on livre son Pareil en France à la Reynie,
Dans trois joûrs nous verrons le Phénix des Guerriers
Laisser sur l'échaffaut sa teste et ses lauriers.
C'est d'un Roy[2] *que l'on tient cette maxime auguste,*
Que jamais on n'est grand qu'autant que l'on est juste.
Rassemblez à la fois Mithridate et Sylla,
Joignez-y Tamerlan, Genseric, Attila;
Tous ces fiers Conquerans, Rois, Princes, Capitaines,
Sont moins grands à mes yeux que ce Bourgeois d'Athenes[3]
Qui sçeut, pour tous exploits, doux, moderé, frugal,

1. Fameux Voleurs de grand chemin.
2. Agesilas.
3. Socrate.

Toûjours vers la Justice aller d'un pas égal.
Oüi la Justice en nous est la Vertu qui brille.
Il faut de ses couleurs qu'ici bas tout s'habille.
Dans un Mortel cheri, tout injuste qu'il est,
C'est quelque air d'équité qui seduit et qui plaist.
A cet unique appas l'ame est vraîment sensible:
Même aux yeux de l'Injuste un Injuste est horrible,
Et tel qui n'admet point la Probité chez luy,
Souvent à la rigueur l'exige chez autruy.
Disons plus : il n'est point d'ame livrée au vice
Où l'on ne trouve encor des traces de justice.
Chacun de l'Equité ne fait pas son flambeau;
Tout n'est pas Caumartin, Bignon ni Daguesseau;
Mais jusqu'en ces Païs où tout vit de pillage,
Chez l'Arabe et le Scythe, Elle est de quelque usage,
Et, du butin acquis en violant les loix,
C'est Elle entre eux qui fait le partage et le choix.
Mais allons voir le Vrai jusqu'en sa source même.
Un Devot aux yeux creux et d'abstinence blême,
S'il n'a point le cœur juste, est affreux devant Dieu.
L'Evangile au Chrétien ne dit en aucun lieu:
Sois devot. Elle dit: Sois doux, simple, équitable:
Car d'un Devot souvent au Chrétien veritable
La distance est deux fois plus longue, à mon avis,
Que du Pôle Antartique au Détroit de Davis [1].
Encor, par ce Devot ne croi pas que j'entende

1. Détroit sous le Pôle Arctique, prés de la nouvelle Zemble.

Tartuffe ou Molinos et sa mystique Bande.
J'entens un faux Chrétien, mal instruit, mal guidé,
Et qui de l'Evangile en vain persuadé,
N'en a jamais conçû l'esprit ni la justice :
Un Chrétien qui s'en sert pour disculper le vice;
Qui, toûjours prés des grands, qu'il prend soin d'abuser,
Sur leurs foibles honteux sçait les autoriser,
Et croit pouvoir au Ciel, par ses folles maximes,
Comblés de Sacremens faire entrer tous les crimes.
Des faux Devots pour moy voilà le vrai Heros.
Mais, pour borner enfin tout ce vague propos,
Concluons qu'ici bas le seul Honneur solide,
C'est de prendre toûjours la Verité pour guide,
De regarder en tout la Raison et la Loy,
D'estre doux pour tout autre et rigoureux pour soy,
D'accomplir tout le bien que le Ciel nous inspire,
Et d'estre juste enfin : Ce seul mot veut tout dire.
Je doute que le flot des vulgaires Humains
A ce discours pourtant donne aisément les mains,
Et, pour t'en dire icy la raison historique,
Souffre que je l'habille en Fâble allegorique.
Sous le bon Roy Saturne, ami de la douceur,
L'Honneur, cher VALINCOUR, *et l'Equité sa Sœur,*
De leurs sages conseils éclairant tout le Monde,
Regnoient, cheris du Ciel, dans une paix profonde.
Tout vivoit en commun sous ce Couple adoré :
Aucun n'avoit d'enclos ni de champ separé.
La Vertu n'estoit point sujette à l'Ostracisme,

*Ni ne s'appeloit point alors un *****
L'Honneur, beau par soi-même et sans vains ornemens,
N'étaloit point aux yeux l'or ni les diamans,
Et, jamais ne sortant de ses devoirs austeres,
Maintenoit de sa Sœur les regles salutaires.
Mais une fois au Ciel par les Dieux appellé,
Il demeura long-temps au Séjour étoilé.
Un Fourbe, cependant, assez haut de corsage
Et qui luy ressembloit de geste et de visage,
Prend son temps, et par tout ce hardi Suborneur
S'en va chez les Humains crier qu'il est l'Honneur;
Qu'il arrive du Ciel, et que, voulant lui-mesme
Seul porter desormais le faix du Diadême,
De luy seul il prétend qu'on reçoive la loy.
A ces discours trompeurs le Monde ajoûte foy.
L'innocente Equité, honteusement bannie,
Trouve à peine un desert où fuir l'ignominie.
Aussi-tost sur un Thrône éclatant de rubis
L'Imposteur monte, orné de superbes habits:
La Hauteur, le Dédain, l'Audace, l'environnent,
Et le Luxe et l'Orgueil de leurs mains le couronnent.
Tout fier, il montre alors un front plus sourcilleux,
Et le Mien et le Tien, deux Freres pointilleux,
Par son ordre amenant les Procés et la Guerre,
En tous lieux de ce pas vont partager la Terre;
En tous lieux, sous les noms de Bon Droit et de Tort,
Vont chez Elle établir le seul droit du plus Fort.
Le nouveau Roy triomphe, et sur ce droit inique

Bâtit de vaines loix un Code fantastique,
Avant tout aux Mortels prescrit de se venger,
L'un l'autre au moindre affront les force à s'égorger;
Et dans leur ame, envain de remords combattuë,
Trace en lettres de sang ces deux mots, Meurs, *ou* Tuë.
Alors, ce fut alors, sous ce vrai Jupiter,
Qu'on vit naître ici bas le noir Siecle de Fer.
Le Frere au mesme instant s'arma contre le Frere,
Le Fils trempa ses mains dans le sang de son Pere ;
La soif de commander enfanta les Tyrans,
Du Tanaïs au Nil porta les Conquerans ;
L'Ambition passa pour la Vertu sublime,
Le Crime heureux fut juste et cessa d'estre crime;
On ne vit plus que haine et que division,
Qu'envie, effroi, tumulte, horreur, confusion.
Le veritable Honneur sur la voute celeste
Est enfin averti de ce trouble funeste.
Il part sans differer, et, descendu des Cieux,
Va par tout se montrer dans les terrestres lieux :
Mais il n'y fait plus voir qu'un visage incommode,
On n'y peut plus souffrir ses vertus hors de mode,
Et lui-même, traité de Fourbe et d'Imposteur,
Est contraint de ramper aux piés du Seducteur.
Enfin, las d'essuyer outrage sur outrage,
Il livre les Humains à leur triste esclavage,
S'en va trouver sa Sœur, et dés ce même jour
Avec elle s'envole au celeste Séjour.
Depuis, toûjours ici riche de leur ruine,

Sur les tristes Mortels le faux Honneur domine,
Gouverne tout, fait tout dans ce bas Univers,
Et peut-estre est-ce luy qui m'a dicté ces vers.
Mais en fust-il l'Auteur, je conclus de sa Fable,
Que ce n'est qu'en Dieu seul qu'est l'Honneur veritable.

DISCOURS

DE L'AUTEUR

POUR SERVIR D'APOLOGIE A LA SATIRE SUIVANTE

Quelque heureux succès qu'aïent eu mes Ouvrages, j'avois résolu depuis leur dernière Édition de ne plus rien donner au Public; et quoi qu'à mes heures perduës, il y a environ cinq ans j'eusse encore fait contre l'Equivoque une Satire que tous ceux à qui je l'ai communiquée ne jugeoient pas inférieure à mes autres Ecrits, bien loin de la publier, je la tenois soigneusement cachée, et je ne croïois pas que, moi vivant, elle dût jamais voir le jour. Ainsi donc, aussi soigneux désormais de me faire oublier que j'avois été autrefois curieux de faire

parler de moi, je jouïssois, à mes infirmitez près, d'une assez grande tranquilité, lorsque tout d'un coup j'ai apris qu'on débitoit dans le monde sous mon nom quantité de méchans Ecrits, et entr'autres une pièce en vers contre les Jésuites, également odieuse et insipide, et où l'on me faisoit, en mon propre nom, dire à toute leur Société les injures les plus atroces et les plus grossières. J'avoüe que cela m'a donné un très grand chagrin. Car bien que tous les gens sensez aïent connu sans peine que la pièce n'étoit point de moi, et qu'il n'y ait eu que de très petits esprits qui aïent présumé que j'en pouvois être l'Auteur, la vérité est pourtant que je n'ai pas regardé comme un médiocre afront de me voir soupçonné, même par des ridicules, d'avoir fait un Ouvrage si ridicule.

J'ai donc cherché les moïens les plus propres pour me laver de cette infamie, et, tout bien considéré, je n'ai point trouvé de meilleur expédient que de faire imprimer ma Satire contre l'EQUIVOQUE, parce qu'en la lisant les moins éclairez même de ces petits esprits ouvriroient peut-être les yeux, et verroient manifestement le peu de raport qu'il y a de mon stile, même en l'âge où je suis, au stile bas et rampant de l'Auteur de ce pitoïable Ecrit. Ajoûtez à cela que je pouvois mettre à la tête de ma Satire, en la donnant au Public, un Avertissement en manière de Préface, où je me justifierois pleinement, et tirerois tout le monde d'erreur. C'est ce que je fais aujourd'hui, et j'espère que le peu que je viens de dire produira l'éfet que je me suis proposé. Il ne me reste donc plus maintenant qu'à parler de la Satire pour laquelle est fait ce Discours.

Je l'ai composée par le caprice du monde le plus bisarre, et par une espèce de dépit et de colère poëtique, s'il faut ainsi dire, qui me saisit à l'occasion de ce que je vais ra-

conter. Je me promenois dans mon jardin à Auteuil, et révois en marchant à un Poëme que je voulois faire contre les mauvais critiques de nôtre siècle. J'en avois même déja composé quelques vers, dont j'étois assez content. Mais voulant continuër, je m'aperçus qu'il y avoit dans ces vers une équivoque de langue ; et m'étant sur le champ mis en devoir de la corriger, je n'en pus jamais venir à bout. Cela m'irrita de telle manière, qu'au lieu de m'appliquer davantage à réformer cette équivoque et de poursuivre mon Poëme contre les faux Critiques, la folle pensée me vint de faire contre l'Equivoque même une Satire qui pût me venger de tous les chagrins qu'elle m'a causez depuis que je me mêle d'écrire. Je vis bien que je ne rencontrerois pas de médiocres difficultez à mettre en vers un sujet si sec. Et même il s'en présenta d'abord une qui m'arrêta tout court. Ce fut de savoir duquel des deux genres, masculin ou feminin, je ferois le mot d'Equivoque, beaucoup d'habiles Ecrivains, ainsi que le remarque Vaugelas, le faisant masculin. Je me déterminai pourtant assez vite au féminin, comme au plus usité des deux. Et bien loin que cela empêchât l'éxécution de mon projet, je crus que ce ne seroit pas une méchante plaisanterie de commencer ma Satire par cette difficulté même. C'est ainsi que je m'engageai dans la composition de cet Ouvrage. Je croïois d'abord faire tout au plus cinquante ou soixante vers ; mais ensuite les pensées me venant en foule, et les choses que j'avois à reprocher à l'Equivoque se multipliant à mes yeux, j'ai poussé ces vers jusqu'à près de trois cent cinquante.

C'est au Public maintenant à voir si j'ai bien ou mal réüssi. Je n'emploierai point ici, non plus que dans les Préfaces de mes autres Ecrits, mon adresse et ma rhétorique à le prévenir en ma faveur. Tout ce que je lui puis dire, c'est

que j'ai travaillé cette pièce avec le même soin que toutes mes autres Poësies. Une chose pourtant dont il est bon que les Jésuïtes soient avertis, c'est qu'en attaquant l'Equivoque je n'ai pas pris ce mot dans toute l'étroite rigueur de sa signification grammaticale, le mot d'Equivoque, en ce sens là, ne voulant dire qu'une ambiguité de paroles ; mais que je l'ai pris, comme le prend ordinairement le commun des hommes, pour toutes sortes d'ambiguitez de sens, de pensées, d'expressions, et enfin pour tous ces abus et toutes ces méprises de l'esprit humain qui font qu'il prend souvent une chose pour une autre. Et c'est dans ce sens que j'ai dit que l'idolatrie avoit pris naissance de l'Equivoque ; les hommes, à mon avis, ne pouvant pas s'équivoquer plus lourdement que de prendre des pierres, de l'or et du cuivre pour Dieu. J'ajoûterai à cela que la Providence divine, ainsi que je l'établis clairement dans ma Satire, n'aiant permis chez eux cet horrible aveuglement qu'en punition de ce que leur premier Pere avoit prêté l'oreille aux promesses du Démon, j'ai pû conclurre infailliblement que l'idolatrie est un fruit, ou, pour mieux dire, un véritable enfant de l'Equivoque. Je ne voi donc pas qu'on me puisse faire sur cela aucune bonne critique ; sur tout ma Satire étant un pur jeu d'esprit, où, il seroit ridicule d'exiger une précision géométrique de pensées et de paroles.

Mais il y a une autre objection plus importante et plus considérable, qu'on me fera peut-être au sujet des propositions de Morale relâchée que j'attaque dans la dernière partie de mon Ouvrage. Car ces Propositions aiant été, à ce qu'on prétend, avancées par quantité de Théologiens, même célèbres, la moquerie que j'en fais peut, dira-t-on, diffamer en quelque sorte ces Théologiens, et causer ainsi une espèce de scandale dans l'Eglise. A cela je répons premièrement

qu'il n'y a aucune des propositions que j'attaque qui n'ait été plus d'une fois condamnée par toute l'Eglise, et tout recemment encore par deux des plus grans Papes qui aïent depuis long-tems rempli le S. Siège. Je dis en second lieu qu'à l'exemple de ces célèbres Vicaires de JESUS-CHRIST, je n'ai point nommé les Auteurs de ces Propositions, ni aucun de ces Théologiens dont on dit que je puis causer la diffamation, et contre lesquels même j'avouë que je ne puis rien décider, puisque je n'ai point lû ni ne suis d'humeur à lire leurs Ecrits : ce qui seroit pourtant absolument nécessaire pour prononcer sur les accusations que l'on forme contr'eux, leurs accusateurs pouvant les avoir mal entendus et s'être trompez dans l'intelligence des passages où ils prétendent que sont ces erreurs dont ils les acusent. Je soûtiens en troisième lieu qu'il est contre la droite raison de penser que je puisse exciter quelque scandale dans l'Eglise en traitant de ridicules des propositions rejettées de toute l'Eglise, et plus dignes encore, par leur absurdité, d'être siflées de tous les fidèles que réfutées sérieusement. C'est ce que je me croi obligé de dire pour me justifier. Que si après cela il se trouve encore quelques Théologiens qui se figurent qu'en décriant ces Propositions j'ai eu en vûë de les décrier eux-mêmes, je déclare que cette fausse idée qu'ils ont de moi ne sauroit venir que des mauvaïs artifices de l'Equivoque, qui, pour se venger des injures que je lui dis dans ma Pièce, s'éforce d'intéresser dans sa cause ces Théologiens, en me faisant penser ce que je n'ai pas pensé et dire ce que je n'ai poit dit.

Voilà, ce me semble, bien des paroles, et peut-être trop de paroles emploïées pour justifier un aussi peu considérable Ouvrage qu'est la Satire qu'on va voir. Avant néanmoins que de finir, je ne croi pas me pouvoir dispenser d'aprendre

aux Lecteurs qu'en attaquant, comme je fais dans ma Satire, ces erreurs, je ne me suis point fié à mes seules lumières; mais qu'ainsi que je l'ai pratiqué, il y a environ dix ans, à l'égard de mon Epître De l'Amour de Dieu, j'ai non seulement consulté sur mon Ouvrage tout ce que je connois de plus habiles Docteurs, mais que je l'ai donné à éxaminer au Prélat de l'Eglise qui, par l'étenduë de ses connoissances et par l'Eminence de sa dignité, est le plus capable et le plus en droit de me préscrire ce que je dois penser sur ces matières. Je veux dire à M. le Cardinal de Noailles, mon Archevêque. J'ajoûterai que ce pieux et savant Cardinal a eu trois semaines ma Satire entre les mains, et qu'à mes instantes prières, après l'avoir lûë et relûë plus d'une fois, il me l'a enfin renduë en me comblant d'éloges, et m'a assuré qu'il n'y avoit trouvé à redire qu'un seul mot, que j'ai corrigé sur le champ, et sur lequel je lui ai donné une entière satisfaction. Je me flate donc qu'avec une aprobation si authentique, si sure et si glorieuse, je puis marcher la tête levée, et dire hardiment des critiques qu'on pourra faire desormais contre la doctrine de mon Ouvrage, que ce ne sauroient être que de vaines subtilitez d'un tas de miserables sophistes formez dans l'Ecole du mensonge, et aussi afidez amis de l'Equivoque qu'opiniâtres ennemis de Dieu, du bon sens et de la Vérité.

SATIRE XII

SUR L'ÉQUIVOQUE

Du langage François bizarre Hermaphrodite,
De quel genre te faire, Équivoque maudite,
Ou maudit? Car sans peine au Rimeur hazardeux
L'usage encor, je croi, laisse le choix des deux.
Tu ne me répons rien. Sors d'ici, Fourbe insigne,
Mâle aussi dangereux que femelle maligne
Qui crois rendre innocens les discours imposteurs;
Tourment des Écrivains, juste effroi des Lecteurs,
Par qui, de mots confus sans cesse embarassée,
Ma plume en écrivant cherche en vain ma pensée.
Laisse-moi, va charmer de tes vains agrémens
Les yeux faux et gâtez de tes louches amans,
Et ne viens point ici de ton ombre grossière
Enveloper mon stile, ami de la lumière.

Tu sais bien que jamais chez toi, dans mes discours,
Je n'ai d'un faux brillant emprunté le secours.
Fui donc. Mais non, demeure : un Démon qui m'inspire
Veut qu'encore une utile et dernière Satire,
De ce pas en mon livre exprimant tes noirceurs,
Se vienne, en nombre pair, joindre à ses Onze Sœurs,
Et je sens que ta vûë échauffe mon audace.
Viens, aproche. Voïons, malgré l'âge et sa glace,
Si ma Muse aujourd'hui, sortant de sa langueur,
Pourra trouver encore un reste de vigueur.
Mais où tend, dira-t-on, ce projet fantastique?
Ne vaudroit-il pas mieux dans mes vers, moins caustique,
Répandre de tes jeux le sel réjouïssant,
Que d'aller contre toi sur ce ton menaçant
Pousser jusqu'à l'excès ma critique boutade?
Je ferois mieux, j'entens, d'imiter Benserade.
C'est par lui qu'autrefois, mise en ton plus beau jour,
Tu sus, trompant les yeux du Peuple et de la Cour,
Leur faire, à la faveur de tes bluettes folles,
Goûter comme bons mots tes quolibets frivoles.
Mais ce n'est plus le tems. Le Public, détrompé,
D'un pareil enjoûment ne se sent plus frappé.
Tes bons mots, autrefois délices des ruëlles,
Approuvez chez les Grans, applaudis chez les Belles,
Hors de mode aujourd'hui chez nos plus froids badins,
Sont des collets-montez et des vertugadins.
Le Lecteur ne sait plus admirer dans Voiture
De ton froid jeu de mots l'insipide figure.

C'est à regret qu'on voit cet Auteur si charmant,
Et pour mille beaux traits vantez si justement,
Chez toi toûjours cherchant quelque finesse aiguë,
Présenter au Lecteur sa pensée ambiguë,
Et souvent du faux sens d'un proverbe afecté
Faire de son discours la piquante beauté.
Mais laissons-là le tort qu'à ces brillans Ouvrages
Fit le plat agrément de tes vains badinages.
Parlons des mots sans fin que ton sens de travers,
Source de toute erreur, sema dans l'Univers;
Et pour les contempler jusques dans leur naissance,
Dès le tems nouveau-né, quand la Toute-Puissance
D'un mot forma le ciel, l'air, la terre et les flots,
N'est-ce pas toi, voïant le monde à peine éclos,
Qui, par l'éclat trompeur d'une funeste pomme
Et tes mots ambigus fis croire au premier homme
Qu'il alloit, en goûtant de ce morceau fatal,
Comblé de tout savoir, à Dieu se rendre égal?
Il en fit sur le champ la folle experience.
Mais tout ce qu'il aquit de nouvelle sience
Fut que, triste et honteux de voir sa nudité,
Il sut qu'il n'étoit plus, grace à sa vanité,
Qu'un chétif animal pêtri d'un peu de terre,
A qui la faim, la soif, par-tout faisoient la guerre,
Et qui, courant toûjours de malheur en malheur,
A la mort arrivoit enfin par la douleur.
Oui, de tes noirs complots et de ta triste rage
Le genre humain perdu fut le premier ouvrage;

Et bien que l'homme alors parût si rabaissé,
Par toi contre le Ciel un orgueil insensé
Armant de ses neveux la gigantesque engeance,
Dieu résolut enfin, terrible en sa vengeance,
D'abîmer sous les eaux tous ces audacieux.
Mais avant qu'il lâchât les écluses des Cieux,
Par un fils de Noé fatalement sauvée,
Tu fus comme serpent dans l'Arche conservée.
Et d'abord, poursuivant tes projets suspendus,
Chez les Mortels restans, encor tout éperdus,
De nouveau tu semas tes captieux mensonges,
Et remplis leurs esprits de fables et de songes.
Tes voiles offusquant leurs yeux de toutes parts,
Dieu disparut lui-même à leurs troubles regards.
Alors tout ne fut plus que stupide ignorance,
Qu'impiété sans borne en son extravagance.
Puis, de cent dogmes faux la Superstition
Répandant l'idolâtre et folle illusion,
Sur la terre en tout lieu disposée à les suivre,
L'art se tailla des Dieux d'or, d'argent et de cuivre :
Et l'Artisan lui-même, humblement prosterné
Aux pieds du vain métal par sa main façonné,
Lui demanda les biens, la santé, la sagesse.
Le monde fut rempli de Dieux de toute espèce :
On vit le peuple fou qui du Nil boit les eaux
Adorer les serpens, les poissons, les oiseaux,
Aux chiens, aux chats, aux boucs, offrir des sacrifices,
Conjurer l'ail, l'oignon, d'être à ses vœux propices,

Et croire follement maîtres de ses destins
Ces Dieux nez du fumier porté dans ses jardins.
Bien-tôt se signalant par mille faux miracles,
Ce fut toi qui par-tout fit parler les Oracles.
C'est par ton double sens, dans leurs discours jetté,
Qu'ils surent en mentant dire la vérité;
Et, sans crainte rendant leurs réponses Normandes,
Des peuples et des Rois engloutir les offrandes.
Ainsi, loin du vrai jour par toi toûjours conduit,
L'homme ne sortit plus de son épaisse nuit.
Pour mieux tromper ses yeux, ton adroit artifice
Fit à chaque vertu prendre le nom d'un vice;
Et, par toi de splendeur faussement revêtu,
Chaque vice emprunta le nom d'une vertu.
Par toi l'humilité devint une bassesse,
La candeur se nomma grossièreté, rudesse.
Au contraire, l'aveugle et folle ambition
S'appela des grans cœurs la belle passion;
Du nom de fierté noble on orna l'impudence,
Et la fourbe passa pour exquise prudence:
L'audace brilla seule aux yeux de l'Univers,
Et pour vraiment heros, chez les hommes pervers,
On ne reconnut plus qu'usurpateurs iniques,
Que tyranniques Rois censez grans Politiques,
Qu'infames scélérats à la gloire aspirans,
Et voleurs revêtus du nom de Conquerans.
Mais à quoi s'attacha ta savante malice?
Ce fut sur-tout à faire ignorer la justice.

Dans les plus claires loix ton ambiguité
Répandant son adroite et fine obscurité,
Aux yeux embarrassez des Juges les plus sages
Tout sens devint douteux, tout mot eut deux visages;
Plus on crut pénétrer, moins on fut éclairci,
Le texte fut souvent par la gloire obscurci :
Et, pour comble de maux, à tes raisons frivoles
L'Éloquence prêtant l'ornement des paroles,
Tous les jours accablé sous leur commun effort,
Le vrai passa pour faux et le bon droit eut tort.
Voilà comment, déchu de sa grandeur première,
Concluons, l'homme enfin perdit toute lumière
Et par tes yeux trompeurs se figurant tout voir,
Ne vit, ne sut plus rien, ne put plus rien savoir.
De la Raison pourtant, par le vrai Dieu guidée,
Il resta quelque trace encor dans la Judée.
Chez les hommes ailleurs sous ton joug gémissans,
Vainement on chercha la vertu, le droit sens :
Car, qu'est-ce loin de Dieu que l'humaine sagesse?
Et Socrate, l'honneur de la profane Grèce,
Qu'étoit-il en effet, de près examiné,
Qu'un mortel par lui-même au seul mal entraîné,
Et, malgré la vertu dont il faisoit parade,
Très-équivoque ami du jeune Alcibiade?
Oui, j'ose hardiment l'affirmer contre toi,
Dans le monde idolâtre asservi sous ta loi,
Par l'humaine raison de clarté dépourvûë,
L'humble et vraie équité fut à peine entrevuë;

Et par un sage altier, au seul faste attaché,
Le bien, même accompli, souvent fut un peché.
Pour tirer l'homme enfin de ce désordre extrême,
Il falut qu'ici-bas Dieu, fait homme lui-même,
Vint du sein lumineux de l'éternel séjour
De tes dogmes trompeurs dissiper le faux jour.
A l'aspect de ce Dieu les démons disparurent ;
Dans Delphe, dans Delos, tes oracles se tûrent;
Tout marqua, tout sentit sa venuë en ces lieux ;
L'estropié marcha, l'aveugle ouvrit les yeux.
Mais bien-tôt contre lui ton audace rebelle,
Chez la Nation même à son culte fidèle
De tous côtez arma tes nombreux sectateurs,
Prêtres, Pharisiens, Rois, Pontifes, Docteurs.
C'est par eux que l'on vit la Vérité suprême
De mensonge et d'erreur accusée elle-même,
Au tribunal humain le Dieu du Ciel traîné,
Et l'Auteur de la vie à mourir condamné.
Ta fureur toutefois à ce coup fut deçûë,
Et pour toi ton audace eut une triste issuë.
Dans la nuit du tombeau ce Dieu précipité
Se releva soudain tout brillant de clarté,
Et par tout sa doctrine en peu de tems portée
Fut du Gange et du Nil et du Tage écoutée ;
Des superbes Autels à leur gloire dressez
Tes ridicules Dieux tombèrent renversez,
On vit en mille endroits leurs honteuses statuës
Pour le plus bas usage utilement fonduës,

Et gémir vainement Mars, Jupiter, Venus,
Urnes, vases, trépiés, vils meubles devenus.
Sans succomber pourtant tu soûtins cet orage,
Et, sur l'idolatrie enfin perdant courage,
Pour embarasser l'homme en des nœuds plus subtils,
Tu courus chez Satan brouiller de nouveaux fils.
Alors, pour seconder ta triste frénésie,
Arriva de l'enfer ta fille l'Hérésie.
Ce monstre, dès l'enfance à ton école instruit,
De tes leçons bien-tôt te fit goûter le fruit.
Par lui l'erreur, toûjours finement apprêtée,
Sortant pleine d'attraits de sa bouche empestée,
De son mortel poison tout courut s'abreuver,
Et l'Église elle-même eut peine à s'en sauver.
Elle même deux fois presque toute Arienne,
Sentit chez soi trembler la vérité Chrétienne,
Lors qu'attaquant le Verbe et sa Divinité,
D'une sillabe impie un saint mot augmenté
Remplit tous les esprits d'aigreurs si meurtrières,
Et fit de sang Chrétien couler tant de rivières.
Le fidèle, au milieu de ces troubles confus
Quelque tems égaré, ne se reconnut plus ;
Et dans plus d'un aveugle et ténébreux Concile
Le mensonge parut vainqueur de l'Évangile.
Mais à quoi bon ici du profond des enfers,
Nouvel Historien de tant de maux soufferts,
Rappeller Arius, Valentin et Pélage,
Et tous ces fiers Démons que toûjours d'âge en âge

Dieu, pour faire éclaircir à fond ses veritez,
A permis qu'aux Chrétiens l'enfer ait suscitez ?
Laissons heurler là-bas tous ces damnez antiques,
Et bornons nos regards aux troubles fanatiques
Que ton horrible fille ici sut émouvoir,
*Quand ** et ** remplis de ton savoir,*
Et soi disant choisis pour réformer l'Église,
Vinrent du célibat affranchir la Prêtrise,
Et, des vœux les plus saints blâmant l'austérité,
Aux Moines las du joug rendre la liberté.
Alors, n'admettant plus d'autôrité visible,
Chacun fut de la foi censé juge infaillible,
Et, sans être aprouvé par le Clergé Romain,
*Tout *** fut Pape une Bible à la main.*
De cette erreur dans peu nâquirent plus de Sectes
Qu'en Automne on ne voit de bourdonnans insectes
Fondre sur les raisins nouvellement meuris,
Ou qu'en toutes saisons sur les murs à Paris,
On ne voit affichez de recueils d'amourettes,
De vers, de contes-bleus, de frivoles sornettes,
Souvent peu recherchez du Public nonchalant,
Mais vantez à coup sur du Mercure Galant.
Ce ne fut plus par-tout que fous Anabaptistes,
Qu'orgueilleux Puritains, qu'éxécrables Déïstes;
Le plus vil artisan eut ses dogmes à soi,
Et chaque Chrétien fut de differente loi.
La Discorde, au milieu de ces sectes altières,
En tous lieux cependant déploïa ses bannières,

Et ta fille, au secours des vains raisonnemens
Appelant le ravage et les embrasemens,
Fit, en plus d'un païs, aux Villes désolées,
Sous l'herbe en vain chercher leurs Églises brûlées.
L'Europe fut un champ de massacre et d'horreur,
Et l'Orthodoxe même, aveugle en sa fureur,
De tes dogmes trompeurs nourrissant son idée,
Oublia la douceur aux Chrétiens commandée,
Et crut, pour vanger Dieu de ses fiers ennemis,
Tout ce que Dieu défend légitime et permis.
Au signal tout à coup donné pour le carnage,
Dans les Villes, par-tout, théatres de leur rage,
Cent mille faux zélez, le fer en main courans,
Allèrent attaquer leurs amis, leurs parens,
Et, sans distinction, dans tout sein hérétique,
Pleins de joie, enfoncer un poignard catholique.
Car quel Lion, quel Tigre, égale en cruauté
Une injuste fureur qu'arme la Pieté?
Ces fureurs, jusqu'ici du vain peuple admirées,
Étoient pourtant toûjours de l'Église abhorrées;
Et dans ton grand crédit pour te bien conserver,
Il falloit que le ciel parût les aprouver.
Ce chef-d'œuvre devoit couronner ton adresse.
Pour y parvenir donc, ton active souplesse,
Dans l'Ecole abusant tes grossiers Ecrivains,
Fit croire à leurs esprits ridiculement vains
Qu'un sentiment impie, injuste, abominable,
Par deux ou trois d'entr'eux réputé soûtenable,

Prenoit chez eux un sceau de probabilité
Qui même contre Dieu lui donnoit sûreté;
Et qu'un Chrétien pouvoit, rempli de confiance,
Même en le condamnant, le suivre en consience.
C'est sur ce beau principe, admis si follement,
Qu'aussi-tôt tu posas l'énorme fondement
De la plus dangereuse et terrible Morale
Que Lucifer, assis dans la Chaire infernale,
Vomissant contre Dieu ses monstrueux sermons,
Ait jamais enseigné aux Novices Démons.
Soudain, au grand honneur de l'Eglise paienne,
On entendit prêcher dans l'Ecole Chrétienne,
Que sous le joug du vice un pécheur abbatu
Pouvoit, sans aimer Dieu ni même la vertu,
Par la seule fraïeur au Sacrement unie,
Admis au ciel, joüir de la gloire infinie,
Et que les clefs en main, sur ce seul passeport,
Saint Pierre à tous venans devoit ouvrir d'abord.
Ainsi, pour éviter l'éternelle misère,
Le vrai zèle au Chrétien n'étant plus nécessaire,
Tu sus, dirigeant bien en eux l'intention,
De tout crime laver la coupable action.
Bientôt, se parjurer cessa d'être un parjure;
L'argent à tout denier se prêta sans usure;
Sans simonie on pût contre un bien temporel
Hardiment échanger un bien spirituel;
Du soin d'aider le pauvre on dispensa l'avare,
Et même chez les Rois le superflu fut rare.

C'est alors qu'on trouva, pour sortir d'embarras,
L'art de mentir tout haut en disant vrai tout bas.
C'est alors qu'on apprit qu'avec un peu d'adresse,
Sans crime un Prêtre peut vendre trois fois sa Messe,
Pourvû que, laissant là son salut à l'écart,
Lui-même en la disant n'y prenne aucune part.
C'est alors que l'on sut qu'on peut pour une pomme,
Sans blesser la justice, assassiner un homme.
Assassiner! Ah non, je parle improprement:
Mais que, prêt à la perdre, on peut innocemment,
Sur-tout ne la pouvant sauver d'une autre sorte,
Massacrer le voleur qui fuit et qui l'emporte.
Enfin ce fut alors que, sans se corriger,
Tout pécheur... Mais où vais-je aujourd'hui m'engager?
Veux-je d'un Pape illustre armé contre tes crimes
A tes yeux mettre ici toute la Bulle en rimes;
Exprimer tes détours burlesquement pieux,
Pour disculper l'impur, le gourmand, l'envieux;
Tes subtils faux-fuïans pour sauver la mollesse,
Le larcin, le duel, le luxe, la paresse:
En un mot, faire voir à fond developez
Tous ces dogmes affreux d'anathème frappez,
Que, sans peur débitant tes distinctions folles,
L'erreur encor pourtant maintient dans tes Ecoles?
Mais sur ce seul projet soudain puis-je ignorer
A quels nombreux combats il faut me préparer?
J'entens déjà d'ici tes Docteurs frénétiques
Hautement me compter au rang des hérétiques;

M'appeler scélérat, traître, fourbe, imposteur,
Froid plaisant, faux boufon, vrai calomniateur,
De Pascal, de Wendrock, copiste miserable,
Et, pour tout dire enfin, Janséniste éxécrable.
J'aurai beau condamner, en tous sens expliquez,
Les cinq dogmes fameux par ta main fabriquez,
Blâmer de tes Docteurs la Morale risible,
C'est, selon eux, prêcher un Calvinisme horrible;
C'est nier qu'ici bas, par l'amour appelé,
Dieu pour tous les humains voulut être immolé.
Prévenons tout ce bruit : trop tard, dans le naufrage,
Confus on se repent d'avoir bravé l'orage.
Alte-là donc, ma plume. Et toi, sors de ces lieux,
Monstre à qui, par un trait des plus capricieux,
Aujourd'hui terminant ma course satirique,
J'ai prêté dans mes vers une ame allégorique.
Fui, va chercher ailleurs tes patrons bien-aimez,
Dans ces païs par toi rendus si renommez,
Où l'Orne épand ses eaux, et que la Sarthe arrose :
Ou, si plus sûrement tu veux gagner ta cause,
*Porte-la dans ****, à ce beau tribunal*
Où de nouveaux Midas un Sénat monacal,
Tous les mois, apüié de ta sœur l'Ignorance,
Pour juger Apollon, tient, dit-on, sa séance.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

160

161

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

L'édition de 1713, attribuée à Boileau, renferme un grand nombre de notes. Bien que nous ne reconnaissions pas, comme on a pu le voir dans notre introduction, la participation entière du satirique à cette édition, nous reproduisons ces notes toutes les fois que cela nous a paru nécessaire.

Celles qui accompagnent en marge le texte de 1701 étant de Boileau lui-même, sans aucun doute possible, ont été réimprimées dans le cours de notre édition.

Pour distinguer nos remarques d'avec celles de l'édition de 1713, nous ferons suivre ces dernières du signe (B.).

Page 13. — *Quand je donnai pour la première fois mes satires au public.*

Voici la description bibliographique du volume dans lequel parurent *réunies* pour la première fois les sept premières satires de Boileau :

Satires du sieur D***. Paris, Billaine, 1666 (des exemplaires portent le nom de Barbin, d'autres celui de Léonard). C'est un petit in-12 de 71 pages; en plus, six pages renfermant l'avis au lecteur et une l'extrait du Privilége délivré le 6 mars 1666. Le discours au roi se trouve placé entre la 5e et la 6e satire (pages 49 à 57).

Page 19. — *Balandran.*

Casaque de campagne (B.).

Page 21. — *Soutiens tout par Toi-même.*

Toutes les fois que le pronom ou le verbe se rapportent au roi, ils sont respectueusement écrits avec une grande lettre, exactement comme dans un placet. Il faut voir là un usage reçu et non une plate flatterie.

Page 22. — *Habillant une églogue.*

Charpentier avait fait dans ce temps-là une églogue pour le roi, en vers magnifiques, intitulée *Eglogue royale* (B.). Charpentier était de l'Académie (1620-1702).

— — *L'autre.*

Il est ici question de Chapelain (1595-1694), la bête noire de Boileau. Méchant poëte, mauvais rimeur, il mit trente ans à faire son poëme de *la Pucelle,* que dans ses satires Boileau ne manque pas une seule fois de ridiculiser avec raison. Boileau fit heureusement perdre à Chapelain, grâce à ses satires, une espèce d'auréole de gloire fort usurpée, dont le mauvais goût du public s'était plu à l'entourer.

Page 23. — *Parmi les Pelletiers.*

Poëte du dernier ordre qui faisait tous les jours un sonnet.

Page 24. — *Ton bras, des peuples redouté,*
Va, la foudre à la main, rétablir l'équité.

Figure difficile à concevoir. Brossette (éd. 1716) met en note ceci : Le bras est employé ici pour la personne, c'est-à-dire la partie pour le tout. Il faut, disait Boileau, être poëte pour sentir la beauté de ce vers et justifier cette faute qui n'en est pas une... Racine a dit aussi :

Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.
(MITHRIDATE, *dernière scène.*)

Page 25. — *Craint Tartufe et Molière.*

Molière, environ vers ce temps-là (1664), fit jouer son *Tartufe* (B.).

Page 26. — *Nous faire de la mer une campagne libre.*

Allusion à la victoire que le duc de Beaufort remporta en 1665 sur les pirates d'Alger et Tunis.

— — *Rendre à l'aigle éperdu.*

Six mille Français étaient venus au secours de l'empereur Léopold Ier, et le 1er août ils défirent, avec les Autrichiens, les Turcs à Saint-Gothard (Basse-Hongrie).

Page 27. — *Damon...*

J'ai eu en vue Cassandre, celui qui a traduit la *Rhétorique* d'Aristote (B.).

Cette traduction, l'un des meilleurs ouvrages de Cassandre, était fort prisée par Boileau. Voici ce qu'il en dit à la fin de sa préface sur le *Traité du sublime* de Longin (édition de 1675) : « Je puis respondre au lecteur que jamais il n'y a eu de traduction ni plus claire, ni plus exacte, ni plus fidelle. C'est un ouvrage d'extrême utilité, et pour moi j'avoue franchement que sa lecture m'a plus profité que tout ce que j'ay jamais lu en ma vie. »

— — *Bureau.*

Bureau, étoffe grossière; ce mot est d'ailleurs un ancien synonyme de celui de bure.

Page 28. — *Ou que d'un bonnet vert.....*

Du temps que cette satire fut faite, un débiteur insolvable pouvait sortir de prison en faisant cession, c'est-à-dire souffrant qu'on lui mît, en pleine rue, un bonnet vert sur la tête (B.).

Page 29. — *Et Rolet un fripon.*

Rolet est un hôtelier du Blaisois, écrivit d'abord en note Boileau dans ses éditions de 1667 et 1668 : « Or, dit M. Ed. Fournier (*l'Esprit des autres*), il arriva que dans les environs de Blois se trouvait réellement un au-

bergiste du nom de Rolet, à qui l'on répéta l'hémistiche, et qui, furieux, adressa par la poste au poëte, tout ébaubi et tremblant, cent coups de bâton, en attendant qu'il pût aller les lui administrer lui-même. »

Dans l'édition de 1713, on lit ceci : « Procureur fort décrié, qui a été dans la suite (1681) condamné à faire amende honorable et banni à perpétuité (B.). » M. Viollet-le-Duc, dans l'édition de Boileau donnée chez Desoër en 1821, parle, sans preuve aucune à l'appui, d'une simple condamnation à neuf ans de bannissement; plus loin, il ajoute que, déchargé de cette condamnation, Rolet obtint une place de garde au château de Vincennes, où il mourut. Cette dernière assertion n'est pas plus fondée que la première.

Page 29. — *Sçait faire un duc et pair.*

L'abbé de la Rivière, dans ce temps-là (1665), fut fait évêque de Langres. Il avait été régent dans un collége (celui du Plessis) (B.).

Page 30. — *Tandis que Colletet.*

Colletet, fameux poëte, fort gueux, dont on a plusieurs ouvrages (B.).

— — *Dont Montmaur autrefois...*

Célèbre parasite dont Ménage a écrit la vie (B.).

Bizarre existence que celle de ce Pierre de Montmaur. D'abord charlatan à Avignon, il vint à Paris, où il fut tour à tour avocat, poëte et professeur en langue grecque au Collége royal. Il mourut en 1648, après avoir été l'objet de la plus virulente critique de la part de tous ses contemporains.

— — *Et réparant du sort l'aveuglement fatal.*

Le roi, en ce temps-là, donna plusieurs pensions aux gens de lettres (B.). Au sujet de ces pensions, notons un curieux détail : Colbert, succédant en 1661 à Fouquet disgracié, voulut, pour la gloire du roi, accorder aux

lettres et aux sciences une généreuse et utile protection. Il chargea Chapelain et Costar de dresser une liste des littérateurs et savants les plus connus. Ce fut en 1662 que Chapelain présenta à Colbert son travail. Dans la liste faite par lui il ne se refuse aucun éloge et parle ainsi de Boileau :

« Il a de l'esprit et du style, et sçait les deux langues anciennes aussi bien que la sienne. Il pourroit faire quelque chose de fort bon, si la jeunesse et le feu trop enjoué n'empêchoient point qu'il s'y assujetît. »

Ce ton de protection insolente nous a paru digne d'être cité ici. En 1663, Chapelain reçut une pension de 3,000 livres. Dans la liste des pensions de cette année, il est dit de ce même Chapelain : « qu'il est le premier poëte françois qui ait jamais été, et du plus solide jugement. »

Boileau a fait heureusement justice de ces louanges mal placées du sieur Costar. Ce n'est qu'en 1674 que Boileau reçut une pension de 2,000 livres.

Page 30. — *Saint-Amand...*

On a plusieurs ouvrages de lui où il y a beaucoup de génie ; il ne savait pas le latin et était fort pauvre (B.).

Saint-Amand (1594-1661), bien que de l'Académie, ne fut jamais qu'un détestable poëte, et ce mot de génie que lui applique ici Boileau ne signifiait alors qu'aptitude à telle ou telle chose.

Page 31. — *Il parut à la cour.*

Saint-Amand porta effectivement à la cour un poëme (qu'on na pas retrouvé) intitulé *le Poëme de la Lune.* Il y louait le roi de savoir bien nager. Louis XIV en rit très-fort, et cette disgrâce fut peut-être la cause de la mort de ce pauvre Saint-Amand. Boileau paraît l'affirmer.

— — *L'Angely.*

Célèbre fou que M. le Prince avait amené avec lui des Pays-Bas et qu'il donna au roi (B.).

Page 31. — *Bartole.*

Jurisconsulte fameux, né en Italie en 1300 ou 1313, mort à Pérouse en 1356.

— — *Louet, Brodeau.*

Deux avocats célèbres au XVIIe siècle. Le dernier a fait beaucoup d'additions à un recueil d'arrêts avec remarques publié par Louet en 1602.

— — *Patru.*

Patru, avocat et littérateur distingué, entra à l'Académie en 1640. Il ne fut jamais riche, et sa probité était proverbiale. Huot et Le Mazier, ses deux confrères, étaient moins scrupuleux que lui sur le choix des causes à plaider, ce qui leur procura une rapide fortune.

— — *Pé-Fournier.*

Célèbre procureur. Il s'appelait Pierre Fournier, mais les gens du palais, pour abréger, l'appelaient Pé-Fournier (B.).

Page 35. —

Cette satire, selon Brossette, fut composée en 1664. La même année, ajoute l'auteur, étant chez M. Du Broussin avec M. le duc de Vitri et Molière, ce dernier y devait lire une traduction de Lucrèce en vers français, qu'il avait faite dans sa jeunesse. En attendant le dîner, on pria M. Despréaux de réciter la satire adressée à Molière; mais après le récit Molière ne voulut plus lire sa traduction, craignant qu'elle ne fût pas assez belle pour soutenir les louanges qu'il venait de recevoir. Il se contenta de lire le premier acte du *Misanthrope*, auquel il travaillait en ce temps-là, disant qu'on ne devait pas s'attendre à des vers aussi parfaits et aussi achevés que ceux de M. Despréaux, parce qu'il lui faudrait un temps infini s'il voulait travailler ses ouvrages comme lui.

Page 36. — *L'abbé de Pure.*

Né à Lyon, mort à Paris en 1680, l'abbé de Pure est

auteur d'une traduction de Quintilien. Il prit parti contre Molière dans son roman des *Précieuses*, et la chose ne lui réussit guère. Ménage eut plus d'esprit à partir du jour de la première représentation de la comédie de Molière : Il brûla tout ce qu'il avait adoré, et laissa là désormais les niaiseries et les sornettes de l'hôtel de Rambouillet, que l'abbé de Pure s'obstina à défendre.

Page 36. — *Quinaut.*

Né à Paris le 3 juin 1635, et non à Felletin (Creuse), où l'on a eu le tort de lui élever une statue, Quinaut mourut le 6 novembre 1688. Il débuta au théâtre par de très-mauvaises tragédies ou comédies. Plus tard, il s'éleva au-dessus du médiocre, grâce à *la Mère coquette* et à d'autres opéras qui font aujourd'hui sa gloire. Il fut reçu à l'Académie en 1670, malgré Boileau. Cette inimitié cessa cependant, car, en 1687, voici ce qu'écrivait à Racine notre satirique : « Vous pouvez assurer M. Quinaut que je le compte présentement au rang de mes meilleurs amis..... »

Page 38. — *Scudéri.*

Scudéri, né au Havre en 1601, mourut à Paris le 14 mai 1667. Fameux auteur de beaucoup de romans, comme dit Boileau, tous ses ouvrages sont aujourd'hui tombés dans un bien juste oubli, et pourtant il était de l'Académie !

— — *Il plaît à tout le monde et ne sauroit se plaire.*

En cet endroit (raconte Brossette), Molière dit à notre auteur en lui serrant la main : « Voilà la plus belle vérité que vous ayez jamais dite. Je ne suis pas du nombre de ces esprits sublimes dont vous parlez, mais tel que je suis, je n'ai rien fait en ma vie dont je ne sois véritablement content. »

Page 41. — Satire III.

Cette satire fut composée en 1665.

M. du Broussin est, selon Brossette, l'empoisonneur que Boileau a voulu dépeindre. Il se reconnut fort bien dans cette satire, mais il n'en sut nullement mauvais gré à l'auteur. La lettre A et plus loin la lettre P se rapportent, la première à l'éditeur, la seconde au poëte.

— — *Plus pasle qu'un rentier.*

Le roi rendit, en 1664, un arrêt qui supprimait un quartier des rentes constituées sur l'hôtel de ville.

Page 42. — *Boucingo.*

Illustre marchand de vins (B.), qui, selon Chapelle :

> Posséda dès son âge tendre
> La fameuse sauce à Robert,
> Avant même qu'il pût apprendre
> Ni son *Ave*, ni son *Pater*.

— — *Villandry.*

Homme de qualité qui allait souvent dîner chez le commandeur de Souvré (B.).

Page 43. — *Cyrus.*

C'est un roman de dix tomes de Mlle Scudéri (B.).

— — *Cassaigne.*

Jacques de Cassaigne ou Cassagne (né à Nîmes en 1636, mort en 1679) était prieur de Saint-Étienne. Il remplaça Saint-Amand à l'Académie française en 1661. Ses œuvres (sermons, traductions, poésies) sont fort médiocres.

— — *Cotin.*

Membre de l'Académie, ce Cotin fut un mauvais prédicateur et un pédant grotesque. Sa rage lui inspira contre Boileau de fort plates satires. Il mourut en janvier 1682. (Voir la satire VIII.)

Page 43. — *Mignot.*

Fameux pâtissier de la rue de la Harpe. Traité d'empoisonneur par Boileau, il porta plainte. Débouté par le lieutenant criminel, il s'imagina d'envelopper ses biscuits avec la satire que Cotin venait de faire paraître contre Boileau. Il dut à cet accès de colère heureux une grande partie de sa vogue et de sa fortune.

Page 44. — *Auvernat, Lignage.*

Deux fameux vins du terroir d'Orléans (B.).

— — *Crenet.*

Fameux marchand de vins, logé à la Pomme-de-Pin (B.). Ce cabaret était situé en la Cité, contre le pont de Notre-Dame. Le sieur Crenet fit une grande fortune avec son établissement, où vinrent depuis Villon les plus fameux poëtes.

Page 47. — *Un recteur.*

Le recteur, quand il va en procession, est toujours accompagné de deux massiers (B.).

Les massiers étaient alors ce que nous nommons aujourd'hui les appariteurs.

— — *A vaincu la Hollande ou battu l'Angleterre.*

L'Angleterre et la Hollande étaient alors en guerre (1665). (B.).

— — *Théophile.*

Ce Théophile (1590-1626), dont *notre hôte* fait ici l'éloge, commit entre autres vers déplorables les deux suivants, cités par Boileau dans la préface de 1701 :

Le voici, ce poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement : il en rougit, le traître !

(PYRAME ET THISBÉ, *tragédie.*)

— — *Ronsard* (1525-1585).

Page 48. — *La Serre.*

Écrivain célèbre par son galimatias (B.). Pourtant, dirons-nous après Boileau, certain ouvrage de La Serre (1600-1665) sur *l'Art épistolaire* atteignit la trentième édition et fut épuisé en moins de vingt années.

— — *Le Pays.*

Écrivain (1636-1690) estimé chez les provinciaux à cause d'un livre qu'il a fait, intitulé : *Amitiés, Amours et Amourettes* (B.).

— — *L'Astrate.*

La moins médiocre des tragédies de Quinaut, l'*Astrate*, fut donnée en décembre 1664. L'*Othon* du grand Corneille, représenté à la même époque, ne fut pas aussi goûté. L'on peut, à ce sujet, consulter utilement Voltaire (*Commentaires sur Corneille.*)

Page 50. — *Vins de Brie.*

Boileau a dit des vins de Brie qu'ils étaient les plus méchants de France (Note inédite d'après Berriat-Saint-Prix). Une vieille chanson disait aussi :

Mais tout vin est de Brie
Quant on le boit avec un fat.

Page 51. — Satire IV.

Brossette donne 1664 comme la date certaine de la composition de cette satire.

L'abbé le Vayer (1629-1664), à qui elle est dédiée, était le fils unique du célèbre La Mothe le Vayer, de l'Académie française, qui avait été historiographe de France, conseiller d'État et précepteur de Monsieur, frère de Louis XIV. L'abbé le Vayer a traduit et commenté Florus, sous le nom de Philippe de France (1656).

Page 52. — *La Neveu.*

Infâme débordée connue de tout le monde (B.). Dans

une note inédite, il ajoute que c'était une courtisane fameuse du temps de Louis XIII, que Monsieur, duc d'Orléans, frère du roi, s'avisa de promener toute nue dans Paris.

Le *Furetierana* dit que ce fut sur un âne qu'eut lieu cette curieuse promenade.

Page 54. — *Frédoc.*

Brossette qualifie du nom pompeux d'Académie le tripot que tenait ce Frédoc, homme très-taré, sur la place du Palais-Royal.

— — *Chapelain.*

Cet auteur, avant que sa *Pucelle* fût imprimée, passait pour le premier poëte du siècle. L'impression gâta tout (B.).

— — *Chez Ménage.*

On tenait toutes les semaines chez Ménage une assemblée où allaient beaucoup de petits esprits (B.). Ce terme méprisant de Grimauds ne plut guère à Ménage, et dans son *Dictionnaire étymologique* il s'en plaignit fort.

Page 55. — *Joly.*

Illustre prédicateur (1610-1678), alors curé de Saint-Nicolas-des-Champs à Paris, et depuis évêque d'Agen (B.).

Page 57. — Satire V.

Cette satire a été faite en 1665, dit Brossette. Philippe de Courcillon, marquis de Dangeau (1638-1720), à qui elle est dédiée, était fort estimé par Louis XIV. Le 11 janvier 1668, il remplaça Scudéri à l'Académie française. Il obtint de Louis XIV une faveur unique, et ce détail est peu connu. Par brevet daté de Saint-Germain-en-Laye le 23 septembre 1670, il lui fut permis « d'entrer librement et à toutes les heures qu'il voudra en tous les lieux de sa maison où Sa Majesté pourra estre pendant les plus secrètes affaires....., etc. »

Les *Mémoires de Dangeau*, publiés naguère (Didot, 19 vol. in-8), forment, avec ceux de Saint-Simon, une mine inépuisable de documents sur le règne de Louis XIV.

Page 58. — *Alfane.*

Cheval du roi Gradasse dans l'Arioste (B.).

— — *Bayard.*

Cheval des quatre fils Aymon (B.).

Page 61. — *Segond.*

Segond, c'est ainsi qu'écrit Boileau dans TOUTES ses éditions, à partir de celle de 1674. Auparavant c'était, tantôt Vulson, tantôt Melson : Segond se trouve pourtant dans l'édition d'Amsterdam de 1686. On a mis (dit Brossette) Segoing dans celle de 1713. *On a mis* ne veut pas dire que Boileau soit l'auteur de cette correction. Si Boileau a écrit Segond, c'est qu'il ne lui plaisait en aucune façon de désigner davantage, comme on veut bien le dire, l'avocat au parlement du nom de Segoing, qui a effectivement publié en 1657 un *Mercure armorial.* Notons en passant une remarque curieuse fournie par M. A. Jal, et qui explique peut-être la réserve de Boileau, bien que le fait soit postérieur. En 1697, lorsque le Roi eut ordonné une réforme sur la noblesse, en permettant à tout bourgeois de prendre, moyennant vingt livres seulement, des armes composées par d'Hozier, Nicolas Boileau se rendit auprès du commissaire de son quartier, se fit inscrire sur le registre du délégué du roi, où l'on lit : « Nicolas Boileau, sieur Des Préaux, l'un des quarante de l'Académie françoise, porte de gueules au chevron d'argent, accompagné de trois molettes d'éperon d'or, deux en chef et une en pointe. » Que deviennent devant cette description toutes les diatribes de la satire V ?

Page 62. — *Mandille.*

Petite casaque qu'en ce temps-là portaient les laquais (B.).

Page 63. — Satire VI.

S'il faut en croire Brossette, cette satire fut composée dans le même temps que la première. Selon lui elle en faisait partie, et ce n'est que plus tard que Boileau en fit un morceau à part.

Très-décriée par quelques-uns, cette satire est pourtant un très-curieux et très-vivant tableau du Paris de cette époque.

— — *L'abbé de Pure.*

(Voir satire II.) Ennuyeux célèbre, fait-on dire à Boileau dans l'édition de 1713.

Page 64. — *S'agaçans.*

L'indéclinabilité du participe fut seulement adoptée en 1679 par l'Académie, et l'usage fut long à s'en répandre. Boileau s'écarte ici, comme tant d'autres à son époque, de cette règle très-arrêtée aujourd'hui.

— — *Une croix de funeste présage.*

On faisait pendre alors du toit de toutes les maisons que l'on couvrait une croix de latte pour avertir les passans de s'éloigner. On n'y pend plus maintenant qu'une simple latte (B.).

Page 65. — *Guenaud.*

C'était le plus célèbre médecin de Paris; il fut celui de la reine. Selon Brossette, quand on parlait de Guenaud, on ajoutait : « et son cheval », tant ils se quittaient peu.

Page 66. — *Le marché neuf.*

Ce marché était situé entre le pont Saint-Michel et le Petit-Pont (B.).

— — *S'emparent de la ville.*

On volait beaucoup en ce temps-là dans les rues de Paris (B.).

De la Reynie, nommé premier lieutenant général de la

police en 1667, apporta d'utiles et salutaires réformes qui firent de Paris autre chose qu'un guêpier dangereux. Voir à ce sujet un excellent ouvrage de M. Pierre Clément, *la Police sous Louis XIV*. Voir aussi les *Lettres* de Gui Patin du 26 septembre 1664 et du 28 octobre 1666.

Page 69. — Satire VII.

Composée vers la fin de l'année 1663 (Bross.).

Page 70. — *La Pucelle.*

D'après une note de l'édition de 1713, tous les vers de ce poëme héroïque paraissaient à Boileau faits en dépit de Minerve.

Page 71. — *Je n'aboye.*

Pradon (1632-1698), dans ses *Remarques critiques sur Boileau*, lui décocha, en jubilant sans doute, ces deux vers :

A bon droit par ton air, ton style et ta grimace,
On te peut appeler le dogue du Parnasse.

Les essais dramatiques de ce Pradon sont d'une nullité pitoyable, et si l'une de ses tragédies, *Phèdre*, arriva à seize représentations, il ne le dut qu'à une injuste cabale formée contre Racine, dont sottement il se croyait l'égal. Cette cabale est l'une des plus fameuses du XVIIe siècle. Le duc de Nevers, la duchesse de Bouillon et Mme Deshoulières en étaient les instigateurs. (Voir les *Curiosités théâtrales* de M. V. Fournel, page 151.)

Il faut lire aussi, dans ce même volume, l'histoire grotesque de Pradon, sifflé, battu et mécontent, à la première représentation de sa tragédie de *Statira* (page 137).

Page 72. — *Personne ne connaît ni mon nom ni ma veine.*

L'édition de 1701 porte seule le nom de Boileau, comme nous l'avons remarqué dans notre Introduction.

— — *De Montreuil.*

L'abbé Mathieu de Montreuil (1620-1692), membre de

l'Académie, avait la veine poétique féconde, et il accaparait tous les recueils du temps.

Page 73. — Satire VIII.

1667 est la date de composition assignée à cette satire par Brossette. L'initiale M*** désigne, paraît-il encore selon lui, Claude Morel, doyen de la Faculté de théologie de Paris et ennemi déclaré des Jansénistes, contre lesquels il accumula ouvrages sur ouvrages.

Page 75. — *Des saints qu'a celebrez Bussi.*

Bussi (1618-1693), dans sa lettre du 8 août 1674 à la veuve de Scudéri, dit avec une certaine humeur contre Boileau, que ces saints sont les cocus de son *Histoire amoureuse des Gaules*. Cette publication occasionna du reste la disgrâce du comte de Rabutin.

Page 76. — *Galet.*

Il est fait mention dans *Regnier* (satire XIV) de ce joueur fameux, qui perdit en un coup de dé l'hôtel de Sully qu'il avait fait bâtir à Paris, rue Saint-Antoine. (Voir l'éd. de *Regnier* donnée par M. Louis Lacour.)

Page 77. — *Senaut, la Chambre, Coëffeteau.*

Ce sont là trois auteurs de divers traités sur l'usage, le caractère, les causes et les effets des passions.

Page 78. — *Le congrès.*

C'était, dit Brossette, une preuve honteuse qui se faisait en présence de chirurgiens et de matrones, par ordonnance des juges ecclésiastiques, quand une femme demandait la dissolution du mariage à cause de l'impuissance du mari. M. le président de Lamoignon abolit cette coutume infâme en 1677.

Cette abolition n'empêcha pas toutefois dans la suite

les procès en séparation pour cause d'impuissance d'avoir leur cours.

Une feuille supplémentaire des *Mémoires* de Jean Rou, avocat du parlement de Paris (1638-1711), donne le récit curieux d'une de ces épreuves juridiques du Congrès. Elle eut lieu chez le baigneur Turpin, entre le marquis de Langey et sa femme Selon Tallemant des Réaux, l'épreuve tourna au désavantage du marquis, qui, s'étant remarié plus tard, eut pourtant des enfants. (Voir, sur toute cette affaire, *Tallemant des Réaux*, tome VII, p. 223 et suiv., Techener, éd. in-8.)

Page 80. — *Le Guidon.*

Livre qui traite des finances (B.).

— — *Colbert.*

Colbert (1619-1683), contrôleur général des finances, disait « qu'il fallait y regarder pour un repas de mille écus et jeter les millions lorsqu'il s'agissait de la gloire du roi. » Il apporta dans sa charge de sages et précieuses réformes.

Page 81. — *Jamais surintendant ne trouva de cruelles.*

Le surintendant Nicolas Fouquet ne trouva effectivement jamais de cruelles, grâce à son immense fortune; mais Mlle de la Vallière ne voulut pas grossir la liste de ses victimes, même après une offre de 200,000 livres qu'elle rejeta indignée. La hardiesse de Fouquet, qui osait lever ainsi les yeux sur la maîtresse de Louis XIV, fut peut-être la cause de sa disgrâce. Voltaire paraît le croire (*Siècle de Louis XIV*). On peut, sur les prouesses amoureuses du Surintendant, consulter avec fruit le deuxième volume des *Causeries d'un curieux*, de M. Feuillet de Conches, et aussi un excellent ouvrage de M. Chéruel sur Fouquet.

Page 84. — *D'une gueule infernale.*

Allusion certaine aux mugissements d'un avocat célèbre

alors, nommé Gaultier et surnommé Gaultier la Gueule. (Voir la satire IX.)

Page 85. — Satire IX.

M. Despréaux composa cette satire en 1667, dit Brossette. Selon Racine, Boileau l'ayant lue chez M. de Brancas devant Mmes Scarron et de la Sablière, n'obtint pas le succès qu'il attendait et ne termina même pas sa lecture. Quoi qu'il en soit, elle est pleine de beautés du premier ordre, et sous prétexte de se tancer vertement lui-même, Boileau trouve très-spirituellement le moyen de combler de ridicule et de mépris les rimailleurs de l'époque, qui n'avaient cessé de lancer contre lui force libelles diffamatoires depuis qu'ils étaient en butte à ses attaques.

— — *A qui.*

Cette faute de grammaire n'est pas rare dans les écrivains du XVIIe et même du XVIIIe siècle.

Page 86. — *Voiture.*

Voiture (1598-1648) l'égal d'Horace, la chose me paraît exagérée. On verra, dans la satire XII, Voiture remis à son vrai rang et redescendu un peu de ce brillant piédestal. La coterie de l'hôtel de Rambouillet, dont il devint le maître après en avoir été le disciple, lui avait fait une espèce d'auréole de gloire qui même en 1667 n'était pas encore effacée, comme on peut le voir.

Page 87. — *Racan.*

C'est encore ici une erreur de la part de Boileau, reconnue plus tard par lui. Racan (1589-1670) avait le vers facile et un joli talent : ses odes, ses psaumes, ses bergeries, le prouvent assez, mais de là à devenir un poëte épique, la distance était grande. Ailleurs (*Art poétique*, ch. I) notre satirique a dit avec raison :

> Malherbe d'un héros peut vanter les exploits;
> Racan, chanter Philis, les bergers et les bois.

Page 87. — *Saumaise.*

Fameux commentateur (B.) (1588-1653).

Page 88. — *Les rebords du Pont-Neuf.*

Où l'on vend d'ordinaire les livres de rebut (B.).

— — *Servir de second tome aux airs du Savoyard!*

Ce Savoyard était un chanteur qui avait choisi le Pont-Neuf pour lieu de ses représentations. (Voy. Ed. Fournier, *Hist. du Pont-Neuf*, 1re partie.) Il avait nom Philippot, et ses chansons, dont la bibliothèque de l'Arsenal possède le recueil original, ont été réunies en un petit volume. M. Percheron a donné chez Gay (1862) une réimpression tirée seulement à cent exemplaires numérotés. Il résulte des recherches de M. Percheron que le Savoyard dut naître de 1590 à 1600, qu'il était vivant en 1653, puisqu'il rencontra Dassoucy sur la Saône à cette époque, enfin qu'il dut mourir vers 1670.

Voir encore sur le Savoyard un article très-bien fait de M. E. Tricotel dans les *Variétés bibliographiques* (Paris, Gay, 1863, in-8).

Page 91. — *Alidor.*

Sur la foi d'un passage des *Mémoires* de Louis Racine, ce nom d'Alidor a été, par la plupart des commentateurs, attribué au sieur Pinette, qui avait à ses frais bâti la maison de l'institution de l'Oratoire, rue d'Enfer. D'une note manuscrite de Boileau, il résulte qu'il s'agit en réalité d'un certain Dalibert, fameux maltotier qui avait été effectivement laquais.

Page 93. — *Balzac.*

Né en 1592 ou 1594, mort en 1654. Balzac, membre de l'Académie, a rendu d'immenses services à la langue française. Admirateur de Chapelain, il partageait ce tort avec Sarasin, Ménage et d'autres encore. (Voir Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*)

Page 93. — *Le mieux renté.*

Chapelain avait, de divers endroits, 8,000 livres de pension (B.).

M. A. Jal prouve qu'il prêta d'assez fortes sommes à la marquise douairière de Rambouillet, au marquis de Montausier, etc., et à d'autres grands seigneurs de l'époque. Le fait nous a paru assez curieux pour être rapporté. Un poëte prêtant de l'argent à des grands seigneurs, c'est chose rare !

Page 94. — *Bilaine.*

Libraire du Palais, chez qui se vendait *la Pucelle* de Chapelain, dit Boileau, et il se trompe, car Chapelain céda son privilége à Augustin Courbé, le 9 décembre 1655. La boutique de Courbé était «au Palais, en la gallerie des Merciers, à la Palme. »

— — *Appas.*

Ainsi écrit dans tous les textes donnés par Boileau. Aujourd'hui, il n'est pas besoin de dire qu'il faudrait *Appât.*

Page 95. — *Lucile.*

Poëte latin satirique (B.).

— — *Lelie.*

Consul romain (B.).

Page 96. — *Les maux que j'ai commis.*

Cette leçon est la seule plausible. Brossette voyait là une faute qu'il corrigeait ainsi :

Les maux qu'ils ont commis.

« Cette variante, dit-il, je la tiens de Boileau lui-même. » Le fait est faux, puisque Brossette n'a pas vu une seule fois Boileau depuis 1701 jusqu'à sa mort.

— — *Ablancourt.*

Membre de l'Académie, Nicolas Perrot d'Ablancourt

(1606-1664) a fait de nombreuses traductions, si enjolivées qu'on les appela *de belles Infidèles*.

Page 96. — *Un crime d'Etat.*

« Cotin, dans un de ses écrits, m'accusait d'être criminel de lèse-majesté divine et humaine » (B.).

Page 99. — Satire X.

Terminée, selon Brossette, en 1693, la satire X parut en 1694 dans trois formats, chez Thierry et Barbin :

1° In-4° de 4 et 30 pages;
2° Petit in-8° de 6 et 23 pages;
3° In-12 de 3 et 36 pages.

— — *Au lecteur.*

L'édition des *Œuvres diverses* du sieur D***, qui contient pour la première fois cet avis au lecteur, ne parut que quelque temps après les éditions séparées de la satire X (1694).

Boileau n'est donc pas des plus exacts en disant ce qu'il dit ici.

Étant fort jeune, Boileau fut mordu un jour très-cruellement par un dindon dans ce qu'il avait de plus cher. Il en résulta une espèce d'impuissance et des douleurs très-vives qui lui inspirèrent, paraît-il, ce mépris du sexe féminin (Voir le *Dictionnaire universel du XIXe siècle*, tome II, art. *Boileau*). Pradon fit sur ce triste détail une sanglante épigramme.

Page 106. — *Angelique, Armide.*

Voyez les opéras de Quinaut intitulés : *Roland* et *Armide* (B.).

Page 107. — *Ainsi que dans Clelie.*

Cette Clelie nommait ses amants des amis, et travestissait le mot amour en amitié (*Roman de Clelie*, 1re partie, livre 1er). On peut voir dans cette œuvre prétentieuse la

carte du pays du Tendre. Petits-Soins en est l'un des villages. (Voir le volume intitulé : *la Journée des Madrigaux*, suivie de la *Gazette de Tendre*. Cette petite plaquette, publiée chez Aubry en 1856 par M. E. Colombey, contient une reproduction de la carte du Tendre.)

Page 107. — *L'honneur est comme une île, etc., etc., etc.*

Qui ne connaît ces vers? On les a fort commentés. Quelques critiques ont voulu remplacer le mot de *bords* par celui de *ports*. Il y a évidemment dans ce vers grand manque d'attention de la part de Boileau.

— — *La Cornu.*

Une infâme (le mot est de Boileau) dont le nom était alors connu de tout le monde.

Page 108. — *Coqueter.*

Mot peu usité aujourd'hui, mais employé par Molière à diverses reprises.

Page 109. — *Pique.*

Terme du jeu de piquet (B.), aujourd'hui Pic.

— — *Sonnés.*

Terme du jeu de trictrac (B.).

— — *Gâno.*

Terme du jeu d'ombre (B.).

Page 110. — *Ce magistrat.*

Il est ici question de Jacques Tardieu, lieutenant criminel, neveu de Jacques Gillot, l'un des auteurs de la fameuse satire Ménippée.

Page 112. — *Excroquait.*

Le mot s'écrivait alors ainsi. Aujourd'hui l'*x* est remplacé par un *s*.

— — *Mais pour bien mettre ici leur crasse en tout son lustre.*

Ce vers et les dix-neuf suivants font défaut dans l'édition originale. Ils furent rétablis par Boileau dans l'édition de ses *Œuvres diverses* parue en 1698. (Voir là-dessus la lettre à Racine du 7 octobre 1692.)

Page 113. — *Un vieux masque pelé.*

La plupart des femmes portaient alors un masque de velours noir lorsqu'elles sortaient (B.).

— — *Enfin les délivrèrent.*

Du lundi 24me (aoust 1665), enterrement des corps des défunts M. Tardieu, lieutenant criminel, et de Marie Feurier, son épouse, assassinés en leur maison, isle du Palais. (Voy. *Dict.* de A. Jal.)

Page 114. — *Richelet.*

Auteur qui a donné un dictionnaire français (B.).

— — *Fontange.*

C'est un nœud de ruban que les femmes mettent sur le devant de la tête pour attacher leur coiffure (B.).

La créatrice de cette mode fut la charmante duchesse de Fontange, un moment la maîtresse de Louis XIV. Sa folle prodigalité lui valut de Mme de Sévigné le surnom de Danaé.

Page 116. — *Fagon.*

Guy Crescent Fagon naquit le 11 mai 1638. Successivement médecin de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, puis des enfants de France, il fut appelé le 3 nov. 1693 à exercer la charge de premier médecin du roi, en remplacement d'Antoine d'Aquin. Fagon mourut le 11 mars 1718, surintendant du Jardin des Plantes.

— — *Roberval, Sauveur.*

Illustres mathématiciens (B.).

Page 120. — *Comme Esther.*

Il est ici question de Mme de Maintenon (voir Racine à

Boileau, lettre du 30 mai 1693, et la table des *Œuvres diverses* du S. D***, édition de 1694). Il paraît que cette mention déplut à Louis XIV.

Page 125. — *Canapée.*

C'était l'un des sept chefs de l'armée qui mit le siége devant Thèbes. Les poëtes ont dit que Jupiter le foudroya à cause de son impiété (B.).

Une Canapée me paraît un tour défectueux. (Voy. Perrault, Daunou, Saint-Surin, Planche, Le Brun, etc.)

— — *Cabaretière.*

Il y a des femmes qui donnent à souper aux joueurs, de peur de ne plus les revoir s'ils sortaient de leur maison (B.).

Page 126. — *Un simple jeu d'esprit.*

Le 5 juillet 1706, Boileau écrivait à Brossette entre autres choses ceci : « Il ne faut pas prendre les poëtes à la lettre : aujourd'hui c'est chez eux la fête du célibat; demain c'est la fête du mariage, » etc...

N'était-ce pas là un souvenir?

Page 129. — Satire XI.

Voir sur cette satire les détails donnés par Boileau dans la préface de 1701.

Page 133. — *Caumartin.*

Un arrêt du 10 avril 1699 reconnut les Boileau et leur postérité légitime nobles et écuyers, tant qu'ils ne feraient pas acte de dérogeance.

Cet arrêt fut rendu à huis clos par une commission composée de conseillers d'État et de maîtres des requêtes dont le rapporteur était ce Caumartin, grand ami de Boileau. Cet éloge est ici une marque de gratitude.

— — *Bignon.*

L'abbé Bignon était conseiller d'État.

Page 134. — *Comblés de sacrements.*

Cette expression si hardie ne se trouve pas dans l'édition in-4 de 1701, où on lit : *avec les sacrements.* Nous citons entre d'autres cette variante digne de remarque, et qui prouve à quel point Boileau recherchait le mot propre et le trait satirique.

Page 135. — *Un* ****.

Ces quatre étoiles furent enfin, pour la première fois, remplacées en 1735 par le mot que Boileau n'osa jamais mettre, celui de *Jansénisme*. (Voir l'édition donnée en 1735 par l'abbé Souchay, 2 vol. in-12, Paris.)

Cette hardiesse fit saisir cette édition, souvent très-incorrecte, mais du moins célèbre par cette mésaventure.

Page 139. — Satire XII.

Brossette possédait le texte autographe de ce Discours, jusqu'aux mots : « Voilà ce me semble, etc. » Il ne l'a pas toujours suivi, croyons-nous.

Page 145. — *De quel genre te faire ?*

Ce mot est aujourd'hui définitivement féminin.

Page 157. — *Dans* ***.

En 1718, Dumonteil, le premier, remplaça ces trois étoiles par le mot de *Trévoux*. Brossette n'osa le faire. L'abbé Souchay l'avait d'abord tenté en 1735; il fut obligé en 1740 d'y renoncer, devenu plus réservé par suite de la saisie de son édition.

INDEX

Nous donnons ici tous les noms d'hommes, de pays, d'ouvrages, mentionnés dans les XII satires, en conservant scrupuleusement la manière dont ils sont écrits.

Ablancourt. 96.
Achille. 59.
Alcibiade. 150.
Alcippe. 101, 105, 115, 125.
Alexandre. 23, 59, 77.
Alexandre (L'), poëme. 48.
Alpinus. 17.
Ange (Saint). 132.
Angely (L'). 31, 77.
Angleterre. 47.
Apelle. 23.
Apollon. 22, 23, 31, 32, 35, 89, 157.
Arioste. 104.
Aristote. 51, 117.
Arius. 152.
Arnauld (Monsieur). 9, 32.
Astrate (L'), poëme. 48.
Attila. 92, 132.
Auguste. 16, 17, 20, 23, 30.
Auteuil. 141.
Auvernat. 44.

Balzac. 93.
Bardin. 89.
Barreaux (Des). 125.
Bartole, 31.
Benserade. 4, 146.
Bignon. 132.
Bilaine. 94.
Bocace. 104.
Bonnecorse. 71.
Boucingo. 42.
Bourdalouë. 114.
Brantôme. 120.
Brebeuf. 10.
Brie. 50.
Brodeau. 31.
Bruyère (La). 124.
Bussi (Rabutin). 75, 120.

Calliope. 22.
Calvin. 81.
Cassaigne. 43.
Cassini. 117.
Catulle. 19.
Caumartin. 132.
Cerizoles. 119.
César. 59, 132.
Chambre (La). 77.
Chappelain. 10, 54, 93, 94, 117, 118.
Charenton. 32.
Ciceron. 31.
Clelie. 107.
Codrus. 18.
Coëffeteau. 77.
Colbert. 80.
Colletet. 30, 71, 89.
Corneille. 23, 48, 92.
Cornu (La). 107.
Corras. 117.
Costeaux (Ordre des). 45.
Cotin. 10, 43, 82, 87, 88, 90, 92, 95, 96, 117.
Courtois. 116.
Cousin (Du). 19.
Crenet. 44.
Cyr (Saint). 114.
Cyrus (Le), roman. 43.

Daguesseau. 133.
Dalancé. 117.
Damon. 27.
Dangeau (Le marquis de). 57, 62.
David (Le), poëme. 89.
Denyau. 116.
Desmâres (Le Père). 105.
Desnaud. 52.
Duterte. 132.

Egypte. 83.
Enguien. 118.
Ericeyra (M. le comte d'). 8.
Esther. 120.
Euménide. 115.
Evremon (Saint). 132.

Fabius. 16.
Fagon. 116.
Feüillet. 94.
Fredoc. 54.

Galant (Mercure). 153.
Gallet. 18, 76.
Gautier. 87.
George. 28.
Guenaud. 65.

Haynaut. 89.
Hermitage. 44.
Hippocrate. 116.
Hollande. 47.
Horace. 15, 16, 17, 72, 86, 87, 90, 95, 100.
Hozier (D'). 62, 118.

Isis (Opéra d'). 115.

Jaquin. 28.
Joconde. 103.
Joly. 55.
Jonas (Le), poëme. 89.
Juvénal. 18, 72, 90, 102.

La Fontaine. 103.
Lambert. 42.
Lelius. 15, 20, 95.
Le Mazier. 31.
Lignage. 44.
Linière. 94.
Lisbonne. 8.
Loûet. 31.
Louis Douzième. 2.
Louvre. 37.
Lucain. 6.
Lucilius. 14, 15, 72, 95.
Lully. 106.
Lupus. 15.
Luscus. 16, 17.
Luther. 81.

Malherbe. 37, 92, 94.
Marché Neuf (Le). 66.
Marot. 104.
Martial. 19.
Mecenas. 30.
Medor. 106.
Menage. 54.
Métamorphoses en rondeaux (Les). 4.
Metellus. 15.
Mignot. 43, 46.
Moïse (Le), poëme. 89.
Molière. 25, 35, 39, 42, 103, 117.
Monmaur. 30.
Montreûil. 72.
Namur (Ode sur). 99.

Néron. 17, 18, 20.
Neuf-Germain. 19, 88.
Neveu (La). 52.
Noailles (Cardinal de). 144.
Nomentanus. 16.

Opéra (L'). 106.
Orléans (Duc d'). 3.

Païs (Le). 48.
Paris. 24, 28, 30, 33, 44, 50, 63, 66, 67, 71, 73, 84, 89, 94, 95, 103, 105, 110, 113, 119, 120.
Pascal. 157.
Patru. 31, 96.
Pé-Fournier. 31.
Pegâse. 22.
Pelletier. 23, 38, 46, 70, 89, 95, 96.
Perrault. 8.
Perrin. 70, 89, 96, 117.
Perse. 17, 18.
Phébus. 22, 23, 26, 30, 32, 36, 70, 94.
Port-Royal. 106.
Pradon. 71, 89, 96 117.
Prométhée. 4.
Provins (Sieur de). 19.
Pucelle (La), poëme. 48, 70, 90.
Puis (Pierre Du). 19.
Pure (L'abbé de). 36, 63, 86.
Pyrame et Thisbé, tragédie. 3.

Quinaut. 10, 36, 48, 89, 96.

Rabelais. 104.
Racan. 87, 92.
Raumaville. 70.
Regnier. 18, 94.

Reynie (La). 132.
Richelet. 114.
Roberval. 116.
Rodriguez. 121.
Rolet. 127.
Ronsard. 47.

Saint-Amand. 10, 30, 31.
Saint-Gelais. 103.
Saint-Pavin. 32.
Saint-Sorlin. 32.
Saumaise. 87.
Sauveur. 116.
Savoyard (Le). 88.
Scipion. 15, 20.
Scot. 81.
Scudéri. 10, 38.
Segond. 61.
Senaut. 77.
Serre (La). 48, 88.
Servius. 19.
Sofal. 70, 96.
Sorbonne (La). 81.

Tage (Le). 26, 151.
Tartuffe (Le). 25, 42, 134.
Tendre (Le). 107.
Térence. 15.
Théophile. 3, 47, 92.
Théophraste. 124.
Tibre (Le). 26.
Tigellius. 16.
Titteville. 71, 89.
Trajan. 18.

Uot. 31.

Valincour (M. de). 7, 129, 134.
Vaugelas. 141.
Vayer (L'abbé Le). 51.
Vernay (Du). 117.
Villandry. 42.
Villon. 103.
Virgile. 6, 10, 19, 23, 36, 48, 54, 92, 96, 100, 117.
Voiture. 6, 19, 48, 86, 146.

Wendrock. 157.

TABLE

	Pages.
Introduction	I à VIJ
Préface de l'édition de 1701	1
Discours sur la Satire	13
Discours au Roy	21
Satire I	27
Satire II. — *A M. de Molière*	35
Satire III	41
Satire IV. — *A M. l'abbé Le Vayer*	51
Satire V. — *A M. le marquis de Dangeau*	56
Satire VI	63
Satire VII	69
Satire VIII. — *A M. ***, docteur de Sorbonne*	73
Satire IX	85
Au lecteur	99

Pages.

Satire X. 101

Satire XI. — *A M. de Valincour*. 129

Discours de l'Auteur. 139

Satire XII 145

Notes et éclaircissements 161

Index 185

Imprimé par D. Jouaust

A Paris

Pour l'Académie des Bibliophiles

Et achevé le 31 octobre

M DCCC LXVIII

ACADÉMIE DES BIBLIOPHILES

Société libre

POUR LA PUBLICATION A PETIT NOMBRE DE LIVRES RARES OU CURIEUX.

Membres du Conseil pendant l'année 1868-1869.

MM. Paul CHÉRON. — H. COCHERIS. — Jules COUSIN. — E. F. DELORE. — Emile GALICHON. — Pierre JANNET. — Louis LACOUR. — Lorédan LARCHEY. — Anatole de MONTAIGLON.

Collection de la Compagnie.

1. *De la Bibliomanie*, par Bollioud-Mermet, de l'Académie de Lyon. In-16 pot double de 84 pages, 160 exemplaires. 2e édition de la réimpression . . . . . 5 »

2. *Lettres à César*, par Salluste, traduction nouvelle par M. Victor Develay. In-32 carré de 68 p., 300 exemplaires . . . . . 2 »

3. *La Seiziesme Joye de Mariage*, publiée pour la première fois. In-16 pot double de 32 p., 500 exempl. 2 »

4. *Le Testament politique du duc Charles de Lorraine*, publié avec une étude bibliographique par M. Anatole de Montaiglon. In-18 jésus de 78 p., 210 exempl 3 50

5. *Baisers de Jean Second*, traduction nouvelle, par M Victor Develay. In-32 carré de 64 p., 500 exempl. 2 »

6. *La Semonce des Coquus de Paris en may* 1535, publiée, d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Soissons, par M. Anatole de Montaiglon. In-18 jésus de 20 p., 210 ex. 2 »

7. *Les Noms des Curieux de Paris*, avec leur adresse et la qualité de leur curiosité. 1673. Publié par Louis Lacour. In-18 raisin de 12 pages, 140 exemplaires. 1 50

8. *Les Deux Testaments de Villon*, suivis du *Bancquet du Boys*, publiés par M. Paul Lacroix. In-8 tellière de 120 p., 220 exemplaires. . . . . 7 »

9. *Les Chapeaux de castor*. Un paragraphe de leur histoire. 1634. Publié par Louis Lacour. In-18 raisin de 8 p., 200 exempl. . . . . 1 »

10. *Le Congrès des Femmes*, par Érasme, traduction nouvelle par M. Victor Develay. In-32 carré de 32 p., 312 exemplaires. . . . . 1 »

11. *La Fille ennemie du Mariage et repentante*, par Érasme, traduction

nouvelle par M. Victor Develay. In-32 carré de 64 p., 312 ex. . . 2 »

12. *Saint Bernard*. Traité de l'Amour de Dieu. Publié par P. Jannet. In-8 tellière de 140 p., 313 ex. 5 »

13. *Œuvres de Regnier*, reproduction textuelle des premières éditions. Préface et notes par Louis Lacour. In-8 carré de 356 p., 525 ex. . 20 »

14. *Le Mariage*, par Érasme, traduction nouvelle par M. Victor Develay. In-32 carré de 64 p., 312 ex. . . 2 »

15. *Le Comte de Clermont*, sa cour et ses maîtresses, par M. Jules Cousin. In-18 jésus, 2 vol. de 432 p., 412 exempl. . . . . 10 »

16. *La Sorbonne et les Gazetiers*, par M. Jules Janin. In-32 carré de 64 p., 312 exempl. . . . . 2 »

17. *L'Empirique*, pamphlet historique. 1624, réédité par Louis Lacour. In-18 jésus de 20 p., 200 ex. . . 2 »

18. *La Princesse de Guéménée dans le bain et le Duc de Choiseul*. Conversation rééditée par Louis Lacour. In-18 jésus de 16 p., 200 exempl. 2 »

19. *Les Precieuses ridicules*, comédie de I. B. P. Moliere. Reproduction textuelle de la première édition. Notes par Louis Lacour. In-18 raisin de 108 p., 422 exempl. . . . 5 »

20. *Les Rabelais de Huet*. In-16 de 68 p., 260 exemplaires. . . 3 »

21. *Description naïve et sensible de sainte Cécile d'Alby*. Nouvelle édition, publiée par M. d'Auriac. In-16 de 64 p., 260 exemplaires. . 5 »

22. *Apocoloquintose*, facétie sur la mort de l'empereur Claude, par Sénèque, traduction nouvelle par M. Victor Develay. In-32 carré de 64 p., 512 exemplaires . . . 2 »

23. *Aline*, reine de Golconde, par Boufflers. Nouvelle édition publiée par M. Victor Develay. In-32 carré de 64 p , 512 exemplaires. . 2 »

24. *Projet pour multiplier les Colléges des Filles*, par l'abbé de Saint-Pierre. Nouvelle édition publiée par M. Victor Develay. In-32 carré de 40 p., 312 exemplaires. . . 1 »

25. *Le Jeune Homme et la Fille de joie*, par Érasme, traduction nouvelle par M. Victor Develay. In-32 carré de 32 p., 312 exempl. 1 »

26. *Le Comte de Clermont et sa cour*, par M. Sainte-Beuve, de l'Académie française. In-18 jésus de 88 p., 412 exemplaires. . . . . 3 »

27. *Le Grand écuyer et la Grande écurie*, par Ed. de Barthélemy. In-18. 6 »

28. *Les Bains de Bade au XVe siècle*, par Ant. Méray. In-16 de 48 p., 420 exemplaires. . . . . 3 »

29. *Eloge de Gresset*, par Robespierre, publié par D. Jouaust. In-8° de 64 p., 100 exemplaires . . . 5 »

30. *Amadis de Gaule* (La Bibliothèque de don Quichotte.), par Alphonse Pagès. In-18 raisin de 174 p., 412 exemplaires. . . . . 5 »

31. *Réflexions ou Sentences et Maximes morales de La Rochefoucault*. Reproduction textuelle de l'édition originale de 1678. Préface par Louis Lacour. In-8 carré de 262 p., 525 exemplaires . . . . . 20 »

32. *Essai sur l'Histoire de la réunion du Dauphiné à la France*, par J. J. Guiffrey. Ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. In-8 carré de 396 p., 525 exemplaires . . . . . 15 »

33. *Distiques moraux de Caton*. Traduction nouvelle par M. Victor Develay. In-32 carré de 80 p., 1 grav., 512 exemplaires. . . . . 2 »

34. *Une Préface aux Annales de Tacite*, par Senac de Meilhan, publ.

par Sainte-Beuve. In-16 de 60 p., 420 exemplaires. 3 50

35. *La Louange des Vieux Soudards*, par Louis Lacour. In-32 carré de 64 pages, 300 exemplaires. 2 »

36. *Académie des Bibliophiles*. Livret annuel. Première année 1866-1867. In-8 carré de 16 p., 150 exemplaires . . . . . 5 »

37. *Le Bréviaire du roi de Prusse*, par M. Jules Janin. In 32 carré de 72 p., 300 exemplaires. . . . . 2 »

38. *L'Oublieux*, comédie en 3 actes de Charles Perrault, de l'Académie françoise, auteur des *Contes de Fées*, publiée pour la première fois par M. Hippolyte Lucas. In-18 raisin, une gravure, 132 p., 350 ex. . 3 »

39. *Secrets magiques pour l'amour*, au nombre de octante et trois, publiés d'après un manuscrit de la bibliothèque de Paulmy par P. J., bibliomane. In-18 raisin, 400 ex. . 4 »

40. *Le Thalmud*, étude par M. Deutsch, traduit de l'anglais sous les yeux de l'auteur. In-18 fabriqué à Londres, 200 ex. . . . . » »

41. *Ligier Richier*, par Auguste Lepage. In-16, 36 p., 260 ex. . . . 2 »

42. *Catalogue d'un libraire du XVe siècle tenant boutique à Tours*, publié par le docteur A. Chereau. In-16, 36 p., 300 ex. . . . . 3 »

43. *Rabelais*, publié par MM. A. de Montaiglon et Louis Lacour. 3 vol. in-8. . . . . 60 »

(Le 1er volume est en vente. Jusqu'à l'apparition du tome III on peut souscrire à l'ouvrage au prix de 15 fr. le volume.)

44. *Les Antiquitez de Castres*, de Pierre Borel, publiées par M. Ch. Pradel. In-18 jésus, 288 p. 10 »

45. *Les Satires du sieur N. Boileau Despréaux*, publiées par P. de Marescot. In-8 de 204 pages, 300 exemplaires. . . . . 10 »

Les Statuts et le Catalogue de la Compagnie se distribuent gratuitement à la Librairie, rue de la Bourse, 10.

BINDING SECT. JUN 4 1963

PQ
1721
S3
1868

Boileau-Despréaux, Nicolas
Les satires

PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY